
U d'/ of Ottawa
39003003558979

I FIORETTI

DU MÊME AUTEUR

En préparation :

I FIORETTI † APPENDICES : CONSIDÉRATIONS SUR LES STIGMATES † VIE DE FRÈRE JUNIPÈRE † VIE ET DOCTRINE DE FRÈRE ÉGIDE. — Traduction littérale avec notes.

I FIORETTI, LES PETITES FLEVRS DE LA VIE DV PETIT PAUVRE DE JÉSVS-CHRIST SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

TRADUCTION
INTRODUCTION ET NOTES PAR
ARNOLD GOFFIN



LIBRAIRIE BLOUD & Cie
7, PLACE St-SULPICE, PARIS

MÊME SÉRIE

Georges Dottin, Professeur à l'Université de Rennes. — **Les Livres de saint Patrice, apôtre de l'Irlande** (505) 1 vol.

Labriolle (P. de), professeur à l'Université de Fribourg. — **Vie de Paul de Thèbes. — Vie d'Hilarion,** par saint Jérome. — Traduction, introduction et notes (436).... 1 vol.

LES GRANDS PAPES

Brugerette (J.). — **Grégoire VII et la Réforme du XI siècle** (252)............................ 1 vol.

— **Innocent III et l'apogée du pouvoir pontifical** (353).. 1 vol.

Deslandres (P.). — **Innocent IV et la chute des Hohenstaufen** (429)............................ 1 vol.

Graziani (P.). — **Boniface VIII et le premier conflit entre la France et le Saint-Siège** (393)......... 1 vol.

— **Sixte-Quint et la Réorganisation moderne du Saint-Siège** (430)............................ 1 vol.

INTRODUCTION

La science de notre temps se montre parfois rigoureuse pour les chroniqueurs et les hagiographes du moyen âge. Elle les accuse d'avoir été dénués de critique et ignorants des bonnes méthodes. Et ces reproches sont fondés : C'étaient des créatures simples, d'une crédulité considérable, enclines à accueillir volontiers les récits les plus incertains, pourvu qu'ils fussent merveilleux et ornés de fleurs éblouissantes de dévotion. Aujourd'hui, nous faisons ou, tout au moins, nous tâchons de faire besogne d'historiens ; eux, ils visaient uniquement à exalter leur héros ou leur saint, à remplir leur confiant public d'admiration par des histoires à la réalité desquelles, peut-être bien, le narrateur et les auditeurs ne croyaient, en dernière analyse, qu'à moitié. Mais il restait toujours assez de généreux coups d'épée et de monstres vaincus, assez de beaux traits innocents, de gestes de suavité et d'amour et de resplendissantes apparitions angéliques pour ravir les imaginations et les cœurs. Et, ce résultat atteint, toute l'ambition de ces doux enlumineurs d'histoires était satisfaite.

Rien de plus naturel, d'ailleurs, que le phénomène d'évolution légendaire qui constitue les étapes successives d'un récit hagiographique et nous conduit de la relation contemporaine, brève et rudimentaire, jusqu'à la délicieuse page dorée où la vérité appa-

raît encore, mais transfigurée par l'enthousiasme qu'elle a suscité, comme une statue vénérée par les ex-voto précieux dont la piété et la gratitude l'ont couverte. L'imagination ajoute toujours à l'imagination, l'amour à l'amour. Après qu'il a disparu du monde, et dans la mesure de la renommée qu'il y avait acquise, le saint continue à solliciter l'une, à s'imposer à l'autre. Sa carrière évangélique n'est pas finie : elle se poursuit dans les âmes ; il ne cesse point de s'y créer dans la gloire, comme, auparavant, il s'y créait dans l'action. Son auréole grandit dans le recul des années : sa figure présente et familière s'est effacée dans les ombres de l'éloignement et, bientôt, on n'aperçoit plus de lui que son rayonnement. C'était un homme qui passait parmi les hommes, leur parlant, vivant et souffrant au milieu d'eux ; on l'aimait, on l'écoutait, on le suivait — maintenant on l'invoque. Les belles anecdotes édifiantes de ses prédications, de ses exemples, de ses paroles excellentes, de la puissance de sa prière, ont enchanté la pensée de générations de moines et de fidèles ; et la dévotion reconnaissante, les exaltations de la foi et cette tendance de notre esprit à magnifier les actes les plus ordinaires des grands et des illustres font que, à la fin, chaque mot du héros sanctifié porte des fruits de prophétie, chacune de ses démarches s'épanouit en végétations miraculeuses.

Le saint a passé de la terre sur les autels, et il semble, à la longue, que son existence entière, dans tous ses détails, soit montée au ciel avec lui, pour en prendre la couleur. De sorte que, à la façon de ces maîtres de l'œuvre qui, obéissant au goût changé, faisaient courir l'efflorescence touffue et le symbolisme végétal du gothique sur la sévérité de l'appareil primaire de nos cathédrales, les annalistes franciscains, enregistrant la tradition au moment où ils écrivaient, ont ajouté peu à peu à la beauté robuste et nue des textes originaux, se sont complus à les rubriquer de flamboyantes initiales, à y intercaler les plus éclatantes de leurs dévotes miniatures.

Les documents et les témoignages primitifs abondent sur saint François d'Assise. On souhaiterait même, quelquefois, qu'il y en eût moins et dont le classement et la sûre utilisation suscitassent moins de difficultés et de controverses. Quoi qu'il en soit, la personnalité du *poverello,* du petit pauvre, grande, lumineuse, candide, toute la succession de sa vie émaillée de mille traits admirables ou délicieux, se présentent à nous dans une complète clarté. Si vous voulez entrer dans la familiarité de François, il vous suffira d'écouter — pour ne citer que les principales sources contemporaines — les récits émanant des premiers disciples du saint, frère Léon, dans le *Miroir de perfection des frères mineurs (Speculum perfectionis),* qu'il écrivait en 1227 ; frère Léon encore, collaborant avec frère Ange et frère Rufin, dans la *légende* dite des *Trois compagnons,* datée de 1246 ; ceux, enfin, recueillis par Thomas de Celano, dans sa légende dont les diverses parties furent rédigées, à intervalles, de 1228 à 1247 et plus tard (1).

Ces écrits, tout imprégnés de vie, nous offrent, dans leur inconscient pittoresque, les images les plus ressemblantes de saint François, les plus significatives de son originale individualité, de son génie très doux et très volontaire. Dans un relief plus ingénu chez les trois compagnons ; avec un soupçon de rhétorique et, aussi, quelques réticences calculées chez Thomas de Celano, historiographe en quelque sorte officiel de l'Ordre et, comme tel, astreint, sous l'influence des supérieurs, à de politiques mitigations. Cependant, tout atténué qu'il paraisse à la comparaison de celui de frère Léon, le saint François de Thomas était encore trop caractérisé, sans doute, puisqu'il fut enveloppé dans la prohibition prononcée en 1266, contre toutes les légendes initiales. Saint Bonaventure, élu général en remplacement de Jean de Parme, partisan de la stricte observance, avait achevé à cette date la légende élaborée par lui, en conséquence

(1) On nommait légende, au Moyen âge, le récit complet de la vie et des miracles d'un saint.

d'une délibération du Chapitre général de 1260. Légende de conciliation dont l'auteur s'était proposé d'imposer à la commune vénération des deux partis, les zélés et les relâchés, qui divisaient l'Ordre, une figure du fondateur, véritable, évidemment, mais tout à la fois émoussée dans la réalité de ses sentiments et de ses actes et exaltée dans le surnaturel.

Le dessein de Bonaventure était de rallier les frères ennemis en leur tirant des mains tout ce qui était de nature à alimenter les dissensions, mais celles-ci étaient trop anciennes et trop profondes, elles avaient été marquées par trop de violences à l'égard des féaux de la règle intégrale, pour que la diplomatie savante du ministre général n'échouât point à y mettre fin.

La discorde, née des tendances de certains à entraîner l'Ordre hors de la simplicité de ses voies premières, avait commencé, à l'instigation ou avec la complicité plus ou moins déguisée de frère Elie, vicaire général de saint François, du vivant même de celui-ci. Elle s'aggrava, ensuite, surtout durant le généralat de frère Elie (1232-1239), qui chercha par tous les moyens à briser l'opposition irréductible dirigée par les premiers compagnons.

C'est la tradition reçue de ces derniers par les religieux réfugiés avec eux dans les retraites et les solitudes de l'Ombrie et des Marches et qu'ils transmirent, à leur tour, à leurs successeurs : l'amour enivré de la pauvreté et de l'humilité enseigné et chanté par le Père séraphique qui, au début du XIVe siècle, se manifeste dans les *Fioretti* et en parfume les pages.

Les trente-huit premiers chapitres en sont consacrés à l'ère originelle de l'Ordre, alors qu'il n'y avait point d'Ordre presque, ni de couvents, mais, selon le terme usité par les annalistes, des *luoghi*, des lieux de réunion, de petits logis pauvres et chétifs, relais misérables sur la route de l'apostolat où, après les travaux, on se retrouvait de « famille ». Nous y revivons les jours heureux de saint François et de sainte Claire, avec Bernard, Egide, Sylvestre, Massée, Rufin, Léon.

Nous y rencontrons, en outre, frère Elie (ch. 4, 6, 38), orgueilleux, colère, contredisant à la Règle, moqué par l'ange de Dieu, silencieusement réprouvé par saint François. Dans les chapitres suivants, deux anecdotes relatives à saint Antoine de Padoue mises à part, nous laissons l'Ombrie pour la Marche d'Ancône ; les années divines du début pour celles de la seconde moitié du siècle, troublées, endolories pour les habitants de cette province minorite, éperdûment attachés au zélantisme.

L'auteur des *Fioretti* appartenait à ce milieu : il y a reçu la formation monastique ; il y a connu et fréquenté, il nous le dit (ch. 45, 48, 52, 55, 53), Jean de la Penna, si impatient de venir au terme de son voyage terrestre ; Jacques de la Massa, dont les vertus furent louées par frère Junipère et frère Egide, auquel frère Massée raconta le sermon aux oiseaux (ch. 16) et qui fut visité de la belle vision sur les tribulations de l'Ordre relatée au chapitre 48 ; enfin le mystique Jean de la Vernia... Et, probablement, d'autres encore, Jacques de Fallerone et ce Conrad d'Offida qui, de même que Jacques de la Massa, recueillit de la bouche de frère Léon nombre d'épisodes de la vie de saint François. Il se nomme lui-même au chapitre 45 : frère Hugolin. « Malheureusement, écrit M. Paul Sabatier, dans l'introduction de sa belle édition des *Actus beati Francisci et sociorum ejus* (l'original latin des *Fioretti* (1), nous ne savons à peu près rien de lui. En dehors des maigres indications fournies par son œuvre, nous n'avons qu'un renseignement, mais il est d'une extrême importance : c'est que le 12 décembre 1295, Boniface VIII cassa l'élection de frère Hugolin Brunforte, ami de Célestin V, qui devait aller occuper le siège épiscopal

(1) Paris, Fischbacher, 1902. Nous nous permettons de renvoyer, pour la bibliographie en général, de même que pour des détails plus abondants sur saint François, sainte Claire, les premiers compagnons, les écrits franciscains, etc., à l'introduction de notre traduction de la *Légende des trois compagnons* (Bruxelles, Lamertin, 1902) et à la *Vie et légende de Madame saincte Claire,* publiée en 1906, chez l'éditeur du présent volume.

de Teramo (Abruzzes). » On pourrait conclure de là que le rédacteur des *Actus-Fioretti*, compilateur de la tradition orale et écrite pour une partie de son ouvrage, témoin oculaire pour l'autre, était issu de la famille des seigneurs de Brunforte, bienfaiteurs des franciscains de la Marche d'Ancône, cités au chapitre 46, et qui résidaient à Sarnano, non loin du couvent de Monte Giorgio où vivait Hugolin. On aimerait à supposer, au surplus, que celui-ci, avec le respect d'un sincère observant pour les volontés du fondateur, n'aurait pas accepté, même avec l'assentiment du Pape, une dignité dont saint François avait formellement interdit l'accès à ses frères.

L'éminent historien fransciscain définit justement l'impression de réalité décroissante, si l'on peut dire, que l'on éprouve au fur et à mesure de la lecture des *Fioretti*. C'était, d'abord, la vie même, expressive et savoureuse, le grand charme simple des paroles et des actes ; mais, lorsque l'on en arrive aux frères de la Marche, les traits précis disparaissent, les physionomies cessent de se particulariser pour s'envelopper d'on ne sait quel rayonnement uniforme. Ce ne sont plus des êtres caractérisés, espiègles, puérils et tendres, comme frère Léon ; doucement narquois ou opiniâtres et hautains, comme Massée ou Elie ; ils se meuvent dans une atmosphère d'extase et les rayons du Paradis dont ils sont, d'avance, nimbés, anéantissent leur individualité terrestre, leur confèrent une apparence monotone de béatitude... Certes, on peut concevoir que frère Hugolin, écrivant tantôt sous la dictée d'une tradition fixée ; tantôt au gré de ses propres observations, nous ait conté avec plus de netteté des événements antérieurs à sa naissance que ceux dont il avait hanté les acteurs. Cependant ne serait-il pas possible, aussi, que les teintes si tranchées dont sont revêtues les deux parties des *Fioretti* répondissent exactement à la réalité et, dans leur contraste, nous fissent apparaître sous leur jour relatif, d'un côté, l'existence toute d'action, d'initiative, de conquête spirituelle de saint François et de ses pre-

miers adeptes ; de l'autre, celle, tout enclose, confinée en elle-même par la persécution et se réfugiant au sein de la méditation, de la prière et des ravissements, des ermites de la Marche ?...

A l'exception d'un seul (ch. 37), les cinquante-trois chapitres des *Fioretti* rencontrent la correspondance d'un texte latin dans l'un ou l'autre manuscrit des *Actus*. Par contre, vingt-deux chapitres des *Actus* n'ont point été transférés dans les *Fioretti* : les *Considérations sur les stigmates* contiennent la substance de certains d'entre eux, amalgamée avec des récits provenus de sources différentes. D'autres ont eux-mêmes l'aspect d'un état plus tardif de la version de faits rapportés par le *Speculum perfectionis* ou les *Trois compagnons*. On dirait l'écho répercuté et amplifié des souvenirs anciens au sujet des pérégrinations en terre étrangère des frères envoyés « deux à deux » par François, pour « convertir le monde à pénitence »... Les dissentiments qui bouleversaient l'Ordre ont, également, imprimé leurs traces en ces pages et, de même, la jalousie qui, à cette époque, désunit les franciscains et les dominicains. Frère Egide, les frères de la Marche paraissent là encore, parfois saint François lui-même, en des traits que la transmission séculaire ni l'art ne semblent avoir retouchés pour les affaiblir en les embellissant : « Dépouille l'autel de la Vierge et enlèves-en les ornements, lorsque tu ne pourras d'une autre façon venir en aide aux indigents, dit-il, par exemple, à un novice. Crois bien que la Mère de Dieu préfère que l'on observe l'Evangile du Fils et qu'on dépouille son autel, plutôt que de voir son autel décoré et son Fils méprisé... »

La comparaison de la relation des mêmes circonstances dans les légendaires primitifs, dans les *Fioretti* et, bien davantage, dans les compilations postérieures telles que la *Franceschina* (xve siècle), permet de suivre le lent et spontané travail au terme duquel toute l'existence d'un saint, dont la mémoire est restée vivace dans la foule, a passé de la réalité dans le miracle. Mais qu'est-ce souvent que la légende, qu'une

sorte d'effervescence de la réalité ? C'est le cas pour les *Fioretti,* élaborés à un moment intermédiaire de l'évolution de la légende du petit pauvre. Avec leur grâce inimitable, la naïveté délicate de leurs nuances, le charme de fraîcheur et d'impromptu des tableaux qu'ils évoquent, ils forment vraiment, dans leur ensemble, une représentation véridique des origines franciscaines. Il possédait l'habileté inconsciente du poète, le moine qui a assemblé cette gerbe exquise : Il l'a arrangée un peu pour le plaisir des yeux, avec un art qui se dissimule ou qui s'ignore, un goût natif très fin qui orne, souvent, la nudité des faits et, aussi, il faut l'avouer, en amoindrit la vigueur expressive. Au fond, ce livre adorable symbolise surtout l'idéal d'imperfectible douceur et d'humilité de saint François, en laissant trop dans l'ombre l'héroïsme de sa vocation, les qualités mâles de cette âme intrépide. Il nous y est montré plus passif qu'actif, prêt à tout supporter plutôt qu'à tout entreprendre pour faire prévaloir sa pensée.

Saint François, dont la mémoire avait retenu quelque chose de la noble fantaisie fabuleuse des romans de chevalerie, disait joliment de ses premiers compagnons : « Ce sont les paladins de ma Table ronde... » Les *Fioretti* sont la chanson de geste de ces chevaliers.

La critique hagiographique ne leur accorde, en général, qu'une médiocre importance et certains des historiens franciscains les ont traités avec un profond dédain. Evidemment, il ne faut pas chercher dans ces pages l'authenticité littérale des faits. L'inexactitude est dans le détail, la vérité dans l'ensemble. L'extase, le ravissement y sont coutumiers ; le miracle, naturel et normal. Les héros de ces histoires charmantes sont non point des hommes, mais des âmes, ailées, légères, impondérables, à moitié affranchies des lois de la terre qu'elles ont cessé de regarder pour se tourner vers l'au-delà où, déjà, elles vivent presque et respirent.

Le narrateur écrivait sous la dictée d'un siècle,

alors que mainte circonstance des événements admirables qu'il retraçait avait achevé de prendre son efflorescence dans le surnaturel. Toutes ces choses, tous ces portraits sont vrais, mais le temps et la distance les ont nimbés de clartés célestes, comme les figures placées hors du monde, dans l'or, des peintres primitifs. Et la nostalgie du souvenir agissait, le grandissement du regret, le contraste triste du présent... Car, l'heure était troublante pour les *zelanti* dans les premières années du XIVe siècle : Ils avaient subi l'ostracisme et la contrainte ; quelques visionnaires ayant incliné vers les rêveries de Joachim de Flore, prêché l'Evangile éternel, annoncé, comme Angelo Clareno, le triomple des élus et des spirituels, à l'issue de la septième tribulation, il en avait rejailli sur tous les autres une suspicion d'hérésie.

Les efforts tentés pour réconcilier les deux fractions de l'Ordre par une sorte de *mezzo termine* étaient restés inefficaces et les avaient mécontentées l'une et l'autre. Pour légitimer la Règle mitigée, il fallut, pour ainsi dire, mitiger saint François lui-même, émousser l'impressionnant relief de ses actes, adoucir la péremptoire intimation de sa parole. Les derniers témoins de l'épopée de l'humilité avaient, un à un, disparu et même ceux qui avaient pu les connaître. Les écrits contemporains de François avaient été confisqués et détruits, ou conservés et cachés par quelque vieux religieux *spirituel,* ils n'étaient plus lus qu'en secret, en contravention avec les décrets capitulaires.

Ainsi dut se former, dans l'atmosphère inquiète et fiévreuse de ces années, parmi les moines relégués dans les ermitages des Marches, la tradition dont les *Fioretti* sont devenus comme l'épanouissement.

A la sortie de la petite chapelle où l'office les avait réunis, dans la gravité du crépuscule dont la tiédeur pure planait, suspendue, sur les montagnes et les bois ardents encore du soleil disparu, avant de regagner leur cellule, les frères s'arrêtaient un instant pour converser ensemble. Et tout leur entretien était,

sans doute, en commémoration des beaux gestes de prière et d'humilité du Père séraphique et de ses premiers disciples. Un frère disait, une fois de plus, saint François et sainte Claire, Bernard et Massée, et Rufin... Les ombres chaudes et solennelles du soir s'allongeaient et, dans le silence de la solitude et l'enivrement de l'adoration, toutes les âmes en effusion de la petite communauté étaient déjà à moitié chemin du Paradis...

Sous leurs yeux, les sommets immobiles et l'étendue harmonieuse, et la voûte admirable du ciel sont comme un cantique. Ils voient l'encens monter dans les vapeurs des bois et les anges vêtus d'ailes et de flammes, allumer, une à une, les étoiles... Les récits se succèdent, cependant, dans la bouche du conteur, et sa voix prend plus d'onction, ses yeux se voilent de larmes ; il ne sait plus s'il parle ou si quelqu'un parle par sa voix ; s'il se souvient, seulement, ou s'il est inspiré : Chacun des épisodes que sa parole suscite lui apparaît comme une fleur surgie dans sa main, une fleur frémissante et colorée et à côté de laquelle, sur la même tige, jaillit, soudain, la fleur embrasée et candide du miracle...

CHAPITRE PREMIER

—

Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié et de sa Mère, la Vierge Marie. On a rassemblé dans ce livre certaines petites fleurs, miracles et pieux exemples du glorieux petit pauvre de Jésus-Christ, messer saint François, et de quelques-uns de ses compagnons, à la louange de Jésus-Christ. Ainsi soit-il !

D'ABORD, il est à considérer que le glorieux saint François, dans tous les actes de sa vie, fut semblable au Christ béni ; que, comme le Christ, au commencement de sa prédication, appela douze apôtres à dédaigner toute chose mondaine et à le suivre dans la pauvreté et les autres vertus, de même, saint François élut à l'origine de la fondation de son Ordre, douze compagnons, possesseurs de la très haute pauvreté. Et, comme un des douze apôtres du Christ, réprouvé de Dieu, finalement se pendit par la gorge, ainsi un des douze compagnons de saint François, qui se nommait Frère Jean de la Chapelle, apostasia et, à la fin, se pendit par la gorge. Et cela, pour les élus, est un grand exemple et un motif d'humilité et de crainte, considérant que personne n'est certain de persévérer jusqu'à la fin dans la grâce de Dieu.

Et comme les saints apôtres furent en tout merveilleux de sainteté et d'humilité, et remplis de l'Esprit-Saint, ainsi ces saints compagnons de saint François furent des hommes d'une telle sainteté que, depuis le

temps des apôtres, le monde n'eut d'aussi merveilleux et saints hommes. Car, l'un d'entre eux fut ravi jusqu'au troisième ciel, comme saint Paul, et celui-là fut frère Égide ; l'un d'eux, à savoir frère Philippe Lungo, fut touché aux lèvres par l'ange, avec un charbon ardent, comme il arriva au prophète Isaïe ; l'un d'eux, à savoir frère Sylvestre, parlait à Dieu comme un ami à son ami, de la même façon que faisait Moïse ; un autre volait, par la subtilité de son intelligence, jusqu'à la lumière de la Divine Science, comme l'aigle, c'est-à-dire saint Jean l'Évangéliste : et celui-là fut le très humble frère Bernard, lequel très profondément interprétait la Sainte Écriture ; l'un d'eux fut sanctifié par Dieu et canonisé dans le ciel, alors qu'il vivait encore sur la terre ; et celui-là fut frère Rufin, gentilhomme d'Assise. Et, ainsi, ils furent tous privilégiés de signes singuliers de sainteté, comme par la suite on le fera voir.

CHAPITRE II

De frère Bernard de Quintavalle, premier compagnon de saint François.

Le premier compagnon de saint François fut frère Bernard d'Assise, lequel se convertit de cette manière : Saint François était encore en costume séculier, bien que, déjà, il eût abandonné le monde et allât, recherchant le mépris et mortifié pour la pénitence ; de sorte que beaucoup le réputaient insensé et que, comme un fou, il était berné et poursuivi, avec des pierres et de la boue, par ses parents et les étrangers. Et lui, parmi toutes ces injures et ces moqueries, il passait, patient comme s'il eût été sourd et muet. Messer Bernard d'Assise, qui était des plus nobles, des plus riches et des plus sages de la ville,

commença à considérer sagement en saint François cet excessif mépris du monde, sa grande patience aux injures et que, abominé ainsi et maltraité de tout le monde, déjà depuis deux ans, il paraissait toujours plus constant ; il commença à penser et à se dire en lui-même : « Il ne se peut d'aucune façon que ce frère n'ait une grande grâce de Dieu. » Et ainsi il l'invita, le soir, à souper et à loger chez lui ; et saint François accepta et soupa et logea chez lui. Et, alors, messer Bernard se mit dans l'esprit de contempler sa sainteté ; c'est pourquoi il lui fit apprêter un lit dans sa propre chambre, dans laquelle une lampe brûlait toute la nuit. Et saint François, pour cacher sa sainteté, incontinent qu'il fut entré dans sa chambre, se jeta sur le lit et fit semblant de dormir ; et messer Bernard, semblablement, après quelque temps se coucha et commença à ronfler fort, comme s'il dormait très profondément. Saint François, croyant que, vraiment, messer Bernard dormait, à l'heure du premier sommeil se leva du lit et se mit en oraison, en élevant les yeux et les mains au ciel, et, avec très grande dévotion et ferveur, il disait : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! » Et, parlant ainsi et pleurant fort, il resta jusqu'au matin, toujours répétant : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! » et rien de plus. Et saint François disait cela en contemplant et en admirant l'excellence de la Majesté divine, laquelle daignait condescendre au monde qui périssait et disposait d'établir, à l'aide de son petit pauvre François, un moyen de salut pour son âme, à lui, et celle des autres. C'est pourquoi, illuminé du Saint Esprit, ou de l'esprit prophétique, pressentant les grandes choses que Dieu devait accomplir par lui et son Ordre et considérant sa propre insuffisance et petite vertu, il invoquait et priait Dieu, afin que sa pitié et sa toute-puissance, sans lesquelles rien ne peut l'humaine fragilité, suppléent, aident et exécutent ce qu'il ne pouvait par lui-même.

Messer Bernard voyant, grâce à la lumière de la lampe, les actes très pieux de saint François et considérant dévotement les paroles qu'il disait, fut touché

et inspiré par le Saint Esprit à changer sa vie ; et le matin venu, il appela saint François et lui parla ainsi : « Frère François, je suis tout disposé dans mon cœur à abandonner le monde et à te suivre en ce que tu m'ordonneras. » Ce qu'entendant, saint François se réjouit en esprit et dit ainsi : « Messer Bernard, ce dont vous parlez est œuvre si grande et malaisée que sur cela il faut quérir conseil de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le prier qu'il lui plaise de nous montrer la sienne volonté et de nous enseigner comment nous pouvons la mettre à exécution ; et, pour cela, allons ensemble à l'évêché, où il y a un bon prêtre, et nous lui ferons dire la messe : puis, nous resterons en oraison jusqu'à tierce, priant Dieu qu'au moyen de trois ouvertures du missel il nous révèle la voie qu'il lui plaît que nous choisissions. » Messer Bernard répondit que cela lui plaisait beaucoup. Alors, se levant, ils allèrent à l'évêché ; et quand ils eurent entendu la messe et furent restés en oraison jusqu'à tierce, le prêtre, à la prière de saint François, prit le missel et, ayant fait le signe de la très sainte Croix, il l'ouvrit trois fois, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Et, à la première ouverture, se présenta cette parole, que dit le Christ, dans l'Evangile, au jeune homme qui demandait le chemin de la perfection : « Si tu veux être parfait, va et vends ce que tu as et donne-le aux pauvres, et suis-moi » ; à la seconde ouverture, se présenta cette parole que le Christ dit aux apôtres, lorsqu'il les envoya prêcher : « Ne portez aucune chose pour la route, ni bâton, ni besace, ni chaussures, ni argent », voulant leur enseigner par là qu'ils devaient laisser à Dieu tout le souci de leur subsistance et employer toute leur volonté à prêcher le saint Evangile ; à la troisième ouverture du missel, se trouva cette parole que le Christ dit : « Qui veut venir à moi, qu'il s'abandonne lui-même et prenne sa croix, et me suive. » Alors, saint François dit à messer Bernard : « Voici le conseil que Christ nous donne ; va donc et fais complètement ce que tu as entendu ; et qu'il soit béni Notre-Seigneur Jésus-Christ, lui qui a daigné nous

montrer sa voie évangélique. » Cela entendu, messer Bernard s'en alla et vendit ce qu'il avait ; et il était fort riche. Et, avec grande allégresse, il distribua tout aux veuves, aux orphelins, aux prisonniers, aux monastères, aux hôpitaux et aux pèlerins ; et en tout cela, saint François l'aidait avec soin et fidélité (1).

Et un nommé messer Sylvestre, voyant que saint François donnait et faisait donner tant d'argent aux pauvres, poussé par l'avarice, lui dit : « Tu ne me payas pas entièrement de ces pierres que tu acquis de moi pour réparer l'église (2) ; c'est pourquoi, à présent que tu as de l'argent, paie-moi. » Alors, saint François, ébahi de son avarice et ne voulant pas contester avec lui, comme un vrai observateur du saint Evangile, mit les mains dans le giron de messer Bernard, puis, pleines de monnaie, les mit dans le giron de messer Sylvestre, disant que s'il en voulait plus, on lui en donnerait davantage. Satisfait, messer Sylvestre s'en alla et retourna chez lui. Et le soir, repensant à ce qu'il avait fait ce jour-là, il se reprocha son avarice, en considérant la ferveur de messer Bernard et la sainteté de saint François. La nuit suivante, et les deux autres nuits, il eut une vision de Dieu telle : de la bouche de saint François sortait une croix d'or, dont le sommet touchait le ciel et dont les bras s'étendaient de l'Orient à l'Occident. A la suite de cette vision, il donna ce qu'il possédait, pour l'amour de Dieu, et se fit frère mineur ; et, dans l'Ordre, il fut de tant de sainteté et grâce qu'il parlait avec Dieu comme un ami avec son ami, ainsi que saint François l'éprouva plusieurs fois et que plus loin on le racontera.

De même, messer Bernard reçut une telle grâce de Dieu que, souvent, il était ravi dans la contemplation de Dieu ; et saint François disait de lui qu'il était digne de tout respect et qu'il avait fondé l'Ordre, puisqu'il était le premier qui avait abandonné le monde,

(1) On fixe l'origine de l'Ordre au jour — 16 avril 1209 — de ces événements.

(2) L'église de Saint-Damien à Assise, fort délabrée et à la restauration de laquelle saint François s'était voué. (V. 3 *comp.* 5.)

ne se réservant rien, mais donnant tout aux pauvres du Christ, et qui eût adopté la pauvreté évangélique en s'offrant nu dans les bras du Crucifié, lequel soit béni de nous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE III

Comment, pour une mauvaise pensée que saint François eut contre frère Bernard, il commanda audit frère de lui marcher trois fois sur la gorge et sur la bouche.

Le très dévot serviteur du Crucifié, messer saint François, par l'âpreté de la pénitence et ses larmes continuelles, était devenu presque aveugle et voyait à peine. Une fois, entre autres, il s'en alla de l'endroit où il était en un lieu où se trouvait frère Bernard pour parler avec lui des choses divines ; et en arrivant là, il trouva qu'il était dans le bois, en oraison, tout élevé et uni avec Dieu. Alors saint François alla dans le bois et l'appela : — « Viens, dit-il, et parle à cet aveugle. » Mais frère Bernard ne lui répondit rien, parce que, étant homme de grande contemplation, il avait l'esprit suspendu et élevé vers Dieu. Et parce qu'il avait une singulière grâce en parlant de Dieu, ainsi que saint François plus d'une fois l'avait éprouvé, celui-ci désirait pourtant de s'entretenir avec lui. Après quelque intervalle, il l'appela une seconde et une troisième fois, de la même façon ; et aucune fois frère Bernard ne l'entendit et, pour cela, ne lui répondit ni n'alla à lui ; de quoi saint François partit un peu affligé, et il s'étonnait et se plaignait en lui-même de ce que frère Bernard, appelé trois fois, ne fût pas venu à lui. S'éloignant avec cette pensée, saint François, quand il fut à quelque distance, dit à son compagnon : — « Attends-moi ici. » Et lui s'en alla en un prochain lieu solitaire

et se jeta en oraison, priant Dieu qu'il lui révélât pourquoi frère Bernard ne lui répondit pas ; et, étant ainsi, il lui vint une voix de Dieu qui parla ainsi : « O pauvre petit homme, de quoi es-tu troublé ? l'homme devait-il laisser Dieu pour la créature ? Frère Bernard, quand tu l'appelais, était uni avec moi, et pour cela ne pouvait venir vers toi, ni te répondre, ainsi donc ne t'étonne point s'il ne pouvait te répondre, car il était si hors de lui que de tes paroles il n'entendait aucune. »

Ayant reçu cette réponse de Dieu, saint François, sur-le-champ et avec une grande hâte, retourna vers frère Bernard pour s'accuser à lui, humblement, de la pensée qu'il avait eue contre lui. Mais frère Bernard, le voyant venir à sa rencontre, alla au-devant de lui et se jeta à ses pieds : et alors, saint François le fit se relever et lui narra avec une grande humilité la pensée et le trouble qu'il avait eus à son propos, et comment de cela Dieu l'avait repris ; et il conclut ainsi : — « Je te commande par la sainte obéissance que tu fasses ce que je t'ordonnerai. » Frère Bernard, tremblant que saint François ne lui commandât quelque chose excessive, comme c'était sa coutume, voulut honnêtement esquiver cette obéissance et lui répondit ainsi : — « Je suis prêt à me soumettre à votre obéissance, si vous me promettez de faire aussi ce que je vous commanderai » et saint François le lui promettant, frère Bernard dit : — « Or, père, dites ce que vous voulez que je fasse. »

Alors, saint François dit : — « Je te commande, par la sainte obéissance, que, pour punir la présomption et la hardiesse de mon esprit, dès que je me jetterai à terre sur le dos tu me places un pied sur la gorge et l'autre sur la bouche et qu'ainsi tu passes trois fois sur moi, d'un côté à l'autre, me faisant honte et outrage ; et, spécialement, dis-moi : « Reste là, vilain, fils chétif de Pierre Bernardone ; d'où te vient tant de superbe, à toi qui es une si vile créature ? » Ce qu'entendant frère Bernard, et bien que cela lui fût très dur à faire, pourtant en vertu de la sainte obéis-

sance, mais le plus courtoisement possible, il exécuta ce que saint François lui avait commandé. Et cela fait, saint François dit : « A présent, commande-moi ce que tu veux que je fasse, puisque je t'ai promis obéissance. » Et frère Bernard dit : « Je te commande par la sainte obéissance que, chaque fois que nous sommes ensemble, tu me reprennes et me corriges âprement de mes défauts. » De quoi saint François s'émerveilla fort : car frère Bernard était d'une telle sainteté qu'il l'avait en grande révérence et ne le réputait point répréhensible en chose aucune. Et, à cause de cela, depuis lors, saint François se gardait de rester longtemps avec lui, pour ladite obéissance, afin qu'il n'en vînt à prononcer aucune parole de correction contre lui qu'il connaissait d'une telle sainteté ; mais lorsqu'il avait le désir de le voir ou bien de l'entendre parler de Dieu, il achevait le plus vite possible et s'en allait. Et c'était une grande édification de voir avec combien de charité, de respect et d'humilité, le saint père François en usait avec frère Bernard, son fils premier-né. A la louange et à la gloire de Jésus-Christ et de son petit pauvre François. Amen.

CHAPITRE IV

Comment l'Ange de Dieu proposa une question à frère Elie, gardien d'un logis du Val de Spolète ; et parce que frère Elie lui répondit avec un grand orgueil, il partit, et, prenant la route de Saint-Jacques, il trouva frère Bernard et lui raconta cette histoire (1).

A l'origine et au commencement de l'Ordre, quand il y avait peu de frères et non encore fixés dans des logis, saint François alla, par dévotion,

(1) A défaut de terme mieux adapté, nous traduisons le mot *luogo* (lieu) par logis.

Saint François avait donné aux chefs de communautés minorites le nom de gardien *(custode)*. Les ministres dont il sera parlé par la suite étaient placés à la tête d'une province de l'Ordre.

à Saint-Jacques en Galice : il emmena avec lui quelques frères, l'un desquels fut frère Bernard. Et allant ainsi ensemble par le chemin, il trouva en un endroit un pauvre malade duquel ayant compassion, il dit à frère Bernard : — « Mon fils, je veux que tu restes ici à servir ce malade », et frère Bernard, s'agenouillant humblement et inclinant la tête, reçut l'ordre du père saint et resta en cet endroit. Et saint François, avec ses autres compagnons, continua vers Saint-Jacques. Etant arrivé là, et se trouvant la nuit en prières dans l'église de Saint-Jacques, il fut révélé par Dieu à saint François qu'il devait établir beaucoup de logis par le monde, parce que son Ordre devait croître et multiplier en une grande multitude de frères ; et à cause de cette révélation, saint François commença à établir des logis en cette contrée. Puis, saint François, reprenant son premier chemin, retrouva frère Bernard et le malade, avec lequel il l'avait laissé, parfaitement guéri. Et l'année suivante, saint François permit à frère Bernard d'aller à Saint-Jacques.

Et saint François s'en retourna ainsi dans le Val de Spolète ; et il demeurait en un lieu désert, lui, frère Massée et frère Elie, et d'autres, lesquels tous se gardaient bien de fatiguer saint François ou de le distraire de l'oraison ; et ils faisaient ainsi pour le grand respect qu'ils lui portaient et parce qu'ils savaient que Dieu lui révélait de grandes choses au cours de ses oraisons. Il advint un jour que, saint François étant en oraison dans le bois, un bel adolescent, en costume de voyage, vint à la porte du logis et heurta avec une telle hâte et si fort et si longtemps que les frères s'étonnèrent beaucoup d'une façon si inusitée de frapper. Frère Massée alla, ouvrit la porte et dit à ce jeune homme : — « D'où viens-tu, mon fils, car il ne semble pas que jamais tu sois venu ici, tellement tu as frappé d'une façon inusitée ? » Le jeune homme répondit : — « Et comment doit-on frapper ? » Frère Massée dit : — « Tu frappes trois fois l'une après l'autre, lentement, puis tu attends jusqu'à

ce que le frère ait dit le *Pater Noster* et vienne à toi ; et si, dans cet intervalle, il ne vient pas, heurte une nouvelle fois. » Le jeune homme répondit : — « J'ai grande hâte, c'est pourquoi je frappe aussi fort : car j'ai à faire un long voyage, et je suis venu pour parler à frère François ; mais il est maintenant en contemplation dans le bois et pour cela je ne veux point le déranger ; mais va et envoie-moi frère Elie, car je veux lui adresser une question, parce que je connais qu'il est très sage. »

Frère Massée va et dit à frère Elie qu'il aille à ce jeune homme, mais lui se fâche et ne veut pas aller ; de sorte que frère Massée ne sait que faire ni que répondre à ce jeune homme. Car, s'il disait que frère Elie ne peut venir, il mentirait, et s'il disait qu'il était fâché et refusait de venir, il tremblait de donner un mauvais exemple à ce passant. Et, tandis que frère Massée hésitait à retourner, le jeune homme frappa de nouveau comme la première fois ; et, revenant à la porte, frère Massée lui dit : — « Tu n'as pas observé ma doctrine sur la manière de frapper. » Le jeune homme répondit : — « Frère Elie ne veut pas venir auprès de moi ; mais, va, et dis à frère François que je suis venu pour l'entretenir, mais comme je ne veux pas interrompre son oraison, demande-lui qu'il m'envoie frère Elie. » Et, alors, frère Massée s'en alla vers saint François lequel priait dans le bois, la face levée vers le ciel, et lui répéta le message du jeune homme et la réponse de frère Elie : et cet adolescent était un ange de Dieu sous une forme humaine.

Alors saint François, sans changer de place ni abaisser la tête, dit à frère Massée : — « Va, et dis à frère Elie que, par l'obéissance, il aille immédiatement à ce jeune homme. » Frère Elie, entendant l'ordre de saint François, alla à la porte, fort irrité, et l'ouvrant avec grande impétuosité et fracas, dit au jeune homme : — « Que veux-tu ? » Le jeune homme répondit : — « Prends garde, frère, que tu ne sois courroucé, comme tu parais ; car la colère embarrasse l'esprit et ne laisse pas discerner la vérité. » Frère

Elie dit : — « Dis-moi ce que tu veux de moi ? » Le jeune homme répondit : — « Je te demande s'il est permis aux observateurs du saint Evangile de manger ce qui est mis devant eux, selon que le Christ le dit à ses disciples (1) ; et je te demande aussi s'il est licite à aucun homme d'établir une chose contraire à cette liberté évangélique ? » Et frère Elie répondit avec superbe : — « Je sais bien cela, mais je ne veux pas te répondre ; va à tes affaires. » Le jeune homme dit : — « Je saurais mieux répondre à cette question que toi. » Fâché, alors, frère Elie ferma la porte avec furie et s'en alla. Puis, il commença à penser à ladite question et à douter en soi-même ; et il ne savait pas la résoudre. Car il était vicaire de l'Ordre et avait ordonné et établi, contre l'Evangile et la Règle de saint François, qu'aucun frère de l'Ordre ne mangerait de la viande ; de sorte que ladite question était expressément dirigée contre lui. De quoi ne sachant s'éclaircir lui-même, et considérant la modestie du jeune homme et qu'il lui avait dit qu'il saurait répondre à cette question mieux que lui, il retourna à la porte et l'ouvrit pour interroger le jeune homme sur sa prédite question ; mais il était déjà parti ; car l'orgueil de frère Elie le rendait indigne de parler avec l'ange de Dieu.

Sur ces entrefaites, saint François, auquel Dieu avait révélé toutes ces choses, revint du bois et fortement et à voix haute reprit frère Elie, disant : — « Tu as mal fait, orgueilleux frère Elie, qui chasses loin de nous les saints anges, lesquels viennent pour nous instruire. Je te le dis, je tremble extrêmement que ta superbe ne te fasse finir hors de cet Ordre. » Et il lui advint, depuis, comme saint François le lui dit, car il mourut hors de l'Ordre.

En ce même jour, à l'heure que cet ange partit, il apparut sous cette même forme à frère Bernard qui

(1) Saint Luc, X, 8. Première règle, chap. III. Les efforts de frère Elie pour abolir cette licence étaient motivés, sans doute, par le désir de donner à l'Ordre mineur une organisation et des regles similaires à celles des grands Ordres religieux préexistants.

revenait de Saint-Jacques et se trouvait sur la rive d'un grand fleuve. Et il le salua dans son langage, disant : — « Dieu te donne la paix, ô bon frère. » Et le bon frère Bernard, s'émerveillant fort et considérant la beauté de l'adolescent, sa salutation pacifique en la langue de sa patrie et sa mine joyeuse, il lui demanda : — « D'où viens-tu, bon jeune homme ? » Et l'ange répondit : — « Je viens d'un certain endroit où demeure saint François et j'allais là pour parler avec lui ; et je n'ai pu, parce qu'il était dans le bois à contempler les choses divines, et je n'ai point voulu le déranger. Et en ce lieu habitent frère Massée et frère Egide et frère Elie ; et frère Massée m'a enseigné à frapper à la porte à la manière d'un frère, mais frère Elie ne voulut pas me répondre sur la question que je lui proposai, puis il s'en repentit et voulut me voir et m'entendre, mais ne put. » Après ces paroles, l'ange dit à frère Bernard : — « Pourquoi ne passes-tu pas au delà ? » Frère Bernard répondit : — « Parce que je crains du péril à cause de la profondeur des eaux que je vois. » L'ange dit : — « Passons ensemble et ne doute. » Et il lui prit la main et en un clin d'œil le mit de l'autre côté du fleuve.

Alors, frère Bernard connut que c'était l'ange de Dieu, et, avec grande révérence et joie, il dit à haute voix : — « O Ange béni de Dieu, dis-moi quel est ton nom ? » Et l'ange répondit : — « Pourquoi me demandes-tu mon nom, lequel est merveilleux ? » Et, disant cela, l'ange disparut, laissant frère Bernard grandement consolé, tellement qu'il continua son chemin avec grande allégresse ; et il marqua le jour et l'heure que l'ange lui était apparu. Et, arrivé au logis où saint François était avec ses susdits compagnons, il leur raconta toutes ces choses, dans leur ordre, et ils connurent certainement que ce même ange, le même jour et à la même heure, leur était apparu à eux et à lui.

CHAPITRE V

Comment le saint frère Bernard d'Assise fut par saint François envoyé à Bologne et là prit sa demeure.

Parce que saint François et ses compagnons étaient appelés de Dieu et élus pour porter en esprit et en action et pour prêcher par la parole la Croix du Christ, ils paraissaient et étaient des hommes crucifiés dans leur costume autant que dans leur vie austère, leurs actes et leurs œuvres. Ils désiraient davantage d'endurer les hontes et les opprobres pour l'amour du Christ que d'obtenir les honneurs du monde, le respect ou les éloges des hommes ; et, même, ils se réjouissaient des outrages et se contristaient des honneurs, et allaient ainsi par le monde, comme des pèlerins ou des étrangers, ne portant avec eux que Jésus-Christ crucifié. Et parce qu'ils étaient (de véritables rameaux) de la vraie vigne, savoir Christ, ils produisaient de grands et bons fruits dans les âmes qu'ils gagnaient à Dieu.

Il advint à l'origine de l'Ordre que saint François envoya frère Bernard à Bologne, afin que selon la grâce que Dieu lui avait donnée, il récoltât pour Dieu ; etfrère Bernard faisant le signe de la très sainte Croix, s'en alla, par la sainte obéissance, et parvint à Bologne. Et les enfants, le voyant en habit démodé et vil, se moquaient beaucoup de lui et l'insultaient, comme ils auraient fait à un fou ; et frère Bernard, patiemment et allègrement, supportait tout cela, pour l'amour du Christ, et même, afin que l'on pût mieux le maltraiter, il s'installa à dessein sur la place de la ville. Et, étant assis là, se rassemblaient autour de lui beaucoup d'enfants et d'hommes ; et l'un lui tirait le froc par derrière, l'autre par devant ; l'un lui jetait de la poussière, l'autre des pierres et on le poussait de-ci de-là.

Et frère Bernard, toujours de la même manière et avec la même patience, le visage joyeux, ne se plaignait ni ne bougeait ; et plusieurs jours, il retourna au même endroit souffrir de semblables choses. Et, parce que la patience est l'œuvre de la perfection et une preuve de vertu, un savant docteur ès lois voyant et considérant que cette constance et vertu de frère Bernard n'avait pu se troubler, en tant de jours, pour aucune molestation ou injure, se dit en lui-même : — « Il est impossible que celui-ci ne soit un saint homme » ; et, s'approchant de lui, il lui demanda : — « Qui es-tu ? et pourquoi es-tu venu ici ? » Et, pour réponse, frère Bernard mit la main sous son habit, en tira la Règle de saint François et la lui remit, pour qu'il la lût. Et, après l'avoir lue et considéré son très haut état de perfection, avec grande surprise et admiration, il se tourna vers ses amis et leur dit : — « Vraiment, voilà le plus haut état de religion dont j'entendis parler jamais. Et cet homme et ses compagnons sont parmi les plus saints hommes de ce monde et il commet un très grand péché celui qui leur fait injure. Et on devrait l'honorer extrêmement parce qu'il est un vrai ami de Dieu. » Et il dit à frère Bernard : — « Si vous voulez prendre un logement dans lequel vous puissiez convenablement servir Dieu, volontiers vous le donnerai-je pour le salut de mon âme. » Frère Bernard lui répondit : — « Messer, je crois que ceci vous a été inspiré par Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et à cause de cela, j'accepte volontiers votre offre, en l'honneur du Christ. »

Alors ledit juge, avec grande allégresse et charité, mena frère Bernard chez lui et lui donna ensuite le logis promis, et le meubla tout à fait et l'arrangea à ses frais ; et dès lors il devint le père et spécial défenseur de frère Bernard et de ses compagnons. Et frère Bernard, par sa sainte vie, commença à être très honoré des gens, tellement que heureux se tenait celui qui pouvait le toucher ou le voir. Mais lui, en véritable disciple du Christ et de l'humble François, tremblant que la faveur du monde n'empêchât la

paix et le salut de son âme, s'en alla un jour, retourna auprès de saint François et lui dit ainsi : — « Père, le logis est installé dans la cité de Bologne ; envoyez des frères afin qu'ils le gardent et qu'ils y restent, parce que moi je n'y faisais plus de profit, mais au contraire, par l'excès d'honneur qui m'était fait, je crains d'y avoir perdu davantage que je n'y ai gagné. » Alors, saint François, entendant toutes ces choses que Dieu avait opérées à l'aide de frère Bernard, remercia Dieu qui commença ainsi à multiplier les pauvres disciples de la Croix ; et il envoya de ses compagnons à Bologne et en Lombardie, lesquels s'établirent en divers endroits.

CHAPITRE VI

Comment saint François bénit le saint frère Bernard et l'institua son vicaire lorsqu'il vint à passer de cette vie.

Frère Bernard était d'une telle sainteté que saint François lui portait grand respect et souvent le louangeait. Etant un jour dévotement en oraison, il lui fut révélé de Dieu que, par la permission divine, frère Bernard devait soutenir beaucoup et de durs combats avec les démons. A cause de quoi saint François ayant grande compassion dudit frère Bernard, qu'il aimait comme son fils, pria plusieurs jours avec larmes, suppliant Dieu pour lui et le recommandant à Jésus-Christ, afin qu'ils lui donnassent la victoire sur le diable. Et priant ainsi pieusement, Dieu un jour lui répondit : — « François, ne tremble pas ; car toutes les tentations desquelles frère Bernard doit être combattu, lui sont accordées par Dieu, comme exercice de vertu et couronne de mérite ; finalement il restera victorieux de tous les ennemis, parce qu'il est un des commensaux

du Royaume du Ciel. » De laquelle réponse saint François eut très grande joie et remercia Dieu ; et, dorénavant, il porta plus grand amour et respect à frère Bernard. Et il lui montra bien non seulement pendant sa vie, mais encore à sa mort (1). Car, saint François approchant de sa mort, gisait entouré de ses dévoués fils, affligés et éplorés du départ d'un aussi aimable père, et, comme ce saint patriarche Jacob, il demanda : — « Où est mon premier né ? Viens près de moi, mon fils, afin que mon âme te bénisse avant que je ne meure. » Alors, frère Bernard dit en secret à frère Elie (2), lequel était vicaire de l'Ordre : — « Père, va à la main droite du saint, afin qu'il te bénisse. » Et frère Elie s'étant mis à la droite de saint François, celui-ci qui avait perdu la vue par l'abondance des larmes, posa sa main droite sur la tête de frère Elie et dit : — « Ceci n'est pas la tête de mon premier né, frère Bernard. » Alors, frère Bernard s'approcha de sa gauche ; et saint François, plaçant les bras en croix, posa la main droite sur la tête de frère Bernard et la gauche sur la tête dudit frère Elie et dit à frère Bernard : — « Te bénisse Dieu le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ de toutes les bénédictions spirituelles et célestes en Christ. Tu es le premier né élu en cet Ordre saint pour donner exemple évangélique et suivre le Christ dans la pauvreté évangélique, car, non seulement tu donnas le tien et le distribuas entièrement et libéralement aux pauvres, pour l'amour du Christ, mais, encore, t'offris toi-même à Dieu dans cet Ordre, en sacrifice de suavité. Béni sois-tu donc par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par moi, son pauvre petit serviteur, des bénédictions éternelles, que tu marches ou que tu reposes, pendant la veille et le sommeil, la vie et la mort. Et celui qui te bénira sera plein de bénédictions ; et celui qui te maudira ne restera pas sans punition. Sois le principal parmi tes frères, et à ton commandement tous les

(1) V. chapitre 12.

(2) Le *Speculum perf.* 107, qui donne une version [illegible] différente de cette scène, nomme frère Egidio au lieu de frère Elie. Sur frère Egidio V. *Appendice*.

frères obéiront ; aie licence de recevoir en cet Ordre quiconque tu voudras ; qu'aucun frère n'ait d'autorité sur toi, et qu'il te soit licite d'aller et de rester où il te plaira. »

Et après la mort de saint François, les frères aimaient et révéraient frère Bernard comme un père vénérable ; et, approchant de sa mort, beaucoup de frères vinrent à lui des diverses parties du monde, entre lesquels vint ce divin frère Egide. Et voyant frère Bernard, il dit avec grande allégresse : — « *Sursum corda,* frère Bernard, *sursum corda.* » Et frère Bernard dit secrètement à un frère qu'il préparât à frère Egide un endroit propice à la contemplation ; et ainsi fut fait. Frère Bernard étant dans sa dernière heure se fit redresser et parla aux frères qui étaient présents, disant : — « Très chers frères, je ne veux pas vous dire beaucoup de paroles ; mais vous devez considérer que l'état religieux dans lequel j'ai vécu, vous y vivez aussi, et que ce bonheur que j'éprouve à présent, vous l'obtiendrez aussi. Et je trouve ceci dans mon âme, que pour mille mondes égaux à celui-ci, je ne voudrais pas avoir servi un autre maître que Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et de toutes les offenses que j'ai faites, je m'avoue coupable à mon Sauveur Jésus et à vous. Je vous prie, mes très chers frères, que vous vous aimiez les uns les autres. » Et, après ces paroles et d'autres bons enseignements, se replaçant sur le lit, son visage devint splendide et joyeux, extraordinairement ; de quoi tous les frères s'émerveillèrent fort. Et en cette allégresse, son âme sainte, couronnée de gloire, passa de la présente vie à la vie bienheureuse des Anges.

CHAPITRE VII

—

Comment saint François fit un carême en une île du lac de Pérouse, où il jeûna quarante jours et quarante nuits et ne mangea pas plus d'un demi-pain.

Le véritable serviteur du Christ, saint François, fut presque, en certaines choses, un autre Christ donné au monde pour le salut des peuples. Dieu le père voulut le faire, en beaucoup d'actes, conforme et semblable à son fils Jésus-Christ, ainsi qu'il y paraît dans le vénérable collège des douze compagnons, dans l'admirable mystère des sacrés stigmates et dans le jeûne prolongé du saint carême, lequel il fit de cette manière : Se trouvant une fois, le jour du carnaval, proche du lac de Pérouse (1), dans la maison d'un sien fidèle, chez lequel il avait passé la nuit, il lui fut inspiré de Dieu qu'il allât faire le carême en une île du lac ; ensuite de quoi saint François pria ce sien fidèle que, pour l'amour du Christ, il le portât avec sa nacelle en une île du lac où n'habitât personne, et qu'il fît cela la nuit du jour des Cendres, de sorte que personne ne s'en aperçût. Et cet homme, pour l'amour de la grande dévotion qu'il avait à saint François, diligemment satisfit à sa prière et le porta à ladite île ; et saint François n'emporta avec lui que deux petits pains. Et étant arrivé dans l'île et l'ami s'en allant pour retourner à la maison, saint François le pria affectueusement de ne révéler à personne qu'il était là, et de ne revenir pour lui sinon le Jeudi-Saint ; et ainsi cet homme s'en alla. Et saint François resta seul ; et ne se trouvant là aucune habitation dans laquelle on pût s'abriter, il entra en une haie très touffue où beaucoup d'arbrisseaux et de ronces avaient formé une sorte de tanière ou de cabane ; et, en ce lieu, il se mit

(1) Le lac Trasimène.

en oraison à contempler les choses célestes. Et il demeura là tout le carême, sans boire et sans manger rien autre que la moitié d'un de ces petits pains, selon que le trouva son ami, le Jeudi-Saint, lorsqu'il revint auprès de lui ; car des deux petits pains, il retrouva l'un entier, l'autre à moitié.

On croit que saint François mangea par respect du jeûne du Christ béni, lequel jeûna quarante jours et quarante nuits sans prendre aucune nourriture matérielle ; et ainsi il chassa avec ce demi-pain le venin de la vaine gloire et pourtant, à l'exemple du Christ, il jeûna quarante jours et quarante nuits.

En cet endroit où saint François avait fait ainsi une si merveilleuse abstinence, Dieu fit ensuite beaucoup de miracles par ses mérites : Pour cette raison, les hommes commencèrent à y édifier des maisons et à y habiter. Et en peu de temps, l'on bâtit un village beau et grand, et le logis des frères que l'on nomme le logis de l'Ile ; et les hommes et les femmes de ce village ont grand respect et dévotion pour l'endroit où saint François fit ledit carême.

CHAPITRE VIII

—

Comment, faisant route avec frère Léon, saint François lui expose les choses qui sont la joie parfaite.

SAINT FRANÇOIS, se rendant une fois de Pérouse à Sainte-Marie-des-Anges avec frère Léon (1), au temps de l'hiver, le très grand froid fortement le tourmentait. Il appela frère Léon, lequel marchait en avant, et lui dit ainsi : — « Frère Léon, alors même que les frères mineurs à toute la terre donneraient grand exemple de sainteté et de bonne édification,

(1) V. sur ce frère, *Appendices*, la note à la suite de la *Vision de frère Léon*.

néanmoins écris, note soigneusement que là n'est pas la joie parfaite. » Et, marchant plus avant, saint François cria une seconde fois : — « O frère Léon, s'il arrivait que le frère mineur illumine les yeux des aveugles, redresse les perclus, chasse les démons, rende l'ouïe aux sourds et le marcher aux boiteux, la parole aux muets et, ce qui est une chose plus grande, ressuscite les morts de quatre jours, écris qu'en cela n'est pas la joie parfaite. » Et continuant un peu, il cria fort : — « O frère Léon, si le frère mineur savait toutes les langues et toutes les sciences, et toutes les Ecritures, en sorte qu'il saurait prédire et révéler non seulement les choses futures, mais encore les secrets des consciences et des cœurs, écris qu'en cela n'est pas la joie parfaite. » Allant un peu plus outre, saint François appela encore fort : — « O frère Léon, petite brebis de Dieu, si même le frère mineur parlait la langue des anges, qu'il sût les courses des étoiles et les vertus des herbes et que lui fussent révélés tous les trésors de la terre et qu'il connût les vertus des oiseaux et des poissons, et de tous les animaux et des hommes, et des arbres, des pierres et des racines, et des eaux, écris que là n'est pas la joie parfaite. » Et marchant encore une distance, saint François cria fort : — « O frère Léon, alors que le frère mineur saurait si bien prêcher qu'il convertirait tous les infidèles à la foi du Christ, écris que là n'est pas la joie parfaite. »

Et ayant duré cette manière de parler bien pendant deux milles, frère Léon avec grande admiration lui demanda : — « Père, je te prie de la part de Dieu que tu me dises où est la joie parfaite ? » Et saint François lui répondit ainsi : — « Quand nous serons à Sainte-Marie-des-Anges, trempés par la pluie et glacés par le froid, et crottés de boue, et affligés par la faim, nous heurterons à la porte du logis et le portier viendra en colère, et dira : « Qui êtes-vous ? » et nous dirons : « Nous sommes deux de vos frères », et cet homme dira : « Vous ne dites pas la vérité ; vous êtes, au contraire, deux ribauds qui allez, trompant le monde et volant les aumônes des pauvres ;

passez votre chemin ! » Et il ne nous ouvrira pas et nous fera rester dehors dans la neige et dans l'eau, avec froid et avec faim, jusqu'à la nuit. Alors si une telle injure, tant de cruauté, un tel congé, nous souffrons patiemment, sans nous en troubler, sans murmurer contre lui ; et que nous pensions humblement et charitablement que ce portier vraiment nous connaît et que c'est Dieu qui le fait parler contre nous, ô frère Léon, écris que ceci est la joie parfaite. Et si nous persévérons à frapper, il sortira en colère, et comme des vagabonds importuns, nous chassera avec des injures et des soufflets, disant : — « Allez-vous-en d'ici, petits voleurs très vilains, allez à l'hôpital, car ici vous ne mangerez ni ne logerez. » Si nous soutenons cela patiemment, avec allégresse et avec amour, ô frère Léon, écris que là est la joie parfaite. Et si contraints pourtant par la faim et par le froid, et par la nuit, nous frappions encore et appelions et priions, avec beaucoup de larmes, qu'il nous ouvre pour l'amour de Dieu et nous laisse cependant entrer, de plus en plus courroucé, cet homme dira : « Ceux-ci sont des vauriens importuns ; je les payerai bien comme ils le méritent. » Et il sortira avec un bâton noueux et nous saisira par le froc et nous jettera à terre, au milieu de la neige, et nous frappera furieusement avec ce bâton. Si nous endurons patiemment et avec allégresse toutes ces choses, en pensant aux peines du Christ béni et que nous devons soutenir celles-ci pour son amour, ô frère Léon, écris qu'ici et en cela est la joie parfaite ; et enfin, écoute la conclusion, frère Léon : Au-dessus de toutes les grâces et dons du Saint-Esprit, lesquels Christ concède à ses amis, est celui de se vaincre soi-même et de soutenir volontiers, pour l'amour du Christ, les peines, les injures, les traverses et les opprobres ; parce que, en tous les autres dons de Dieu, nous ne pouvons nous glorifier, car ils ne sont pas nôtres, mais de Dieu. C'est pourquoi l'Apôtre dit : — « Que possèdes-tu qui ne soit de Dieu ? et si tu l'as reçu de lui, pourquoi t'en glorifier comme si tu le tenais de toi-même ? »

Mais dans la croix de la tribulation, nous pouvons nous glorifier, parce que cela est nôtre ; et pour cela l'Apôtre dit : — « Je ne me veux point glorifier, sinon dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

CHAPITRE IX

Comment saint François enseignait à répondre à frère Léon, qui jamais ne put dire sinon le contraire de ce que saint François voulait.

Saint François était une fois, au commencement de l'Ordre, avec frère Léon en un endroit où ils n'avaient pas de livre pour dire l'office divin. Quand arriva l'heure des matines, saint François dit ainsi à frère Léon : — « Très cher, nous n'avons point de bréviaire avec lequel nous puissions dire les matines, mais, afin que nous employions le temps à louer Dieu, je dirai et tu répondras comme je te l'enseignerai ; et prends garde de ne changer point les paroles que je t'enseignerai. Je dirai ainsi : — « O frère François, tu fis tant de mal et tant de péchés dans le siècle que tu es digne de l'Enfer » et toi, frère Léon, tu répondras : « Il est vrai que tu mérites l'Enfer très profond. » Et frère Léon, avec la simplicité d'une colombe, répondit : — « Volontiers, Père, commence au nom de Dieu. » Alors, saint François commença à dire : — « O frère François, tu fis tant de mal et tant de péchés dans le siècle que tu es digne de l'Enfer. » Et frère Léon répondit : — « Dieu fera par toi tant de bien que tu t'en iras en Paradis. »

Saint François dit : — « Non, pas ainsi, frère Léon, mais quand je dirai : « Frère François, tu as fait tant de choses iniques contre Dieu que tu es digne d'être maudit de Dieu », toi, réponds ainsi : — « Vraiment tu es digne d'être mis parmi les maudits. » Et frère

Léon répondit : — « Volontiers, Père. » Alors, saint François, avec beaucoup de larmes, de soupirs, et se frappant la poitrine, dit à haute voix : — « O Seigneur du ciel et de la terre, j'ai commis contre toi tant d'iniquités et tant de péchés que je suis en tout digne d'être par toi maudit. » Et frère Léon répondit : — « O frère François, Dieu te fera tel que singulièrement tu seras béni entre les bénis. »

Et saint François, s'étonnant que frère Léon répondît par le contraire de ce qu'il l'avait chargé de dire, le reprit ainsi, disant : — « Pourquoi ne réponds-tu point comme je te l'enseigne ? Je te commande par la sainte obéissance que tu répondes ainsi que je t'enseignerai. Je dirai ainsi : « O petit mauvais frère François, penses-tu que Dieu aura miséricorde de toi, bien que tu aies commis tant de péchés contre le Père de la miséricorde et le Dieu de toute consolation que tu n'es pas digne de trouver miséricorde ? » Et toi, frère Léon, petite brebis, tu répondras : « D'aucune façon tu n'es digne de trouver miséricorde. » Mais lorsque saint François dit : — « O mauvais petit frère François, etc. », frère Léon répondit ainsi : — « Dieu le Père, dont la miséricorde est infinie plus que ton péché, te fera grande miséricorde et, de plus, y joindra beaucoup de grâces. »

A cette réponse, saint François, doucement irrité et troublé, dit patiemment à frère Léon : — « Pourquoi as-tu eu la présomption d'agir contre l'obéissance ? et déjà tant de fois tu as répondu le contraire de ce que je t'ai prescrit. » Très humblement et avec grand respect, frère Léon répondit : — « Dieu sait, mon père, que chaque fois j'étais résolu à répondre comme tu me l'as commandé : mais Dieu me fait parler comme il lui plaît et non selon qu'il me plaît. » De quoi saint François s'émerveilla et dit à frère Léon : — « Très affectueusement je te prie que cette fois-ci tu me répondes comme je t'ai dit. » Frère Léon répondit : — « Parle, au nom de Dieu, car, certainement, je répondrai cette fois comme tu le veux. » Et saint François dit en pleurant : — « O petit méchant frère

François, penses-tu que Dieu ait de toi miséricorde ? » Et frère Léon répondit : — « Bien davantage, de Dieu tu recevras de grandes grâces et il t'exaltera et te glorifiera dans l'Éternité, parce que celui qui s'humilie sera exalté. Et je ne puis dire autrement, car Dieu parle par ma bouche. » Et ainsi, en cet humble débat, avec beaucoup de larmes et de consolations spirituelles, ils veillèrent jusqu'au jour.

CHAPITRE X

Comment frère Massée ayant dit, presque en se moquant, à saint François que tout le monde courait après lui, il répondit que c'était à la confusion du monde, par la grâce de Dieu.

Saint François demeurait une fois au logis de la Portioncule avec frère Massée de Marignan, homme de grande sainteté, discrétion et grâce dans la parole de Dieu, chose pour laquelle saint François le chérissait fort. Un jour que saint François, revenant de l'oraison, se trouvait à la sortie du bois, ledit frère Massée voulut éprouver à quel point il était humble et s'en fut à sa rencontre et, presque en se moquant, dit : — « Pourquoi à toi ? pourquoi à toi ? pourquoi à toi ? » Saint François répondit : — « Qu'est-ce que tu veux dire ? » Frère Massée dit : — « Je demande : pourquoi tout le monde court-il après toi et chacun semble-t-il souhaiter de te voir, de t'entendre et de t'obéir ? Tu n'es pas bel homme ; tu n'es point de grande science ; tu n'es pas noble ; pourquoi tout le monde court-il après toi ? » Entendant cela, saint François tout réjoui en esprit, levant la face au ciel, pendant un long espace de temps resta la pensée élevée vers Dieu : puis revenant à lui, il s'agenouilla et rendit louanges et grâces à Dieu, et ensuite, avec

grande ferveur d'esprit, il se retourna vers frère Massée et dit : — « Tu veux savoir pourquoi à moi ? tu veux savoir pourquoi à moi ? tu veux savoir pourquoi après moi tout le monde court ? Ceci est un don des yeux du Dieu très-haut, lesquels en tous lieux contemplent les bons et les méchants, car ses yeux très saints n'ont aperçu parmi les pécheurs aucun pécheur plus vil, ni plus ignorant, ni plus grand que moi ; et pour opérer la merveille qu'il entendait faire, Dieu n'a pas trouvé plus vile créature sur la terre et, pour cette raison, il m'a choisi pour confondre la noblesse et la grandeur, et la force et la beauté, et la science du monde, afin que l'on connaisse que toute vertu et tout bien sont de lui et non de la créature, et que personne ne puisse se glorifier en sa présence ; mais que qui se glorifiera, se glorifie dans le Seigneur auquel appartient tout honneur et gloire, dans l'éternité. »

Alors, frère Massée, à une aussi humble réponse dite avec ferveur, se troubla et connut certainement que saint François était fondé en humilité.

CHAPITRE XI

Comment saint François fit tourner plusieurs fois frère Massée sur lui-même, puis s'en alla à Sienne.

Saint François, cheminant un jour avec frère Massée, celui-ci marchait un peu en avant. Etant parvenu à un carrefour de la route, par lequel on pouvait aller à Florence, à Sienne et à Arezzo, frère Massée dit : — « Père, par quel chemin devons-nous aller ? » Saint François répondit : — « Par celui que Dieu voudra. » Frère Massée dit : — « Et comment pourrons-nous savoir la volonté de Dieu ? » Saint François répondit : — « Au signe que je te montrerai :

c'est pourquoi je te commande par le mérite de la sainte obéissance qu'en ce carrefour, à l'endroit où tu tiens les pieds, tu tournes sur toi-même comme font les enfants. Et ne cesse de tourner que je ne te le dise. » Frère Massée commença alors à tourner en rond et tant il tourna qu'à cause du vertige de la tête qui s'engendre par cette voltige, il tomba plusieurs fois à terre ; mais saint François ne lui disant pas de s'arrêter, lui, voulant fidèlement obéir, se relevait. A la fin, tandis qu'il tournait fort, saint François dit : — « Arrête-toi et ne bouge plus, » et il resta immobile. Et saint François lui demanda : — De quel côté tiens-tu le visage ? » Frère Massée répondit : « Vers Sienne. » Saint François dit : — « C'est la route par laquelle Dieu veut que nous allions. »

Marchant par ce chemin, frère Massée s'étonnait de ce que saint François lui avait fait imiter les enfants en présence des séculiers qui passaient ; néanmoins, par respect il n'osait rien dire au père saint. S'approchant de Sienne, les habitants de la ville, avertis de la venue du saint, s'en furent à sa rencontre et par dévotion le portèrent, lui et son compagnon, jusqu'à l'évêché, de façon qu'il ne touchèrent point la terre de leurs pieds. En ce temps-là, plusieurs hommes de Sienne se combattaient et déjà il y avait eu deux morts. A son arrivée, saint François leur prêcha si dévotement et si saintement qu'il les réduisit tous ensemble à la paix, à une grande union et concorde. Pour laquelle chose, voyant l'évêque de Sienne cette sainte œuvre qu'avait faite saint François, il l'invita chez lui et le logea avec très grand honneur ce jour-là et aussi la nuit. Et le matin suivant, saint François vraiment humble, lequel dans ses œuvres ne cherchait que la gloire de Dieu, se leva tôt avec son compagnon et s'en alla à l'insu de l'évêque. De quoi ledit frère Massée allait murmurant en soi-même et disant par le chemin : — « Qu'est-ce qu'a fait ce bon homme ? Il me fit tourner comme un enfant ; et à l'évêque qui lui a fait tant d'honneur, il n'a dit néanmoins un mot et ne l'a point remercié. » Et il paraissait à frère Massée

que saint François se fût comporté ainsi indiscrètement. Mais ensuite, par une inspiration divine, rentrant en lui-même et se reprenant dans son cœur, frère Massée dit : — « Tu es trop superbe, toi qui juges les œuvres divines, et tu es digne de l'Enfer pour ton indiscret orgueil ; car dans la journée d'hier, saint François accomplit de si saintes opérations que, si l'ange de Dieu les avait faites, elles n'auraient été plus merveilleuses ; c'est pourquoi, s'il te commandait de lui jeter des pierres, aussi devrais-tu le faire et lui obéir ; car ce qu'il a fait en ce chemin procédait de l'inspiration divine comme le démontre la bonne fin qui a suivi, puisque s'il n'avait réconcilié ceux qui se battaient ensemble, non seulement beaucoup de corps, comme déjà il avait commencé, auraient été frappés du couteau, mais encore beaucoup d'âmes auraient été tirées en Enfer par le Diable ; et pour cela, tu es très insensé et orgueilleux, toi qui murmures de ce qui manifestement a procédé de la volonté de Dieu. »

Et toutes ces choses que frère Massée disait en son cœur, en marchant devant, furent par Dieu révélées à saint François. S'approchant donc de lui, saint François dit ainsi : — « A ces choses que tu penses, à présent, tiens-toi, parce qu'elles sont bonnes et utiles, et de Dieu inspirées ; mais le murmure que tu faisais d'abord était aveugle et vain et superbe, et envoyé dans ton âme par le Démon. »

Alors, frère Massée clairement s'aperçut que saint François savait les secrets de son cœur et comprit d'une façon certaine que l'Esprit de la Science divine dirigeait, en tous ses actes, le père saint.

CHAPITRE XII

—

Comment saint François préposa frère Massée à l'office de la porte, de l'aumône et de la cuisine ; puis, à la prière des autres frères, l'en releva.

Saint François, voulant humilier frère Massée afin que les nombreux dons et grâces que Dieu lui accordait ne l'élevassent en vaine gloire, mais, par la vertu de l'humilité, le fissent croître de vertu en vertu, une fois qu'il demeurait en un lieu solitaire avec les siens premiers compagnons vraiment saints, desquels était ledit frère Massée, lui dit un jour devant tous les compagnons : — « O frère Massée, tous ceux-ci, tes compagnons, ont la grâce de la contemplation et de l'oraison, mais toi tu as la grâce de la prédication de la parole de Dieu qui plaît au peuple ; et à cause de cela, je veux, pour que ceux-ci puissent s'appliquer à la contemplation, que tu fasses l'office de la porte et de l'aumône et de la cuisine ; et quand les autres frères mangeront, tu mangeras hors de la porte du logis, en sorte que ceux qui viendront au logis, tu les satisfasses, avant qu'ils ne frappent, de quelque bonne parole de Dieu ; ainsi il ne sera plus nécessaire alors que personne autre que toi aille dehors. Et fais cela pour le mérite de la sainte obéissance. » Alors, frère Massée tira son capuchon, inclina la tête et humblement reçut et exécuta cet ordre plusieurs jours, faisant l'office de la porte, de l'aumône et de la cusine. De quoi les compagnons, comme des hommes illuminés de Dieu, commencèrent à sentir un grand regret dans leur cœur, considérant que frère Massée était homme de grande perfection comme eux ou davantage, et à lui était imposée toute la charge du logis et non à eux. Pour cette raison, tout d'une volonté, ils allèrent prier le père saint qu'il lui plût distribuer entre eux ces offices,

car leur conscience d'aucune façon ne pouvait souffrir que frère Massée supportât tant de fatigues. Entendant cela saint François céda à leurs conseils et consentit à leur volonté : appelant frère Massée, il lui dit : — « Frère Massée, tes compagnons veulent prendre part aux offices que je t'ai donnés ; et pour cela, je veux que lesdits offices se divisent. » Frère Massée dit avec grande humilité et patience : —« Père, ce que tu m'imposes, ou le tout, ou une partie, je le répute comme fait de Dieu, entièrement. » Alors, saint François, voyant la charité des uns et l'humilité de frère Massée, leur fit un sermon admirable sur la très sainte humilité, leur enseignant que, d'autant plus grands sont les dons et grâces que nous donne Dieu, d'autant plus devons-nous être humbles, car, sans l'humilité, aucune vertu n'est valable pour Dieu. Et le sermon terminé, il leur distribua les offices, avec une très grande charité.

CHAPITRE XIII

—

Comment saint François et frère Massée posèrent le pain qu'ils avaient mendié sur une pierre, auprès d'une fontaine, et saint François loua beaucoup la pauvreté ; comment il pria ensuite Dieu, saint Pierre et saint Paul de lui inspirer l'amour de la sainte pauvreté et comment saint Pierre et saint Paul lui apparurent.

Le merveilleux serviteur et imitateur du Christ, à savoir saint François, pour se conformer parfaitement, en toute chose au Christ, lequel, d'après ce que dit l'Evangile, envoya ses disciples, deux à deux, en toutes les cités et endroits où il devait aller, après qu'il eut, à l'exemple du Christ, rassemblé douze compagnons, les envoya prêcher

par le monde, deux à deux. Et, pour leur donner l'exemple de la vraie obéissance, il s'en alla le premier, à l'exemple du Christ, lequel commença par pratiquer avant que d'enseigner.

Ayant donc assigné aux compagnons les autres pays du monde, lui, prenant pour compagnon frère Massée, se dirigea vers la province de France (1). Et parvenant à un village, un jour qu'ils étaient très affamés, ils allèrent, selon la Règle, mendiant du pain pour l'amour de Dieu ; et saint François alla par une rue et frère Massée par une autre. Mais parce que saint François était un homme d'aspect misérable, petit de taille et, pour cela, était réputé un vil petit pauvre de qui ne le connaissait pas, il ne recueillit que de petits morceaux et bouchées de pain sec ; mais à frère Massée, parce qu'il était grand et beau de corps, de bons morceaux furent donnés, et grands, et beaucoup, et du pain nouveau. Après qu'ils eurent mendié, ils se réunirent pour manger, en dehors du village, en un endroit où se trouvait une belle fontaine et, à côté, une belle et large pierre, sur laquelle chacun déposa toutes les aumônes qu'il avait mendiées. Et saint François, voyant que les morceaux de pain de frère Massée étaient plus nombreux et plus beaux et plus grands que les siens, dit ainsi avec une très grande allégresse : — « O frère Massée, nous ne sommes pas dignes d'un aussi grand trésor. » Et ayant répété ces paroles plusieurs fois, frère Massée répondit : — « Père, comment peut-on parler de trésor, où il est tant de pauvreté et absence des choses les plus nécessaires ? car il n'y a nappe, ni couteau, ni assiettes ; écuelles, ni maison, ni table, ni valet, ni servante. » Et saint François dit : — « Et c'est justement cela que j'estime un trésor, qu'il n'y ait chose aucune apprêtée par industrie humaine ; mais ce que voici nous est préparé par la Providence divine, comme on le voit manifestement dans le pain

(1) C'est après le chapitre général de 1217 que saint François forma le projet de passer en France, projet dont le cardinal Hugolin, protecteur de l'Ordre, le dissuada (*Speculum perf.*, 65).

mendié, dans la table de pierre si belle et dans la fontaine si claire ; et pour cela je veux que nous priions Dieu qu'il nous fasse aimer de tout cœur le noble trésor de la sainte pauvreté, laquelle a pour serviteur Dieu lui-même. » Ces paroles dites, l'oraison terminée et la réfection corporelle prise de ces morceaux de pain et de cette eau, ils se levèrent pour s'acheminer vers la France, et étant parvenus à une église, saint François dit à son compagnon : — « Entrons dans cette église pour prier. » — Et saint François s'en alla derrière l'autel et se mit en prières.

Et en cette oraison il reçut de la divine visitation une excessive ferveur, qui enflamma si fortement son âme de l'amour de la sainte pauvreté, que par les couleurs de son visage et par sa bouche entr'ouverte, il paraissait qu'il jetât des flammes d'amour. Et venant, comme embrasé, vers son compagnon, il lui dit : — « Ah ! ah ! ah ! frère Massée, donne-toi toi-même à moi » et ayant dit ainsi trois fois, à la troisième fois saint François d'un souffle souleva frère Massée en l'air et le jeta devant lui, à la distance d'une grande lance ; de quoi frère Massée eut très grande stupeur.

Il raconta depuis aux compagnons qu'en ce soulèvement et cette suspension avec un souffle, que lui fit subir saint François, il sentit une telle douceur d'âme et consolation du Saint-Esprit que jamais, dans sa vie, il n'en sentit une pareille. Et après cela, saint François dit : — « Mon frère, allons à saint Pierre et à saint Paul et supplions-les qu'ils nous enseignent et nous aident à conserver le trésor inestimable de la très sainte pauvreté ; car elle est un trésor tellement vénérable et divin que nous ne sommes pas dignes de le posséder dans nos vases très vils ; c'est là cette vertu céleste par laquelle toutes les choses terrestres et transitoires sont foulées aux pieds et par laquelle l'âme se délivre de tout obstacle, afin qu'elle puisse librement se réunir avec Dieu éternel. Et c'est cette vertu-là qui fait que l'âme, retenue encore sur la terre, converse au ciel avec les anges ;

et c'est celle-là qui accompagna Christ sur la croix ; qui, avec Christ, fut suppliciée et, avec Christ, ressuscita et, avec Christ, monta au ciel ; laquelle encore octroie en cette vie aux âmes qui s'éprennent d'amour pour elle, la facilité de voler au ciel. Elle garde aussi les armes de la vraie humilité et charité. Et prions les très saints Apôtres du Christ, lesquels furent de parfaits amateurs de cette perle évangélique, qu'ils nous mendient cette grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que, par sa très sainte miséricorde, il nous concède de mériter d'être de vrais amateurs, observateurs et humbles disciples de la pauvreté évangélique, très aimée et très précieuse. » Et en ces discours, ils joignirent Rome et entrèrent dans l'église de Saint-Pierre ; et saint François se mit en prière dans un coin de l'église et frère Massée dans l'autre ; et saint François étant resté longuement en oraison, avec beaucoup de larmes et de dévotion, les très saints Apôtres Pierre et Paul lui apparurent, avec une grande splendeur et dirent : « Parce que tu demandes et désires d'observer ce que le Christ et les saints Apôtres observèrent, le Seigneur Jésus-Christ nous envoie à toi pour t'annoncer que ta prière est exaucée, et il est concédé de Dieu à toi et à tes disciples, très parfaitement, le trésor de la très sainte pauvreté. Et de sa part, encore, nous te disons que quiconque, à ton exemple, observera parfaitement ce vœu est assuré de la béatitude de la vie éternelle ; et toi et tous tes disciples serez de Dieu bénis. » Et ces paroles dites, ils disparurent, laissant saint François plein de consolation.

Et il se leva de l'oraison, retourna vers son compagnon et lui demanda si Dieu ne lui avait rien révélé, et frère Massée répondit que non. Alors saint François lui dit comment les saints Apôtres lui étaient apparus et ce qu'ils lui avaient révélé. De quoi pleins de joie, ils déterminèrent de retourner dans le val de Spolète, abandonnant le voyage de France.

CHAPITRE XIV

Comment saint François se trouvant avec ses frères à parler de Dieu, Christ apparut au milieu d'eux.

Au commencement de l'Ordre, saint François étant réuni avec ses compagnons à parler du Christ, en ferveur d'esprit commanda à l'un d'eux, qu'au nom de Dieu, il ouvrît la bouche et parlât de Dieu, selon que le Saint-Esprit lui inspirerait. Et le frère accomplissant le commandement et parlant de Dieu merveilleusement, saint François lui impose silence et commande la même chose à un autre frère. Et celui-là obéissant et parlant de Dieu subtilement, saint François de même lui imposa silence ; et il commanda au troisième qu'il parlât de Dieu, lequel aussi commença à parler si profondément des choses secrètes de Dieu, que certainement saint François connut que, de même que les deux autres, il parlait inspiré par le Saint-Esprit : et cela aussi se démontra par un clair signe, car, pendant cet entretien, le Christ béni apparut au milieu d'eux sous les espèces et la forme d'un jeune homme très beau ; et les bénissant tous, il les remplit de tant de grâce et d'onction qu'ils furent tous ravis hors d'eux-mêmes et qu'ils gisaient comme morts, ne sentant plus rien de ce monde. Puis, étant revenus à eux-mêmes, saint François leur dit : — « Mes très chers frères, remerciez Dieu, lequel a voulu par la bouche des simples révéler les trésors de la divine sagesse ; car Dieu est celui qui ouvre la bouche aux muets et très savamment fait parler la langue des simples. »

CHAPITRE XV

—

Comment sainte Claire mangea avec saint François et avec les frères, ses compagnons, à Sainte-Marie-des-Anges.

Lorsque saint François demeurait à Assise souvent il visitait sainte Claire, lui donnant de saintes instructions. Et, elle, ayant très grand désir de manger une fois avec lui, de quoi elle le priait souvent, il ne voulut jamais lui donner cette consolation. Et ses compagnons voyant le désir de sainte Claire, dirent à saint François : — « Père, il nous paraît que cette rigueur n'est point selon la charité divine, que tu n'exauces point sœur Claire, vierge si sainte, de Dieu chérie, en une chose aussi petite que de manger avec toi ; et spécialement, en considérant que par ta prédication elle abandonna les richesses et les pompes du monde (1). Et, en vérité, si elle te demandait une grâce plus grande que n'est celle-ci, aussi devrais-tu l'accorder à ta fille spirituelle. » Alors, saint François répondit : — « Vous semble-t-il que je doive l'exaucer ? » Les compagnons répondirent : — « Oui, Père, ce serait une chose digne que tu lui fisses cette grâce et consolation. » Saint François dit alors : — « Puisqu'il vous semble ainsi, il me semble aussi à moi. Mais, afin qu'elle soit plus consolée, je veux que ce repas se fasse à Sainte-Marie-des-Anges, parce qu'elle est restée longtemps recluse à Saint-Damien, de sorte qu'il lui agréera de voir le logis de Sainte-Marie-des-Anges où elle fut tondue et faite épouse de Jésus-Christ ; et là nous mangerons ensemble, au nom de Dieu. » Le jour choisi étant arrivé, sainte Claire sortit donc du monastère avec une compagne et, accompagnée des compa-

(1) V. sur sainte Claire, fondatrice du deuxième Ordre mineur, notre introduction à la *Vie et légende de Madame saincte Claire.* Paris, Bloud, 1906.

gnons de saint François, vint à Sainte-Marie-des-Anges, et après qu'elle eut salué dévotement la Vierge Marie devant son autel, où elle avait été tondue et voilée, ils la menèrent, lui faisant voir le logis, jusqu'à ce qu'il fût l'heure du dîner. Pendant ce temps, saint François fit apprêter le repas par terre. comme d'habitude. Et l'heure de dîner venue, saint François et sainte Claire, un des compagnons de saint François et la compagne de sainte Claire s'assirent ensemble et puis tous les autres compagnons se placèrent à table humblement.

Et, aux premiers mets, saint François commença à parler de Dieu si suavement, si hautement, si merveilleusement, que, l'abondance de la grâce divine descendant sur eux, tous furent en Dieu ravis. Et tandis qu'ils étaient ainsi tous en extase, les yeux et les mains levés au ciel, les gens d'Assise et de Bettona, et ceux de la contrée alentour, voyaient que Sainte-Marie-des-Anges et tout le logis, et le bois qui était alors à côté du logis, ardaient fortement ; et il paraissait que ce fut un grand feu qui consumait l'église, le logis et le bois ensemble ; et, pour cette raison, les habitants d'Assise, en grande hâte accoururent pour éteindre le feu, croyant vraiment que tout brûlait. Mais, parvenus au logis et ne trouvant aucun feu, ils entrèrent à l'intérieur et trouvèrent saint François et sainte Claire, avec toute leur compagnie, ravis en Dieu par la contemplation et assis autour de cette humble table.

Par où ils comprirent que certainement ç'avait été le feu divin et non matériel que Dieu avait fait apparaître miraculeusement, pour montrer et signifier le feu du divin amour duquel ardaient les âmes de ces saints frères et de ces saintes recluses ; et ils partirent, le cœur rempli d'une grande consolation et d'une sainte édification. Puis, après un grand espace de temps, saint François et sainte Claire revenant à eux en même temps que les autres, et se sentant bien réconfortés de la nourriture spirituelle, se soucièrent peu d'aliments corporels. Et, ainsi accompli ce dîner

béni, sainte Claire bien accompagnée retourna à Saint-Damien, dont les sœurs eurent grande allégresse en la voyant, car elles tremblaient que saint François ne l'eût envoyée gouverner quelque monastère ainsi qu'il avait déjà envoyé sa sainte sœur, sœur Agnès, pour régir comme abbesse le monastère de Monticelli de Florence ; et plusieurs fois, saint François avait dit à sainte Claire : — « Apprête-toi, il faudrait que je t'envoie en quelque endroit » et elle, comme fille de la sainte obéissance, avait répondu : — « Père, je suis toujours prête à aller partout où vous m'enverrez. » Et pour cela, les sœurs se réjouirent fort quand elle revint et sainte Claire resta dès lors très consolée.

CHAPITRE XVI

Comment saint François reçut de sainte Claire et du saint frère Sylvestre le conseil qu'il devait en prêchant convertir beaucoup de gens ; et comment il fonda le tiers-ordre, prêcha aux oiseaux et fit rester tranquilles les hirondelles.

L'HUMBLE serviteur du Christ, saint François, peu de temps après sa conversion, ayant déjà réuni et reçu dans l'Ordre beaucoup de compagnons, entra en grande réflexion et en grand doute sur ce qu'il devait faire : ou bien s'appliquer à prier seulement, ou bien quelquefois à prêcher ; et sur cela il désirait vivement connaître la volonté de Dieu. Et parce que la sainte humilité qui était en lui ne le laissait se fier à lui-même, ni à ses prières, il pensa à rechercher la volonté divine par les prières des autres. C'est pourquoi il appela le frère Massée et lui dit ainsi : — « Va à sœur Claire et dis-lui de ma part qu'avec ses plus religieuses compagnes, dévotement elle prie Dieu qu'il lui plaise me montrer quel serait le meilleur, ou

que je m'occupe de prêcher, ou seulement à l'oraison, Et puis, va à frère Sylvestre et dis-lui la même chose. » Celui-ci avait été dans le siècle ce messer Sylvestre qui avait vu sortir de la bouche de saint François une croix d'or, laquelle était haute jusqu'au ciel et large jusqu'aux extrémités du monde. Et ce frère Sylvestre était de tant de dévotion et de sainteté que ce qu'il demandait à Dieu il l'obtenait et était exaucé ; et il parlait souvent avec Dieu ; et pour cela saint François avait en lui une grande confiance.

Frère Massée s'en alla, et, selon le commandement de saint François, il fit le message d'abord à sainte Claire et puis à frère Sylvestre ; et celui-ci, dès qu'il l'eut reçu, se jeta immédiatement en oraison, obtint en priant la réponse divine et se tourna vers frère Massée et lui dit : — « Ceci dit le Seigneur que tu dises à frère François que Dieu ne l'a pas appelé en cet état seulement pour lui-même, mais afin qu'il fructifie parmi les âmes et que beaucoup par lui soient sauvées. » Cette réponse obtenue, frère Massée retourna chez sainte Claire pour savoir ce qu'elle avait obtenu de Dieu; et elle répondit qu'elle et les autres sœurs avaient eu de Dieu cette même réponse qu'avait reçue frère Sylvestre. Et avec cela frère Massée retourna à saint François et saint François l'accueillit avec très grande charité, lui lavant les pieds et apprêtant son dîner. Et après que frère Massée eut mangé, saint François l'appela dans le bois et là s'agenouilla devant lui, se retira le capuchon et, les bras en croix, lui demanda : — « Que me commande de faire mon Seigneur Jésus-Christ ? » Frère Massée répondit : — « A frère Sylvestre aussi bien qu'à sœur Claire, et aux autres sœurs, Christ a répondu et a révélé que sa volonté est que tu ailles prêcher par le monde, parce qu'il ne t'a pas élu pour toi seulement mais encore pour le salut des autres. »

Et alors, lorsqu'il eut entendu cette réponse, et, par elle, la volonté de Jésus-Christ, saint François se releva avec grande ferveur et dit : — « Allons au nom de Dieu » et il prit pour compagnons frère Massée et

frère Ange, hommes saints. Et partant avec une impétuosité spirituelle, sans considérer le chemin, au hasard, ils atteignirent un village qui s'appelle Savurniano ; et saint François se mit à prêcher et commanda d'abord aux hirondelles qui chantaient de garder le silence jusqu'à ce qu'il eût prêché ; et les hirondelles lui obéirent. Et il prêcha là avec tant de ferveur que tous les hommes et les femmes de ce village, par dévotion, voulaient le suivre et abandonner le village ; mais saint François ne le permit point, leur disant : — « N'ayez hâte, ne partez pas : et j'ordonnerai ce que vous devez faire pour le salut de vos âmes. » Et alors il pensa de former le tiers-ordre pour l'universel salut de tous. Et les laissant ainsi très consolés et bien disposés à la pénitence, il s'en alla de là et alla entre Cannaio et Bevagna. Et marchant avec ferveur, il leva les yeux et vit quelques arbres à côté du chemin, sur lesquels était une multitude presque infinie d'oiseaux ; de quoi saint François s'émerveilla et il dit à ses compagnons : — « Vous m'attendrez ici sur le chemin et j'irai prêcher à mes frères les oiseaux. » Et il entra dans le champ et commença à prêcher aux oiseaux qui étaient à terre ; et, aussitôt, ceux qui étaient sur les arbres s'en vinrent à lui et tous ensemble restèrent immobiles jusqu'à ce que saint François eût fini de prêcher ; et encore ils ne s'en allèrent point avant qu'il ne leur eût donné sa bénédiction. Et, selon ce que raconta frère Massée à frère Jacques de la Massa, saint François marchait parmi eux et les touchait avec sa robe, sans qu'aucun pour cela ne bougeât. La substance du sermon de saint François fut telle : — « Oiseaux, mes frères, vous êtes très redevables à votre Créateur ; et toujours, en tous lieux, vous devez le louer, parce qu'il vous a donné la liberté de voler en tous lieux et aussi un vêtement double ou triple ; ensuite parce qu'il réserva vos parents dans l'arche de Noé, afin que votre espèce ne disparût point ; et encore lui êtes-vous redevables pour l'air qu'il vous a destiné ; et, outre cela, vous ne semez ni ne moissonnez et Dieu vous nourrit et vous donne les fleuves et les fontaines

pour boire ; vous donne les monts et les vallées pour vous réfugier et les hauts arbres pour faire vos nids. Et vu que vous ne savez ni filer ni coudre, Dieu vous habille, vous et vos petits enfants ; il vous aime donc très fort, votre Créateur, puisqu'il vous accorde tant de bienfaits ; c'est pourquoi, gardez-vous, mes frères, du péché de l'ingratitude et toujours étudiez-vous à louer Dieu. » Et tandis que saint François leur disait ces paroles, tous ces oiseaux commencèrent à ouvrir le bec, à allonger le cou, à battre des ailes, à incliner avec respect leur tête jusqu'à terre, et à montrer par leurs actes et leurs chants que le Père saint leur donnait un très grand plaisir. Et saint François se réjouissait et se délectait avec eux, et s'émerveillait beaucoup d'une telle multitude d'oiseaux, et de leur très belle variété, et de leur attention et familiarité ; et à cause de cela, il louait dévotement en eux le Créateur. Finalement, la prédication terminée, saint François fit sur eux le signe de la croix et leur donna licence de partir et, alors, tous ces oiseaux s'élevèrent dans l'air avec de merveilleux chants ; et puis, selon la croix qu'avait faite sur eux saint François, ils se divisèrent en quatre parties ; et une partie vola vers l'Orient et l'autre vers l'Occident ; et la troisième vers le midi et la quatrième vers l'aquilon ; et chacune de ces bandes s'en allait chantant de merveilleux chants. Et ils signifiaient de la sorte que, comme saint François, gonfalonier de la croix du Christ, avait été leur prêcher et faire sur eux le signe de la croix, selon la figure duquel ils se partagèrent entre les quatre parties du monde, ainsi la prédication de la croix du Christ renouvelée par saint François devait, grâce à lui et à ses frères, se propager par le monde entier. Et ces frères, à la manière des oiseaux, ne possédaient rien en propre dans ce monde et ils commettaient le soin de leur existence à la seule Providence de Dieu.

CHAPITRE XVII

—

Comment saint François priant la nuit, un jeune frère novice vit Christ, la Vierge Marie et beaucoup de saints parlant avec lui.

Un enfant très pur et innocent fut reçu dans l'Ordre du vivant de saint François , et il habitait en un petit logis dans lequel les frères, par nécessité, dormaient sur des planches. Saint François vint une fois audit lieu et le soir, après complies, alla se coucher afin de pouvoir se lever la nuit pour prier quand les autres frères dormiraient, comme il avait coutume de faire. Ledit enfant se mit dans la tête d'épier soigneusement les pas de saint François pour pouvoir connaître sa sainteté et, particulièrement, savoir ce qu'il faisait la nuit lorsqu'il se levait. Et afin que le sommeil ne le déçût, cet enfant se coucha à côté de saint François et lia sa corde à celle de saint François pour sentir quand il se lèverait ; et saint François ne s'aperçut de rien. Mais la nuit, dans le premier sommeil, quand tous les autres frères dormaient, il se leva et trouva sa corde ainsi liée ; et il la dénoua doucement afin que l'enfant ne le sentît pas. Et saint François s'en alla seul dans le bois qui était près du logis et il entra dans une cellule qui se trouvait là et se mit en oraison.

Après quelque temps, l'enfant s'éveilla et, trouvant la corde dénouée et saint François levé, il se leva aussi et alla à sa recherche ; et trouvant ouverte la porte par où on allait au bois, il pensa que saint François était allé là et il entra dans le bois. Et parvenu près de l'endroit où saint François priait, il commença à entendre un grand murmure, et s'approchant pour voir et pour comprendre ce qu'il entendait, il découvrit une lueur admirable, laquelle entourait saint François et, au milieu d'elle, il vit Christ et la Vierge Marie, et saint Jean-Baptiste et l'Évangéliste et une

très grande multitude d'anges, lesquels parlaient avec saint François. En voyant et en entendant cela, l'enfant tomba à terre évanoui ; puis, accompli le mystère de cette sainte apparition, saint François retournant au logis, il heurta avec le pied ledit enfant qui gisait comme mort ; et par compassion, il le releva et l'emporta dans ses bras, comme fait le bon pasteur avec ses brebis.

Et puis, apprenant de lui comment il avait vu ladite vision, il lui commanda de ne le dire jamais à personne tant qu'il serait vivant. Depuis, l'enfant croissant dans la grâce de Dieu et la dévotion à saint François fut un homme de mérite dans l'Ordre ; et après la mort de saint François, il révéla aux frères ladite vision.

CHAPITRE XVIII

Du merveilleux chapitre que saint François tint à Sainte-Marie-des-Anges, où furent plus de cinq mille frères.

Le fidèle serviteur du Christ François tint une fois un chapitre général à Sainte-Marie-des-Anges, auquel chapitre se réunirent au delà de cinq mille frères. Et il y vint Dominique, chef et fondateur de l'Ordre des frères prêcheurs, lequel allait alors de Bourgogne à Rome ; et apprenant l'assemblée du chapitre que saint François faisait dans la plaine de Sainte-Marie-des-Anges, il l'alla voir avec sept frères de son Ordre. Et audit chapitre fut encore un cardinal (1) très dévoué à saint François et auquel celui-ci avait prophétisé qu'il devait être pape, comme il fut depuis, lequel cardinal était venu exprès de

(1) Ugolini, exalté sous le nom de Grégoire IX, en 1227, ami et protecteur de saint François et de Dominique, qu'il canonisa l'un et l'autre. Le chapitre dans lequel il parut avec les deux saints se place, vraisemblablement, à la Pentecôte de l'an 1216.

Pérouse, où était la Cour, à Assise. Chaque jour, il venait voir saint François et ses frères, et, quelquefois, il chantait la messe, et, quelquefois, il faisait le sermon aux frères, en chapitre ; et prenait ledit cardinal très grande dilection et dévotion quand il venait visiter ce saint collège. Et voyant siéger, en cette plaine, autour de Sainte-Marie-des-Anges, les frères, par groupes ici de quarante, là de cent, là de quatre-vingts ensemble, tous occupés à s'entretenir de Dieu, en oraisons, en larmes, en exercices de charité, et se tenant dans un tel silence, avec une telle modestie qu'on n'entendait pas une rumeur, aucune agitation, et s'émerveillant d'une telle multitude aussi ordonnée, il disait avec larmes et avec grande dévotion : « Vraiment ceci est le camp et l'armée des chevaliers de Dieu. » On n'entendait point, en une telle foule, aucune parole vaine ou sotte, mais partout où se réunissait une troupe de frères, ou ils priaient, ou ils disaient l'office, ou ils pleuraient leurs péchés ou ceux de leurs bienfaiteurs, ou ils s'entretenaient du salut des âmes,

Il y avait en ce champ des abris d'osier ou de nattes, séparés par groupes, pour les frères des diverses provinces ; et pour cela on appelait ce chapitre le chapitre des claies ou bien des nattes. Leurs lits, c'était la terre nue et quelques-uns avaient un peu de paille ; les oreillers étaient ou des pierres ou du bois. Et par ce motif, quiconque les voyait ou les entendait prenait tant de dévotion pour eux, et la renommée de leur sainteté était si grande que de la Cour du Pape, qui était alors à Pérouse, et des autres terres du Val de Spolète, venaient beaucoup de comtes, de barons et de chevaliers et autres gentilhommes et un grand nombre de gens du peuple, et des cardinaux, des évêques, des abbés et beaucoup d'autres clercs pour voir une aussi sainte et considérable congrégation, et si humble ; car le monde ne posséda jamais tant de saints hommes à la fois. Et principalement venaient-ils pour voir le chef, le père très saint de cette sainte gent, lequel avait dérobé au monde une si belle proie et réuni un aussi beau et dévot troupeau pour suivre les traces du vrai Pasteur, Jésus-Christ.

Le chapitre général étant donc réuni, le saint Père de tous et ministre général saint François expose en ferveur d'esprit la parole de Dieu et prêche à haute voix selon que le Saint-Esprit l'inspire ; et pour thème du sermon il proposa ces paroles : « Mes fils, nous avons promis de grandes choses à Dieu ; mais bien plus grandes nous sont promises par Dieu, si nous observons celles que nous lui avons promises et attendons avec foi celles qui nous sont promises. Brève est la joie du monde, la peine qui la suit est éternelle. Petite est la peine de cette vie, mais la gloire de l'autre vie est infinie. » Et en prêchant sur ces paroles très dévotement, il confortait les frères, les induisait à l'obéissance et au respect de la sainte Mère Eglise, et à la charité fraternelle, à adorer Dieu pour tout le peuple, à user de patience dans les adversités du monde et de tempérance dans la prospérité ; à conserver la pureté et la chasteté angéliques ; à avoir paix et concorde avec Dieu, avec les hommes et avec leur propre conscience, et amour et observance de la très sainte pauvreté. « Et — dit-il, alors — je commande, par le mérite de la sainte obéissance, à vous tous qui êtes rassemblés ici, qu'aucun de vous n'ait cure ou souci d'aucune chose à manger ou à boire, ou des choses nécessaires au corps, mais seulement s'applique à prier et louer Dieu ; et tout le soin de votre corps, laissez-le-lui, parce qu'il a spécial souci de vous. » Et tous reçurent ce commandement d'un cœur allègre et d'un visage joyeux ; et le sermon de saint François terminé, tous se jetèrent en prières. Mais saint Dominique, qui était présent à toutes ces choses, fortement s'étonna du commandement de saint François et le réputait indiscret, ne pouvant s'imaginer comment une telle multitude se pourrait diriger sans avoir aucun soin ni sollicitude des choses nécessaires au corps. Mais le premier Pasteur, le Christ béni, voulant montrer comment il s'occupe de ses brebis et l'amour singulier qu'il a pour ses pauvres, immédiatement inspira aux gens de Pérouse, de Spolète, de Foligno, de Spello et d'Assise et des autres terres

alentour de porter à manger et à boire à cette sainte gent. Et voici, tout à coup, venir des prédites terres des hommes avec des bêtes de somme et des chevaux et des chariots chargés de pain, de vin, de fèves et de fromage et d'autres bonnes choses à manger, selon qu'il était nécessaire pour les pauvres du Christ. Outre cela, ils apportaient des nappes, des cruches, des gobelets et des verres et autres vases utiles à une telle multitude ; et heureux s'estimaient ceux qui pouvaient apporter davantage ou servir avec plus d'empressement ; tellement que les chevaliers aussi, les barons et les gentilshommes qui venaient par curiosité, avec grande humilité et dévotion servirent les frères. De telle sorte que saint Dominique, voyant cela et connaissant vraiment que la Providence divine s'employait pour eux, humblement aussi il reconnut qu'il avait faussement jugé et accusé saint François de commandement indiscret ; et allant devant lui, il s'agenouilla, humblement confessa sa faute et ajouta : « Dieu, vraiment, a un soin spécial de ses saints petits pauvres, et je ne le savais pas ; et moi, je promets d'observer désormais la sainte pauvreté évangélique et je maudis, de la part de Dieu, tous les frères de mon Ordre, qui, dans ledit Ordre, présumeront avoir quelque chose en propre. » Ainsi, saint Dominique fut très édifié de la foi du très saint François, de l'obéissance dans la pauvreté d'un aussi grand et ordonné collège, et de la Providence divine et de la copieuse abondance de tous biens.

En ce même chapitre, il fut rapporté à saint François que beaucoup de frères portaient le cilice sur la chair et des anneaux de fer et que beaucoup en tombaient malades ou en mouraient, et beaucoup en étaient empêchés de l'oraison. De quoi saint François, comme très discret père, commanda, par la sainte obéissance, que quiconque avait ou cilice ou anneau de fer se le retirât et le posât devant lui ; et ainsi firent-ils. Et il fut compté bien cinq cents cilices de fer et beaucoup plus d'anneaux, de bracelets ou ceintures ; de sorte qu'ils firent un grand monceau et saint

François le fit laisser là. Puis, le chapitre terminé, saint François, les encourageant tous au bien et leur enseignant comment ils devaient échapper sans péché de ce monde coupable, il les renvoya dans leurs provinces; tout consolés de joie spirituelle, avec la bénédiction de Dieu et la sienne.

CHAPITRE XIX

Comment de la vigne du curé de Rieti, chez lequel pria saint François, la grande foule qui venait à lui arracha et cueillit le raisin, lequel miraculeusement donna plus de vin que jamais, comme saint François l'avait promis. Et comment Dieu révéla à saint François qu'il posséderait le Paradis à sa mort.

Saint François étant une fois gravement malade des yeux, messer Ugolin, cardinal protecteur de l'Ordre, à cause de la grande tendresse qu'il avait pour lui, lui écrivit de venir auprès de lui, à Rieti, où se trouvaient de très bons oculistes. Alors, au reçu de la lettre du cardinal, saint François s'en alla d'abord à Saint-Damien où était sainte Claire, très dévote épouse du Christ, pour lui donner quelque consolation et s'en aller après vers le cardinal. Mais saint François étant là, la nuit suivante l'état de ses yeux empira tellement qu'il ne voyait plus la lumière, de sorte que, ne pouvant partir, sainte Claire lui fit une petite cellule de roseaux dans laquelle il pût mieux reposer ; mais par la douleur de son infirmité et par la multitude des souris qui lui donnaient très grand ennui, il ne pouvait se reposer un instant, ni de jour ni de nuit (1). Et, soutenant plusieurs jours cette peine

(1) C'est pendant ce séjour à Saint-Damien — juillet-septembre 1225 — que saint François composa le cantique des créatures à l'exception des deux dernières strophes. *(Voir aux Appendices.)*

et tribulation, il commença à penser et à connaître qu'elle était une flagellation de Dieu pour ses péchés ; et il commença à remercier Dieu de tout son cœur et avec la bouche ; et il criait à haute voix, disant : — « Mon Seigneur, je suis digne de cela et de beaucoup pis ! Mon Seigneur Jésus-Christ ! Bon pasteur qui as placé ta miséricorde envers nous, pécheurs, en diverses peines et angoisses corporelles, concède la grâce et la vertu à moi, ta petite brebis, que pour aucune maladie, angoisse ou douleur, je ne me départe de toi. » Et, en cette oraison, une voix lui vint du Ciel, qui lui dit : — « François, réponds-moi : Si toute la terre était en or, et toutes les mers, les sources et les fleuves du baume, et toutes les montagnes, les collines et les rochers de pierres précieuses : et que tu trouvasses un autre trésor, plus noble que ces choses autant que l'or est plus noble que la terre, le baume que l'eau et les pierres précieuses que les montagnes et les rochers ; et que ce plus noble trésor te fût donné pour cette maladie, ne devrais-tu pas en être bien content et bien joyeux ? » Saint François répondit : — « Seigneur, je suis indigne d'un si précieux trésor. » Et la voix de Dieu lui dit : » Réjouis-toi, François, parce que c'est là le trésor de la vie éternelle que je te réserve, et dès cette heure je t'en investis ; et cette maladie et affliction est le gage de ce trésor bienheureux. »

Alors, saint François avec une très grande allégresse d'une si glorieuse promesse, appela son compagnon et dit : « Allons chez le cardinal. » Et, ayant consolé d'abord sainte Claire par de saintes paroles et pris humblement congé d'elle, il prit le chemin de Rieti. Et quand il fut aux environs, une telle multitude de peuple vint à sa rencontre, que pour cela il ne voulut entrer dans la cité, mais s'en alla à une église qui était à peu près à deux milles de cette ville.

Les citadins, sachant qu'il était à ladite église, accouraient en telle quantité pour le voir que la vigne de ladite église se gaspillait toute et les raisins étaient tous cueillis ; de quoi le prêtre gémissait fort dans

son cœur et il se repentit d'avoir reçu saint François dans son église. Dieu ayant révélé à saint François le penser du prêtre, il le fit appeler auprès de lui et lui dit : « Très cher père, combien de mesures de vin te rend cette vigne les années où elle rend le mieux ? » Il répondit : « Douze mesures. » Et saint François dit : « Je te prie, père, que tu souffres patiemment mon séjour ici plusieurs jours parce que j'y trouve beaucoup de repos ; et laisse tout le monde prendre du raisin de cette tienne vigne pour l'amour de Dieu et de moi, petit pauvre ; et je te promets, de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'elle t'en rendra chaque année vingt mesures. » Et saint François faisait cela et restait en ce lieu pour le grand fruit de l'âme qu'il voyait faire aux gens qui y venaient, desquels beaucoup partaient enivrés de l'amour divin et abandonnaient le monde.

Le prêtre se fia à la promesse de saint François et laissa librement la vigne à ceux qui venaient chez lui : Merveilleuse chose ! la vigne fut tout à fait gâtée et dégarnie, de sorte qu'à peine y restait-il quelques grappes de raisins. Et venu le temps de la vendange, le prêtre recueille ces grappes et les met dans la cuve et les presse, et selon la promesse de saint François, il récolte vingt mesures du meilleur vin. Dans ce miracle manifestement se donne à comprendre que comme, par le mérite de saint François, la vigne dépouillée de raisin est abondante en vin, ainsi le peuple chrétien, stérile de vertu à cause du péché, par les mérites et la doctrine de saint François, abondait souvent en bons fruits de pénitence.

CHAPITRE XX

D'une très belle vision que vit un jeune frère, lequel avait en une telle abomination le froc qu'il était prêt à laisser l'habit et à sortir de l'Ordre.

Un jeune homme très noble et délicat vint à l'Ordre de saint François qui, après quelques jours, par l'instigation du démon, commença à avoir en tant d'abomination l'habit qu'il portait, qu'il lui semblait être vêtu d'un sac très vil ; il avait horreur des manches, détestait le capuchon, et sa longueur et sa rudesse lui paraissaient une charge insupportable. Et croissant son dégoût de l'Ordre, il délibéra finalement de laisser l'habit et de retourner au monde. Il avait déjà pris pour usage, selon ce que lui avait enseigné son maître, chaque fois qu'il passait devant l'autel du couvent où l'on conservait le corps du Christ, de s'agenouiller avec grand respect, de tirer son capuchon et de s'incliner, les bras en croix. Il advint que la nuit dans laquelle il devait partir et sortir de l'Ordre, il lui fallut passer devant l'autel du couvent et, en passant, il s'agenouilla et fit révérence, selon l'usage. Et subitement il fut ravi en esprit et lui fut montrée par Dieu une merveilleuse vision, car il vit devant lui une multitude presque infinie de saints, deux à deux, à la façon d'une procession, et vêtus de très beaux et précieux vêtements de drap ; et leurs faces et leurs mains resplendissaient comme le soleil et ils marchaient avec des chants et une musique angéliques. Et parmi ces saints, il y en avait deux plus noblement vêtus et parés que tous les autres, et ils étaient entourés d'un tel éclat que très grand étonnement ils donnaient à qui les regardait ; et à la fin presque de la procession, il en vit un orné de tant de gloire qu'il paraissait un chevalier nouvellement armé et plus honoré que les autres. Et ce jeune homme, voyant ladite vision, s'émerveillait et ne savait ce que cette procession voulait dire, et

n'ayant pas la hardiesse de le demander, il restait stupéfait de plaisir. Et toute la procession étant néanmoins passée, il prit enfin courage et courut derrière les derniers et avec grande crainte leur demanda, disant : « O très chers, je vous prie qu'il vous plaise de me dire quels sont ceux-ci si merveilleux qui sont en cette procession vénérable ? » Et ceux-là répondirent : « Sache, fils, que nous sommes tous des frères mineurs qui venons maintenant de la gloire du Paradis. » Et il leur demanda ainsi : « Qui sont ces deux qui resplendissent plus fort que les autres ? » et ils répondirent : « Ceux-ci sont saint François et saint Antoine, et ce dernier que tu vois si orné est un saint frère qui mourut récemment lequel, parce que vaillamment il combattit contre les tentations et persévéra jusqu'à la fin, nous menons en triomphe à la gloire du Paradis ; et ces vêtements de drap si beaux que nous portons nous sont donnés par Dieu en échange des rudes tuniques que, patiemment, nous portions dans l'Ordre ; et la glorieuse clarté où tu nous vois nous est donnée de Dieu, pour l'humilité et la patience, et pour la sainte pauvreté, l'obéissance et la chasteté, que nous avons observées jusqu'au bout. Et pour cela, fils, qu'il ne te soit pas dur de porter le sac de la Religion, si fructueux ; parce que si, avec le sac de saint François, pour l'amour du Christ, tu méprises le monde, mortifies la chair, et contre le Démon tu combats vaillamment, tu auras avec et comme nous, semblable vêtement et clarté de gloire. » Et après ces paroles, le jeune homme rentra en lui-même et conforté par cette vision, il chassa de soi toute tentation, reconnut sa faute devant le gardien et les frères et, depuis lors, il souhaita l'âpreté de la pénitence et des vêtements et finit sa vie dans l'Ordre en grande sainteté.

CHAPITRE XXI

Du très saint miracle que fit saint François lorsqu'il convertit le très féroce loup d'Agobio.

Au temps où saint François demeurait dans la cité d'Agobio, apparut dans les environs un très grand loup, terrible et féroce, lequel dévorait non seulement les animaux, mais aussi les hommes. De manière que tous les citadins demeuraient en graud effroi parce que souvent il s'approchait de la ville ; et quand ils sortaient de la ville, tous allaient armés comme s'ils partaient pour combattre, et malgré cela, qui le rencontrait seul ne pouvait se défendre contre lui : et par peur de ce loup, on en vint à ce que personne n'osait plus sortir dans la campagne. Et pour cette raison saint François ayant compassion des hommes de cette terre, il voulut sortir vers ce loup, bien que les citoyens le lui déconseillassent ; et faisant le signe de la très sainte croix, il sortit avec ses compagnons hors de la ville, toute sa confiance reposant en Dieu. Et les autres redoutant de s'avancer plus outre, saint François s'achemina seul vers l'endroit où était le loup. Et voici que voyant beaucoup de citadins qui étaient venus pour voir ce miracle, ledit loup s'avance au-devant de saint François, la gueule ouverte ; et s'approchant de lui, saint François fait sur lui le signe de la très sainte croix, l'appelle à soi et lui dit ainsi : « Viens ici, frère loup, je te commande de la part du Christ que tu ne fasses mal ni à moi ni à personne. » Admirable chose ! dès que saint François eut fait la croix, le loup terrible ferma la gueule et arrêta sa course ; et au commandement, il vint doucement comme un agneau et se jeta étendu aux pieds de saint François. Et alors, saint Francois lui parla ainsi : « Frère loup, tu fais beaucoup de dommages en ce pays et as fait de grands maux, détruisant et occisant les créatures de Dieu, sans sa permission, et

non seulement tu as occis et dévoré les bêtes, mais tu as eu l'audace de tuer les hommes faits à l'image de Dieu : et par cette raison, tu es digne des fourches comme voleur et homicide très méchant, et tout le monde crie et murmure contre toi, et toute cette terre t'est ennemie. Mais je veux, frère loup, faire la paix entre toi et ceux-ci, de sorte que tu ne les offenses plus et qu'ils te pardonnent toute offense passée et que ni les hommes ni les chiens ne te poursuivent plus. » Ces paroles dites, le loup avec des signes du corps et de la queue et des yeux, et par l'inclination de sa tête, montrait accepter ce que saint François disait et vouloir l'observer. Alors, saint François répéta : « Frère loup, puisqu'il te plaît de faire et de tenir cette paix, je te promets que je te ferai donner des aliments tant que tu vivras par les hommes de cette terre, de sorte que tu ne pâtiras pas de la faim ; parce que je sais bien que c'est pour la faim que tu as fait tout ce mal. Mais puisque je t'attire cette grâce, je veux, frère loup, que tu me promettes de ne nuire jamais plus à aucune personne humaine, ni aux animaux : me promets-tu cela ? » Et le loup, par une inclination de tête, fit évident signe qu'il le promettait. Et saint François lui dit : « Frère loup, je veux que tu me fasses foi de cette promesse, afin que je puisse bien m'y fier » et saint François tendant la main pour recevoir sa foi, le loup leva la patte droite de devant et familièrement la posa sur la main de saint François, lui donnant le signe de foi qu'il pouvait.

Et alors, saint François dit : « Frère loup, je te commande au nom de Jésus-Christ que tu viennes à présent avec moi, sans rien craindre, et allons pour conclure cette paix, au nom de Dieu. » Et le loup obéissant s'en va avec lui, à la façon d'un doux agneau, ce que voyant, les citadins fortement s'ébahirent. Et subitement cette nouvelle se sut par toute la ville et attira tous les gens, hommes et femmes, grands et petits, jeunes et vieux, sur la place pour voir le loup avec saint François. Et tout le peuple étant réuni, saint François se leva pour prêcher, expliquant entre autres choses

comment, à cause de leurs péchés, Dieu permît de tels maux et pestilences ; et combien est plus périlleuse la flamme de l'enfer, laquelle durera éternellement pour les damnés, que n'est la rage du loup lequel ne peut occire sinon le corps ; « et combien est donc à craindre la gueule de l'Enfer quand la gueule d'un petit animal tient de telles multitudes en peur et tremblement ! Retournez donc à Dieu, très chers, et faites digne pénitence de vos péchés et Dieu vous libérera du loup, dans le temps présent, et du feu infernal, dans l'avenir. »

Et après cette prédication, saint Frannois dit : « Ecoutez, mes frères, frère loup qui est là devant vous m'a promis et fait serment de faire la paix avec vous et de ne vous offenser plus en chose aucune ; et vous lui promettez de lui donner chaque jour le nécessaire, et je me porte garant pour lui qu'il observera fermement le pacte de la paix. » Alors, tout le peuple, d'une seule voix, promit de le nourrir soigneusement. Et devant tous, saint François dit au loup : « Et toi, frère loup, promets-tu à ceux-là d'observer le pacte de la paix, de sorte que tu n'offenses ni les hommes, ni les animaux, ni aucune créature ? » Et le loup s'agenouille et incline la tête et avec des signes doux du corps et de la queue et des oreilles montre, autant que possible, de vouloir garder toutes les conditions. Et saint François dit : « Frère loup, je veux que comme tu me donnas foi de cette promesse hors de la porte, ainsi, devant tout le peuple, tu me donnes foi de ta promesse et que tu ne trahiras pas la promesse et la garantie que j'ai données pour toi. » Alors, le loup, levant la patte droite, la posa dans la main de saint François. Et, pour cet acte et les autres dits ci-dessus, il y eut tant d'allégresse et d'admiration dans tout le peuple, autant pour la dévotion du saint que pour la nouveauté du miracle et pour la paix du loup, que tous commencèrent à crier au ciel, louant et bénissant Dieu lequel leur avait envoyé saint François qui, par ses mérites, les avait libérés de la gueule de la cruelle bête. Puis ledit loup

vécut deux années à Agobio, et il entrait familièrement dans les maisons, de porte en porte, sans faire de mal à personne, ni qu'il lui en fût fait ; et il fut nourri courtoisement par les gens ; et s'en allant ainsi par la terre et par les maisons, jamais aucun chien n'aboyait après lui. Finalement, après deux ans, frère loup se mourut de vieillesse, ce dont les citadins s'affligèrent beaucoup, parce que, le voyant aller ainsi apprivoisé par la cité, ils se rappelaient mieux la vertu et la sainteté de saint François.

CHAPITRE XXII

Comment saint François apprivoisa les tourterelles sauvages.

Un jeune garçon avait pris un jour un grand nombre de tourterelles et il les portait à vendre, lorsqu'il rencontra saint François qui avait toujours une pitié singulière pour les animaux innocents. Regardant ces tourterelles d'un œil pitoyable, il dit à l'enfant : « O bon jeune homme, je te prie, que tu me les donnes afin que des oiseaux si doux auxquels, dans l'Ecriture, sont comparées les âmes chastes et humbles et fidèles ne viennent aux mains des cruels qui les tueraient. » Et celui-là, inspiré de Dieu, les donna tout de suite toutes à saint François et lui, les recevant dans son sein, commença à leur parler doucement : « O mes sœurs, tourterelles simples, innocentes et chastes, pourquoi vous laissez-vous prendre ? Je veux, à présent, vous sauver de la mort et vous faire des nids afin que vous fructifiiez et multipliiez selon les commandements de notre Créateur. » Et saint François va et à toutes il fait un nid ; et s'en servant, elles commencèrent à pondre et à couver leurs petits devant les frères, et ainsi familièrement, elles restaient et vivaient avec saint François et les autres frères comme si elles avaient été des poules toujours nourries par eux ; et elles ne s'en allèrent point jus-

qu'à ce que saint François, avec sa bénédiction, leur donna licence de partir.

Et au jeune homme qui les lui avait données saint François dit : « Mon fils, tu seras encore frère en cet Ordre et tu serviras gracieusement Jésus-Christ. » Et il en fut ainsi, car ledit jeune garçon se fit frère et vécut dans l'Ordre avec grande sainteté.

CHAPITRE XXIII

Comment saint François libéra un frère que le démon induisait au péché.

Saint François étant une fois en oraison à la Portioncule vit, par révélation divine, tout le logis entouré et assiégé par les démons, à la façon d'une grande armée ; mais aucun d'eux ne pouvait entrer dans le logis parce que ces frères étaient d'une telle sainteté que les démons n'avaient entrée dans aucun d'eux. Mais, les démons persévérant ainsi, un jour un de ces frères se fâcha contre un autre, et il songeait dans son cœur comment il pourrait l'accuser et se venger de lui ; c'est pourquoi, celui-là se trouvant dans cette mauvaise pensée, le Démon ayant l'entrée ouverte, pénétra dans le logis et se posa sur le cou de ce frère. Le miséricordieux et attentif pasteur qui veillait toujours sur ses troupeaux, voyant que le loup était entré pour dévorer sa petite brebis, tout de suite fit appeler auprès de lui ce frère et lui commanda que, sur-le-champ, il devait révéler le poison de la haine conçue contre le prochain, par lequel il se trouvait dans les mains de l'ennemi. Et celui-là, épouvanté de se voir pénétrer par le père saint, avoua tout le venin de sa rancune et reconnut sa faute et en demanda humblement pénitence et miséricorde ; et cela fait, absous qu'il fut du péché, et reçue la pénitence, aussitôt devant saint François le Démon s'enfuit ; et le frère, ainsi libéré des mains de la cruelle bête par la bonté

du bon pasteur, remercia Dieu et, retournant corrigé et admonesté au troupeau du saint pasteur, il vécut depuis en grande sainteté.

CHAPITRE XXIV

Comment saint François convertit à la foi du Christ le Soudan de Babylone (1).

Instigué par le zèle de la foi du Christ et le désir du martyre, saint François passa une fois outre mer avec douze de ses saints compagnons pour s'en aller droit au Soudan de Babylone ; et arrivant en un pays de Sarrasins où certains hommes gardaient les passages, si cruels que nul des chrétiens qui y passaient ne pouvait éviter la mort, il plut à Dieu qu'ils ne fussent pas tués ; mais saisis, battus et liés ils furent menés devant le Soudan. Et étant en sa présence, saint François, instruit par le Saint-Esprit, prêcha si divinement de la foi du Christ et que même pour sa foi il voulait entrer dans le feu, que le Soudan commença à prendre grande dévotion en lui, autant pour la constance de sa foi que pour le mépris du monde qu'il voyait en lui, car, étant très pauvre, il ne voulut recevoir aucun don de lui, et, plus encore, pour la ferveur du martyre qu'il voyait en lui. Et dorénavant, le Soudan l'écouta volontiers et le pria de revenir souvent auprès de lui, lui concédant libéralement, et à ses compagnons, qu'ils pourraient prêcher partout où il leur plairait, et il leur donna un signe grâce auquel ils ne pourraient être molestés de personne. Saint François envoya ces siens compagnons, deux à deux, en divers pays de Sarrasins, pour prêcher la foi du Christ, et se dirigea avec l'un d'eux vers

(1) Au témoignage du cardinal Jacques de Vitry (Muratori, x. 274), saint François, qui était passé en Egypte accompagné de quelques frères, dont Elie, assista à l'assaut désastreux de Damiette (29 août 1219). Il rentra en Italie à la fin de l'année. Le Sultan sarrasin avec lequel il s'entretint s'appelait Melek-el-Kamel.

la contrée qu'il avait choisie (1)... A la fin, saint François, voyant ne pouvoir faire plus de fruit en ces contrées, se disposa par révélation divine à retourner parmi les fidèles avec tous ses compagnons et, les ayant réunis tous ensemble, il retourna jusqu'au Soudan et prit congé de lui. Et alors le Soudan lui dit : « Frère François, volontiers je me convertirais à la foi du Christ, mais je tremble de le faire à présent, parce que si ces hommes-ci le découvraient, ils occiraient toi et moi avec tous tes compagnons ; et vu que tu peux faire encore beaucoup de bien et que j'ai à achever certaines choses de très grand poids, je ne veux pas maintenant provoquer ma mort et la tienne ; mais enseigne-moi comment je puis me sauver : je suis prêt à faire ce que tu m'imposeras. » Saint François dit alors : « Seigneur, je m'éloigne à présent de toi, mais quand je serai retourné dans mon pays et que, par la grâce de Dieu, je serai monté au ciel après ma mort, selon qu'il plaira à Dieu, je t'enverrai deux de mes frères desquels tu recevras le saint baptême de Christ et tu seras sauvé, ainsi que me l'a révélé mon Seigneur Jésus-Christ ; et toi, cependant, délie-toi de tout empêchement, afin que quand viendra la grâce de Dieu, tu te trouves prêt à la foi et à la dévotion. » Et il promit de le faire ainsi et le fit. Après cela, saint François retourna avec ce vénérable collège de ses saints compagnons, et quelques années plus tard, par la mort corporelle, il rendit l'âme à Dieu.

Et le Soudan, étant tombé malade, attend la réalisation de la promesse de saint François et fait poser des gardes à certains passages et commande que, si deux frères se montraient avec l'habit de saint François, ils fussent tout de suite menés auprès de lui. Et en ce temps-là, saint François apparut à deux frères et leur ordonna que, sans délai, ils allassent au Soudan et procurassent son salut, selon qu'il lui avait promis ; lesquels frères se mirent tout de suite en route et, pas-

(1) Nous supprimons ici un épisode de quelques lignes.

sant la mer, par lesdits gardes furent menés au Soudan qui les voyant eut très grande allégresse et dit : « A présent vraiment je sais que Dieu m'a envoyé ses serviteurs pour mon salut, selon la promesse que me fit saint François par révélation divine. »

Recevant donc les enseignements de la foi du Christ et le saint baptême desdits frères et régénéré ainsi en Christ, il mourut de cette maladie et son âme fut sauvée par les mérites et les prières de saint François.

CHAPITRE XXV

Comment saint François guérit miraculeusement un lépreux de l'âme et du corps ; et ce que cette âme lui dit en montant au ciel.

Le vrai disciple du Christ, messer saint François, vivant en cette misérable vie, de toutes ses forces s'ingéniait à suivre le Christ, le maître parfait ; d'où il advenait souvent, par opération divine, que, à celui auquel il guérissait le corps, Dieu à la même heure guérissait l'âme, ainsi qu'on le lit du Christ. Et parce que non seulement il servait volontiers les lépreux, mais en outre avait ordonné que les frères de son Ordre, allant par le monde ou séjournant, serviraient les lépreux, pour l'amour du Christ, lequel voulut pour nous être réputé lépreux, il advint une fois qu'en un lieu auprès duquel demeurait alors saint François, les frères servaient les lépreux et les malades dans un hôpital où se trouvait un lépreux si impatient, si insupportable et arrogant que chacun le croyait certes, comme il était, possédé du Démon, parce qu'il outrageait honteusement de paroles et de coups quiconque le servait et, ce qui est pis, qu'il blasphémait odieusement le Christ béni et sa très sainte Mère, la Vierge Marie ; tellement que d'aucune façon on ne trouvait

qui pût ou voulût le servir. Et quoique les frères s'étudiassent à supporter patiemment les injures et vilenies personnelles, pour accroître le mérite de la patience, néanmoins leurs consciences ne pouvant soutenir celles pour le Christ et pour sa Mère, ils déterminèrent d'abandonner enfin ledit lépreux ; mais ils ne voulurent le faire tant qu'ils ne l'eurent signifié, selon l'ordre, à saint François qui demeurait alors dans un endroit voisin. Et lorsqu'ils le lui eurent signifié, saint François s'en vient à ce lépreux pervers et, s'approchant de lui, le salue, disant : « Dieu te donne la paix, mon très cher frère. » Et le lépreux lui répond : « Quelle paix puis-je avoir de Dieu ? qui m'a pris la paix et tout bien et a fait de moi une pourriture fétide ? » Et saint François dit : « Mon fils, aie patience, parce que les maux corporels nous sont donnés de Dieu en ce monde, pour le salut de l'âme, car ils sont de grand mérite quand ils sont portés patiemment. » Et le malade répond : « Et comment puis-je supporter patiemment la peine continuelle qui m'afflige le jour et la nuit. Et non seulement je suis affligé de mon mal, mais pis encore me font endurer les frères que tu me donnas pour me servir et qui ne me servent pas comme ils doivent. » Alors saint François, connaissant par révélation que ce lépreux était possédé du malin esprit, alla se mettre en oraison et pria dévotement Dieu pour lui. L'oraison finie, il retourna auprès de lui et lui dit ainsi : « Mon fils, je veux te servir, moi, puisque tu n'es pas content des autres. » — « Cela me plaît, dit le malade, mais que pourras-tu me faire de plus que les autres ? » Et saint François répond : « Ce que tu voudras, je le ferai. » Et le lépreux dit : « Je veux que tu me laves tout entier parce que je pue si fortement que, moi-même, ne puis plus me souffrir. » Alors saint François fit tout de suite chauffer de l'eau avec beaucoup d'herbes odoriférantes, puis déshabilla cet homme et commença à le laver de ses mains, et un autre frère versait l'eau ; et par un miracle divin, où saint François touchait avec ses

mains, la lèpre disparaissait et la chair restait parfaitement saine. Et comme la chair commençait à guérir ainsi, commençait aussi l'âme à s'assainir ; c'est pourquoi, le lépreux se voyant en voie de guérison, il commença à avoir grande componction et repentir de ses péchés et à pleurer très amèrement, de sorte que, tandis que le corps se purifiait au dehors de la lèpre par le lavage de l'eau, ainsi l'âme se purifiait au dedans du péché par correction et larmes. Et étant complètement guéri du corps et de l'âme, humblement il s'avoua coupable et il disait, pleurant à haute voix : « Malheur à moi qui suis digne de l'enfer pour les vilenies et injures que j'ai faites et dites aux frères et pour l'impatience que j'ai eue et mes blasphèmes contre Dieu. » Et pendant quinze jours, il persévéra en plaintes amères de ses péchés et à demander miséricorde à Dieu, se confessant au prêtre entièrement. Et saint François, voyant un aussi évident miracle que Dieu avait opéré par ses mains, remercia Dieu et s'en alla de là en des pays très éloignés, parce que, par humilité, il voulait fuir toute gloire et qu'en toutes ses œuvres il cherchait seulement l'honneur et la gloire de Dieu, et non les siens. Puis, comme il plut à Dieu, ledit lépreux, sain de corps et d'âme, après quinze jours de sa pénitence, tomba malade d'une autre maladie. Et fortifié des sacrements ecclésiastiques, il mourut saintement et son âme, allant en paradis, apparut dans les airs à saint Francois qui se trouvait en oraison dans un bois, et lui dit : « Me reconnais-tu ? » — « Quel es-tu ? » dit saint François. « Je suis le lépreux, lequel Christ béni guérit par tes mérites, et aujourd'hui je m'en vais à la vie éternelle, ce dont je rends grâce à Dieu et à toi : Bénis soient ton âme et ton corps, et bénies les tiennes saintes paroles et œuvres, car par toi, beaucoup d'âmes se sauveront dans le monde. Et sache qu'il n'y a pas de jour dans le monde où les anges et les autres saints ne remercient Dieu des saints fruits que toi et ton Ordre faites en diverses parties du monde : et pour cela, conforte-

toi et remercie Dieu et demeure avec sa bénédiction. » Et ayant dit ces paroles, il s'en alla au ciel, et saint François resta fort consolé.

CHAPITRE XXVI

Comment saint François convertit trois brigands meurtriers qui se firent frères ; et de la noble vision que vit l'un d'eux, lequel fut un très saint frère.

Saint François alla une fois à San Sepolcro au travers du désert du Borgo et, passant par un village qui s'appelle Monte Casale, il vint à lui un adolescent noble et délicat qui lui dit : « Père, je voudrais très volontiers être de vos frères. » Et saint François répond : « Mon fils, tu es jeune, délicat et noble ; peut-être ne pourras-tu soutenir notre pauvreté et notre rigueur. » Et il dit : « Père, n'êtes-vous pas des hommes comme moi ? donc comme vous soutenez cette vie, ainsi le pourrai-je avec la grâce de Jésus-Christ. » Cette réponse plut beaucoup à saint François, et le bénissant immédiatement, il le reçut dans l'Ordre et lui donna le nom de frère Ange. Et ce jeune homme se conduisit si gracieusement que, peu de temps après, saint François le fit gardien du susdit logis de Monte Casale.

En ce temps-là hantaient la contrée trois renommés larrons qui faisaient de grands maux dans le pays ; et ils vinrent un jour audit logis des frères et prièrent ledit frère Ange, gardien, qu'il leur donnât à manger ; et le gardien leur répondit de cette façon, les réprimandant avec âpreté : « Vous, larrons et cruels homicides, n'avez pas honte de dérober les fatigues d'autrui, et même, comme des présomptueux et des effrontés, vous voulez dévorer les aumônes qui sont envoyées aux serviteurs de Dieu, vous qui n'êtes

pas dignes que la terre vous soutienne parce que vous n'avez aucun respect, ni pour les hommes, ni pour Dieu qui vous créa. Allez donc à vos affaires et ne paraissez plus ici. » De quoi, troublés, ils s'éloignèrent en grand courroux.

Et voici, saint François revenant du dehors avec la besace au pain et un petit vase de vin qu'il avait mendié avec son compagnon, le gardien lui raconta comment il avait chassé ces hommes. Saint François fortement le reprit, disant qu'il s'était conduit cruellement, car les pécheurs se réduisent mieux à Dieu par la douceur que par cruelle répréhension. « C'est pourquoi notre maître Jésus-Christ, l'Evangile duquel nous avons promis d'observer, dit que le médecin est nécessaire non aux bien-portants, mais aux malades, et qu'il n'était pas venu pour appeler les justes, mais les pécheurs, à pénitence. Et, pour cela, il mangeait souvent avec eux. Puisque donc tu as agi contre la charité et contre le saint Evangile du Christ, je te commande, par la sainte obéissance, que tu prennes immédiatement cette besace de pain que j'ai mendié et ce petit vase de vin et que tu coures derrière eux diligemment, par monts et par vaux, jusqu'à ce que tu les trouves, et leur présentes tout ce pain et ce vin de ma part ; et puis que tu t'agenouilles devant eux et leur demandes humblement pardon de ta cruauté, et puis prie-les de ma part qu'ils ne fassent plus de mal, mais qu'ils craignent Dieu et ne l'offensent plus ; et s'ils font cela, je promets de les pourvoir dans leurs besoins et de leur donner toujours à manger et à boire ; et quand tu leur auras dit cela, reviens ici humblement. » Tandis que ledit gardien allait exécuter le commandement de saint François, celui-ci se mit en oraison et pria Dieu qu'il adoucît les cœurs de ces larrons et les convertît à pénitence.

Les ayant rattrapés, l'obéissant gardien leur présente le pain et le vin, et fait et dit ce que saint François lui avait prescrit. Et, comme il plut à Dieu, pendant que ces brigands mangeaient l'aumône de saint François, ils commencèrent à dire ensemble : « Malheur

à nous, misérables malheureux ! combien dures les peines de l'enfer qui nous attendent ! Nous qui allons, non seulement volant le prochain, le battant, le blessant, mais encore l'assassinant ; et néanmoins, de tant de mauvaises actions et scélératesses que nous faisons, nous n'avons aucun remords de conscience ni crainte de Dieu ; et voici ce saint frère qui est venu à nous et, pour quelques paroles qu'il nous dit justement pour notre malice, il nous en a demandé humblement pardon ; et outre cela, il nous a apporté le pain et le vin et aussi la généreuse promesse du père saint. Vraiment ceux-ci sont de saints frères de Dieu qui méritent le paradis de Dieu ; et nous sommes les fils de l'éternelle perdition lesquels méritent les peines de l'enfer, et tous les jours, nous aggravons notre perdition ; et nous ne savons si, des péchés que nous avons commis jusqu'ici, nous pourrons revenir à la miséricorde de Dieu. »

L'un d'eux disant ces paroles et d'autres semblables, les autres dirent : « Certainement, tu dis vrai ; mais voici, que devons-nous faire ? » — « Allons à saint François, dit l'un d'eux, et s'il nous donne espérance que nous puissions trouver miséricorde de Dieu pour nos péchés, faisons ce qu'il nous commandera et puissions-nous libérer nos âmes des peines de l'enfer. » Ce conseil plut aux autres et tous les trois ainsi d'accord s'en vinrent en hâte à saint François et lui dirent ainsi : « Père, pour beaucoup de péchés scélérats que nous avons commis, nous ne croyons pouvoir revenir à la miséricorde de Dieu ; mais si tu as quelque espérance que Dieu nous reçoive à miséricorde, voici que nous sommes prêts à faire ce que tu nous diras et à faire pénitence avec toi. » Alors, saint François les retenant avec charité et bénignité, les rassura par beaucoup d'exemples et les rendant assurés de la miséricorde de Dieu, leur promit certainement de mendier la leur à Dieu. Il leur montra que la miséricorde de Dieu est infinie et que, si nous avions infinis péchés, la miséricorde de Dieu serait encore plus grande que nos péchés, selon l'Evangile. Et l'apôtre

saint Paul dit : « Christ béni vint en ce monde pour racheter les pécheurs. »

Par ces paroles et de semblables enseignements, lesdits larrons renoncèrent au démon et à ses œuvres ; saint François les reçut dans l'Ordre et ils commencèrent à faire grande pénitence et deux d'entre eux vécurent peu depuis leur conversion et s'en allèrent au paradis. Mais le troisième, survivant et repensant à ses péchés, se donna à faire une telle pénitence que, pendant quinze ans, sauf les carêmes communs qu'il faisait avec les autres frères, en tout autre temps, il jeûnait trois jours la semaine au pain et à l'eau, marchait toujours déchaux, couvert d'une seule tunique, et ne dormait jamais après matines. Vers cette époque, saint François sortit de cette misérable vie. Et ce frère, ayant donc continué pendant un grand nombre d'années cette pénitence, voici qu'une nuit, après matines, une telle tentation lui vint de dormir que, par aucun moyen, il ne pouvait résister au sommeil et veiller comme il avait accoutumé. Finalement, ne pouvant résister au sommeil ni prier, il s'en alla au lit pour dormir et, dès qu'il eut reposé la tête, il fut ravi et mené en esprit sur une très haute montagne à côté de laquelle était un profond précipice, et, de-ci de-là, des rocs brisés et éclatés et de rudes aspérités qui sortaient d'entre les rochers : et l'aspect de ce précipice était épouvantable à regarder.

Et l'ange qui menait ce frère le poussa fort et le jeta en bas dans ce précipice ; et en cahotant et en rebondissant d'escarpement en escarpement et de roche en roche, à la fin il atteignit le fond de ce précipice tout démembré et pulvérisé, selon qu'il lui paraissait. Et tandis qu'il gisait ainsi mal accommodé à terre celui qui le menait disait : « Lève-toi, car il te faut faire encore un plus grand voyage. » Le frère répondit : « Tu me parais un fort indiscret et cruel homme, qui me vois à la mort de la chute qui m'a ainsi brisé et me dis de me lever. » Et l'ange s'approcha de lui et, le touchant, lui remit parfaitement tous les membres et le guérit.

Et il lui montra alors une grande plaine remplie de pierres aiguës et tranchantes, d'épines et d'embûches, et lui dit qu'au travers toute cette plaine, il lui fallait courir et passer à pieds nus, jusqu'à ce qu'il arrivât au bout où il voyait une fournaise ardente dans laquelle il devrait entrer. Et, le frère ayant passé toute la plaine avec grande angoisse et peine, l'ange lui dit : « Entre dans cette fournaise, parce qu'ainsi il convient que tu fasses. » Et il répondit : « Hélas ! quel cruel guide tu m'es ! Tu me vois presque mort à cause de cette angoissante plaine, et maintenant comme repos, tu me dis que j'entre dans cette fournaise ardente. » Et regardant, il vit autour de la fournaise beaucoup de démons avec des fourches de fer en main à l'aide desquelles, parce qu'il hésitait à entrer, ils le poussèrent brusquement dedans. Et lorsqu'il fut entré dans la fournaise, regardant, il vit un homme qui avait été son parrain, lequel brûlait tout entier, et il lui demanda : « O parrain infortuné, comment vins-tu là ? » Et celui-là répondit : « Va un peu plus avant et tu trouveras ma femme, ta marraine, laquelle te dira la raison de notre damnation. » Et le frère allant plus outre, voici que lui apparut ladite marraine tout embrasée et renfermée en une mesure à grain toute de feu ; et il lui demanda : « O marraine malheureuse et misérable, pourquoi souffres-tu un aussi cruel tourment ? » Et elle répondit : « Parce que, au temps de la grande famine que saint François prédit, mon mari et moi falsifiions le grain et le blé que nous vendions à la mesure ; et pour cela je me consume resserrée dans cette mesure. » Et après ces paroles, l'ange qui menait le frère le poussa hors de la fournaise, puis lui dit : « Apprête-toi à faire un horrible voyage que tu as à accomplir. » Et celui-ci se plaignant, disait : « O très dur conducteur qui n'as aucune compassion de moi ! Tu vois que je suis presque tout brûlé en cette fournaise et encore veux-tu me mener en un voyage périlleux et horrible. » Et alors l'ange le toucha et le fit sain et fort.

Puis il le mena à un pont qui ne se pouvait passer

sans grand péril parce qu'il était fort léger, étroit, très glissant et sans garde-fou de côté : et dessous passait un fleuve terrible, plein de serpents, de dragons et de scorpions et qui répandait une très grande infection. Et l'ange lui dit : « Passe ce pont, car il faut que tu le traverses. » Et il répond : « Et comment le pourrais-je passer que je ne tombe en ce périlleux fleuve ? » Et l'ange dit : « Suis-moi et pose ton pied où tu verras que je poserai le mien, et ainsi tu passeras bien. » Le frère passa derrière l'ange comme il le lui avait enseigné, jusqu'à ce qu'il eût atteint le milieu du pont ; mais étant ainsi au milieu, l'ange s'envola et, l'abandonnant, s'en alla sur une montagne très haute, beaucoup au delà du pont.

Et le frère examina bien l'endroit où avait volé l'ange, mais restant sans guide et regardant en dessous, il voyait ces animaux si terribles rester la tête hors de l'eau et la gueule ouverte, prêts à le dévorer s'il tombait ; et il était en un tel effroi que d'aucune façon il ne savait ni que dire ni que faire, car il ne pouvait retourner en arrière ni aller en avant. Se trouvant donc dans une telle tribulation et voyant qu'il n'avait d'autre refuge qu'en Dieu, il s'inclina et embrassa le pont, et de tout son cœur et avec larmes, il se recommanda à Dieu, afin que, par sa très sainte miséricorde, il le secourût. Et cette oraison faite, il lui parut qu'il commençait à lui pousser des ailes ; et avec grande allégresse, il attendait qu'elles crussent, pour pouvoir voler au delà du pont, où avait volé l'ange (1). Mais après quelque temps, à cause de la très grande envie qu'il avait de passer le pont, il se mit à voler ; et parce que ses ailes n'avaient pas assez poussé, il chut sur le pont et les plumes lui tombèrent. Et il embrassa de nouveau le pont et, comme d'abord, se recommanda à Dieu ; et cette oraison faite, il lui parut encore qu'on lui mettait des ailes, mais comme la première

(1) « N'est-ce pas un extrême danger aux âmes lesquelles... se font accroire d'être purgées de leurs imperfections le premier jour de leur purgation, se tenant pour parfaites avant presque que d'être faites, et se mettant au vol sans ailes. » (S. FRANÇOIS DE SALES, *Introduction à la vie dévote*, ch. V.)

fois, il n'attendit point qu'elles crussent parfaitement, mais se mettant à voler avant le temps, il rechut de nouveau sur le pont et les plumes lui tombèrent. Voyant de cette façon que, par la hâte qu'il avait de voler avant le temps, il tombait, il commença à se dire en lui-même : « Certes, si des ailes me poussent pour la troisième fois, j'attendrai jusqu'à ce qu'elles soient si grandes que je pourrai voler sans retomber. » Et étant en ces pensées, il se vit pour la troisième fois croître des ailes et en attendant jusqu'à ce qu'elles fussent bien grandes, longtemps, il lui sembla pour la première, la seconde et la troisième croissance d'ailes, avoir attendu bien cent cinquante ans ou plus. A la fin, il se releva pour la troisième fois et de toutes ses forces prit son vol et vola en haut jusqu'à l'endroit où l'ange avait volé ; et ayant frappé à la porte du palais dans lequel il se trouvait, le portier lui demande : « Qui es-tu, toi qui es venu ici ? » Le frère mineur répondit : « Je suis frère mineur. » Le portier dit : « Attends-moi, car je veux amener ici saint François pour voir s'il te connaît. » Et pendant qu'il allait chercher saint François, le frère commença à regarder les murailles merveilleuses de ce palais ; et voici, ces murailles semblaient translucides et de tant de clarté que distinctement l'on voyait les chœurs des saints et ce qui se faisait entre elles. Et restant stupéfait à regarder cela, voici que vinrent saint François et frère Bernard et frère Egide ; et derrière ceux-là, une telle multitude de saints et de saintes qui avaient suivi l'Ordre qu'ils paraissaient presque innombrables. Et, en arrivant, saint François dit au portier : « Laisse-le entrer, car il est de mes frères. » Et dès qu'il fut entré, il sentit une telle douceur et consolation qu'il oublia toutes les tribulations qu'il avait subies comme si jamais elles n'avaient existé.

Et, alors, saint François, le menant à l'intérieur, lui montra beaucoup de merveilleuses choses, puis lui dit : « Mon fils, il faut que tu retournes au monde ; et tu y resteras sept jours pendant lesquels tu t'apprêteras diligemment et avec grande dévotion,

car, après ces sept jours, je viendrai te chercher et tu viendras avec moi en ce séjour des bienheureux. » Et saint François était enveloppé d'un manteau merveilleux, orné d'étoiles très belles, et ses cinq stigmates étaient comme cinq étoiles très belles et de tant de splendeur que tout le palais s'illuminait de leurs rayons. Et frère Bernard avait sur la tête une couronne de très belles étoiles ; frère Egide était orné d'une merveilleuse lumière et il aperçut beaucoup d'autres saints frères encore, qu'il n'avait jamais vus sur la terre.

Congédié donc par saint François, il retourna, bien que de mauvaise volonté, au monde. Et s'éveillant, revenant à soi et reprenant ses sens, il entendit les frères qui sonnaient Prime, de sorte qu'il n'était resté en cette vision que de Matines à Prime, bien qu'elle lui eût paru durer un grand nombre d'années. Et il raconta à son gardien toute cette vision, selon l'ordre ; et à la fin des sept jours, il commença à prendre la fièvre et le huitième saint François vint pour lui, selon sa promesse, avec une grande multitude de saints glorieux, et emmena son âme au royaume des Bienheureux, à la vie éternelle.

CHAPITRE XXVII

Comment saint François convertit, à Bologne, deux étudiants qui se firent frères, et, plus tard, soulagea l'un d'eux d'une grande tentation.

Saint François arrivant une fois dans la cité de Bologne (1), tout le peuple de la cité courait pour le voir ; et la foule était si grande que, à grand'

(1) Thomas de Spalato, archidiacre de l'église cathédrale de Bologne, vit, l'an 1220, le jour de l'Assomption, « saint François qui prêchait sur la place du Petit Palais devant presque tous les gens de la cité... Il n'avait pas les manières d'un prédicateur, écrivait-il plus tard ; ses

peine, les gens pouvaient parvenir à la place ; et étant toute pleine d'hommes et de femmes et d'étudiants, saint François se leva au milieu d'un endroit élevé et commença à prêcher ce que le Saint-Esprit lui enseignait ; et il prêchait si merveilleusement qu'il paraissait qu'un ange plutôt qu'un homme prêchât ; et ses paroles célestes, semblables à des traits aigus, transperçaient le cœur de ceux qui l'écoutaient, de sorte que, pendant cette prédication, une grande multitude d'hommes et de femmes se convertit à pénitence. Et parmi ceux-là, il y eut deux nobles étudiants de la Marche d'Ancône ; et l'un avait nom Pellegrino et l'autre Rinieri, lesquels deux, à la suite de ladite prédication, touchés au cœur d'une inspiration divine, vinrent à saint François, disant qu'ils voulaient du tout abandonner le monde et être de ses frères. Alors, saint François, connaissant par révélation qu'ils étaient envoyés par Dieu et qu'ils devaient tenir une sainte vie dans l'Ordre, et considérant leur grande ferveur. les reçut allègrement disant : « Toi, Pellegrino, tiens dans l'Ordre la voie de l'humilité, et toi, frère Rinieri, sers les frères, » et il en fut ainsi, car frère Pellegrino jamais ne voulut être clerc, mais resta frère lai, bien qu'il fût très lettré et savant décrétaliste ; et par cette humilité, il parvint à une grande perfection de vertu, tellement que frère Bernard, premier né de saint François, dit de lui qu'il était un des plus parfaits frères de ce monde. Et, à la fin, ledit frère Pellegrino plein de vertu passa de cette vie sainte à la vie bienheureuse et fit beaucoup de miracles avant sa mort et depuis. Et ledit frère Rinieri dévotement et fidèlement servait les frères, vivant en grande sainteté et humilité, et il devint très familier avec saint François, et saint François lui révélait beaucoup de secrets. Ayant,

allures étaient plutôt celles de la conversation... Ses vêtements étaient pauvres ; sa personne n'avait rien qui imposât ; son visage rien de beau, mais Dieu donna une si grande efficacité à ses paroles qu'il amena à la paix et à la concorde beaucoup de nobles dont la sauvage fureur ne s'arrêtait pas même devant l'effusion du sang. On eut pour lui une si grande dévotion, que hommes et femmes couraient en foule après lui, et que très heureux s'estimait celui qui parvenait à toucher le bord de son vêtement. » (MURATORI, *Annali d'Italia*, x, 290).

depuis, été fait ministre de la province de la Marche d'Ancône, il la régit longtemps en très grande paix et discrétion. Après quelque temps, Dieu permit qu'une très grande tentation lui entrât dans l'âme, de laquelle tourmenté et angoissé, fortement il s'affligeait d'abstinences, de disciplines, avec larmes et prières, le jour et la nuit ; et il ne pouvait malgré cela chasser cette tentation. Mais souvent, il était en grand désespoir, car, à cause d'elle, il se réputait abandonné de Dieu. Dans ce désespoir, il se détermina, comme dernier remède, à aller vers saint François, pensant ainsi : « Si saint François me montre bon visage et sa familiarité accoutumée, je croirai que Dieu m'a encore en pitié, mais autrement ce me sera un signe que je suis abandonné de Dieu. » Il part donc et va à saint François qui, en ce temps, était gravement malade dans le palais de l'évêque d'Assise : et Dieu lui révéla toute la suite de la tentation et de la détermination dudit frère Rinieri et son arrivée. Et, incontinent, saint François appelle frère Léon et frère Massée et leur dit : « Allez aussitôt à la rencontre de mon très cher fils frère Rinieri et embrassez-le de ma part, saluez-le et dites-lui, qu'entre tous les frères qui sont dans ce monde, je l'aime singulièrement. » Et ils vont et trouvent par le chemin frère Rinieri et l'embrassent, lui disant ce que saint François leur avait prescrit ; et ce lui fut une telle consolation et douceur pour l'âme qu'il était presque hors de lui ; et remerciant Dieu de tout son cœur, il alla et arriva au lieu où saint François gisait malade. Et bien qu'il fût gravement malade, néanmoins saint François, entendant venir frère Rinieri, se leva, alla à sa rencontre, l'embrassa très doucement et lui dit ainsi : « Mon très cher fils, frère Rinieri, entre tous les frères qui sont dans le monde, je t'aime, je t'aime singulièrement. » Et cela dit, il lui fit le signe de la très sainte croix sur le front, l'y baisa puis lui dit : « Très cher fils, Dieu a permis cette tentation pour que tu gagnes grandement en mérite, mais si tu ne veux plus de ce gain, qu'elle te quitte. » Merveilleuse chose ! dès que saint

François eut dit ces paroles, subitement disparut de Rinieri toute tentation, comme si de sa vie il ne l'avait subie ; et il resta tout consolé.

CHAPITRE XXVIII

D'un ravissement qui vint à frère Bernard où il resta depuis les matines jusqu'à none privé de sentiment.

Combien de grâce faisait souvent Dieu aux pauvres évangéliques qui abandonnaient le monde pour l'amour du Christ paraît bien en frère Bernard de Quintavalle, lequel, depuis qu'il eut pris l'habit de saint François, était ravi très souvent en Dieu par la contemplation des choses célestes. Il advint une fois, entre autres, qu'étant à l'église à écouter la messe, l'esprit tout suspendu en Dieu, il devint si absorbé et ravi en Dieu que, le corps du Christ étant élevé, il ne s'aperçut de rien, ne s'agenouilla ni ne retira son capuchon comme faisaient les autres ; mais sans mouvoir les yeux, regardant fixement, il resta insensible des matines jusqu'à none ; et après none, revenant à lui, il allait par le couvent, criant d'une voix admirative : « O frères ! ô frères ! ô frères ! il n'y a point en cette contrée d'homme si grand et si noble auquel, si un palais lui était promis, très beau et plein d'or, il ne fût agréable de porter un sac plein de fumier pour gagner ce si noble trésor. » A ce trésor céleste, promis à ceux qui aiment Dieu, le susdit frère Bernard fut si attiré par l'esprit que, pendant quinze années continues, toujours il alla avec la pensée et la face levées vers le ciel ; et, durant ce temps, jamais il ne satisfit sa faim à table bien qu'il mangeât un peu de ce qui était devant lui ; car il disait que de ce que l'homme ne savoure pas on ne fait pas parfaite abstinence, mais que la vraie abstinence est de se tempérer des choses qui sont bonnes à la bouche.

Et avec cela, il vint à une telle clarté et lumière d'intelligence, que même les grands clercs recouraient à lui pour la solution des plus fortes questions et de passages difficiles de l'Ecriture ; et lui leur éclaircissait toute difficulté. Et parce que son esprit était tout à fait libéré et abstrait des choses terrestres, il volait à la façon des hirondelles en s'élevant très haut, par la contemplation ; et quelquefois vingt jours, quelquefois trente jours, il restait sur la cime des plus hautes montagnes, contemplant les choses célestes. Et, pour cette raison, frère Egide disait de lui que le privilège n'était pas donné aux autres hommes, qui était donné à frère Bernard de Quintavalle, à savoir de se nourrir en volant comme les hirondelles. Et pour l'excellence de cette grâce qu'il avait de Dieu, saint François volontiers et souvent parlait avec lui, de jour et de nuit ; et plus d'une fois ils furent trouvés ensemble toute la nuit, ravis en Dieu, dans le bois, où ils s'étaient réunis pour parler de Dieu.

CHAPITRE XXIX

Comment le démon apparut plusieurs fois sous la forme du Crucifié à frère Rufin, lui disant qu'il perdait le bien qu'il faisait, parce qu'il n'était pas des élus pour la vie éternelle. De quoi, averti par révélation de Dieu, saint François fit reconnaître à frère Rufin l'erreur à laquelle il avait ajouté créance.

Frère Rufin, un des plus nobles hommes de la cité d'Assise, homme de grande sainteté et compagnon de saint François, fut un temps très fortement combattu et tenté en son âme à propos de la prédestination ; et il en restait tout mélancolique et triste parce que le démon lui mettait dans l'esprit qu'il était damné et n'était point des prédestinés à la vie éter-

nelle, et qu'il perdait ce qu'il faisait dans l'Ordre. Et cette tentation se prolongeant des jours et des jours, par honte il ne la révélait point à saint François, sans néanmoins laisser de faire les prières et les abstinences usuelles ; de sorte que l'ennemi commença à lui ajouter chagrin sur chagrin, outre la lutte intérieure, le combattant aussi du dehors par de fausses apparitions. Ainsi, une fois, il apparut sous l'aspect du Crucifié et lui dit : « O frère Rufin, pourquoi t'affliges-tu de pénitences et d'oraisons, quoique tu ne sois pas des prédestinés à la vie éternelle ? et crois-moi, je sais qui j'ai élu et prédestiné, et ne crois pas le fils de Pierre Bernardone, s'il te disait le contraire et, même, ne le questionne point sur cette matière, car ni lui ni les autres ne le savent, mais seulement moi, qui suis le fils de Dieu ; et pour cela, crois-moi, certainement que tu es du nombre des damnés ; et le fils de Pierre Bernardone, ton père, et son père aussi sont damnés ; et quiconque suit saint François est trompé. »

Et ces paroles entendues, frère Rufin commença à être si enténébré par le Prince des Ténèbres que déjà il perdait toute la foi et l'amour qu'il avait eus pour saint François et ne se souciait pas de lui en rien dire. Mais ce que frère Rufin ne dit point au père saint, le Saint-Esprit le lui révéla et saint François, voyant en esprit le péril où était ledit frère, envoya frère Massée auprès de lui, auquel frère Rufin répondit : « Qu'ai-je à faire avec frère François ? » Et alors, frère Massée, tout rempli de sagesse divine et connaissant la tromperie du Démon, dit : « O frère Rufin, ne sais-tu pas que frère François est comme un ange de Dieu, lequel a illuminé tant d'âmes dans le monde et par lequel nous avons eu la grâce de Dieu ? C'est pourquoi je veux que, de toute façon, tu viennes avec moi vers lui, parce que clairement je te vois trompé par le Démon. »

Et cela dit, frère Rufin se leva et alla à saint François qui, le voyant venir de loin, commença à crier : « O frère Rufin, petit mauvais, à qui as-tu cru ? » Et frère Rufin le rejoignant, lui dit par ordre toute la

tentation, intérieure et extérieure, qu'il avait eue du Démon, et saint François lui démontra clairement que celui qui lui était apparu était le Démon et non Christ et que, d'aucune façon, il ne devait accéder à ses suggestions ; « mais quand le Démon te dira encore : « Tu es damné », réponds-lui ainsi : « Ouvre la bouche que j'y crache ! » et cela te soit le signe qu'il est le Démon et non le Christ, car, donnée que tu lui auras cette réponse, il fuira immédiatement. Et encore devais-tu connaître que celui là était le Démon puisqu'il t'endurcissait le cœur contre tout bien, chose qui proprement est son office. Mais le Christ béni jamais n'endurcit le cœur de l'homme fidèle ; il l'attendrit, selon qu'il dit par la bouche du prophète : « Je vous prendrai le cœur de pierre et vous donnerai le cœur de chair. » Alors, frère Rufin, voyant que saint François lui disait par ordre toute la suite de sa tentation, et contrit de ses paroles, commença à pleurer très fortement, à honorer saint François et à humblement reconnaître sa faute de lui avoir celé sa tentation. Et ainsi il resta tout consolé et réconforté des admonestations du père saint, et tout changé en mieux. Puis, finalement, saint François lui dit : « Va, mon fils, et confesse-toi et ne laisse pas le soin de la prière accoutumée ; et sache pour certain que cette tentation te sera de grande utilité et consolation et tu l'éprouveras bientôt. » Frère Rufin retourne à sa cellule dans le bois et se trouvant en oraison avec beaucoup de larmes, voici venir l'ennemi sous la figure du Christ, semblable à la première apparition, et il lui dit : « O frère Rufin, ne t'ai-je pas dit que tu ne croies le fils de Pierre Bernardone, et que tu ne te fatigues point en larmes et en oraisons, puisque tu es damné ? Que te sert de t'affliger pendant que tu es en vie et puis, quand tu mourras, tu seras damné ? » Et frère Rufin répondit tout de suite au Démon : « Ouvre la bouche que j'y crache !... », de quoi courroucé, le Démon disparut immédiatement, avec une telle tempête et commotion de pierres du mont Subasio, qui était à côté, qu'un grand espace fut couvert par l'écroulement des pierres

qui tombèrent en bas ; et les heurts qu'elles subissaient en dégringolant ensemble étaient si grands qu'ils faisaient flamboyer un feu épouvantable dans la vallée ; et à la rumeur terrible qu'elles faisaient, saint François avec ses compagnons, en grande admiration, sortirent hors du logis pour voir quelle nouveauté était celle-là ; et cette très grande ruine de pierres s'y voit encore.

Alors frère Rufin, manifestement s'aperçut que celui-là était le Démon et l'avait trompé. Et retournant à saint François, de nouveau il se jeta à terre et reconnut sa faute ; et saint François le réconforta avec de douces paroles et le renvoya tout consolé dans sa cellule dans laquelle, étant en oraison, très dévotement, le Christ béni lui apparut, lui réchauffa l'âme du divin amour et dit : « Tu fis bien, mon fils, lorsque tu crus frère François, parce que celui qui t'avait contristé, c'était le Démon, mais je suis le Christ, ton maître, et pour t'en rendre certain, je te donne ce signe : Tant que tu vivras, tu ne sentiras plus tristesse aucune, ni mélancolie. » Et cela dit, le Christ disparut, le laissant avec une telle allégresse, douceur d'esprit et élévation spirituelle que, le jour et la nuit, il était absorbé et ravi en Dieu. Et dès lors, il fut si confirmé en grâce et en sécurité de son salut, qu'il devint tout à fait un autre homme et serait resté le jour et la nuit en oraison, à contempler les choses divines, si les autres l'avaient laissé faire. Et saint François disait de lui que frère Rufin était canonisé dès cette vie par le Christ et que, excepté en sa présence, il n'hésiterait pas à dire *saint Rufin,* bien qu'il fût encore vivant sur la terre.

CHAPITRE XXX

D'une belle prédication que firent saint François et frère Rufin à Assise.

LEDIT frère Rufin était si absorbé en Dieu, par la contemplation continuelle, que devenu comme insensible et muet, il parlait très rarement et n'avait ni la grâce, ni la hardiesse, ni l'éloquence du prédicateur ; et néanmoins, saint François lui commanda une fois qu'il allât à Assise et prêchât au peuple ce que Dieu lui inspirerait. A quoi frère Rufin répondit : « Révérend père, je te prie que tu me pardonnes et ne m'envoies pas là ; car, comme tu le sais, je n'ai point la grâce de prêcher et je suis simple et illettré. » Et saint François dit alors : « Parce que tu n'as pas obéi promptement, je te commande, par la sainte obéissance, que, nu comme tu es né, avec tes seules braies, tu ailles à Assise, et entres dans une église, et ainsi nu prêches au peuple. » A ce commandement, ledit frère Rufin se déshabille et s'en va à Assise et entre en une église et, après avoir fait révérence à l'autel, monte en chaire et commence à prêcher, de laquelle chose les enfants et les gens commencèrent à rire, et ils disaient : — « Or, voilà que ceux-ci font tellement pénitence qu'ils deviennent insensés et hors de soi. »

Entre temps, saint François repensant à la prompte obéissance de frère Rufin, lequel était des plus gentilshommes d'Assise, et, au dur commandement qu'il lui avait fait, commença à se reprendre lui-même, disant : « D'où te vient tant de présomption, fils de Pierre Bernardone, vil petit homme, de commander à frère Rufin, lequel est des plus nobles d'Assise, qu'il aille prêcher au peuple nu comme un fou ? Par Dieu, tu éprouveras toi-même ce que tu ordonnes aux autres. » Et, en ferveur d'esprit, tout de suite il se dépouille semblablement et s'en va à Assise et mène avec lui frère Léon qui emporta son habit et celui de frère Rufin.

Et en le voyant de même, les gens d'Assise s'en moquaient, estimant que lui et frère Rufin étaient devenus fous par l'excès de la pénitence.

Et saint François entre dans l'église où frère Rufin prêchait sur ce texte : « O très chers, fuyez le monde et laissez le péché ; rendez le bien d'autrui si vous voulez éviter l'enfer ; observez les commandements de Dieu en aimant Dieu et le prochain si vous voulez aller au ciel ; faites pénitence si vous voulez posséder le Royaume du Ciel. » Alors saint François monta nu en chaire, et il commença à prêcher si merveilleusement le mépris du monde, la sainte pénitence, la pauvreté volontaire, et le désir du royaume céleste, la nudité et l'opprobre de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ que tous ceux qui étaient au prêche, hommes et femmes, en grand nombre, commencèrent à pleurer très fortement, avec une admirable dévotion et componction de cœur ; et non seulement là, mais dans tout Assise, il y eut ce jour-là tant de larmes sur la Passion du Christ, que jamais il n'y en eut de pareilles. Et le peuple ainsi édifié et consolé par les actes de saint François et de frère Rufin, saint François rhabilla frère Rufin et soi-même, et ainsi revêtus, ils retournèrent au logis de la Portioncule, en louant et en glorifiant Dieu qui leur avait donné la grâce de se vaincre par le mépris de soi-même, d'édifier les brebis de Dieu par un bon exemple et de démontrer combien est à dédaigner le monde. Et, en ce jour, la dévotion du peuple envers eux s'accrut tellement que bien heureux s'estimait celui qui pouvait toucher l'ourlet de leur habit.

CHAPITRE XXXI

Comment saint François connaissait les secrets des consciences de tous ses frères.

Comme Notre-Seigneur Jésus-Christ dit dans l'Evangile : « Je connais mes brebis et elles me connaissent, etc., » ainsi le bienheureux

père saint François, comme un bon pasteur, savait par révélation divine, tous les mérites et les vertus de ses compagnons, et aussi leurs défauts ; et par cette raison, il savait pourvoir chacun du meilleur remède, c'est-à-dire en humiliant les superbes, exaltant les humbles, blâmant les vices et louant les vertus, ainsi qu'on le lit dans les admirables révélations qu'il avait sur cette sienne famille primitive. On y trouve, entre autres, que saint François étant une fois avec ladite famille en un logis à parler de Dieu et frère Rufin n'étant pas avec eux en cet entretien, mais dans le bois, en contemplation, ce propos se poursuivant, voici que frère Rufin sortit du bois et passa non loin d'eux. Alors, saint François le voyant, se retourna vers ses compagnons et leur demanda, disant : « Quelle est, croyez-vous, la plus sainte âme que Dieu ait dans le monde ? » Et ceux-là lui répondant dirent qu'ils croyaient que ce fût la sienne ; et saint François leur dit : « Très chers frères, pour moi, je suis le plus indigne et le plus vil homme que Dieu ait en ce monde ; mais voyez-vous ce frère Rufin qui sort à présent du bois ? Dieu m'a révélé que son âme est l'une des trois plus saintes âmes du monde ; et fermement je vous dis que je ne craindrais de l'appeler saint Rufin pendant sa vie, vu que son âme est confirmée en grâce, sanctifiée et canonisée dans le ciel par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Mais saint François ne disait jamais cela en présence dudit frère Rufin.

Et semblablement, comment saint François connut les défauts de ses frères se comprend clairement en frère Elie qu'il reprenait souvent pour son orgueil ; et en frère Jean de la Chapelle, auquel il prédit qu'il devait se pendre par la gorge ; et en ce frère auquel le Démon serrait la gorge lorsqu'on le corrigeait de sa désobéissance ; et en beaucoup d'autres frères, les défauts secrets et les vertus desquels il connaissait clairement par révélation du Christ.

CHAPITRE XXXII

Comment frère Massée obtint du Christ la vertu d'humilité.

Les premiers compagnons de saint François de toutes leurs forces s'ingéniaient à être pauvres de choses terrestres et riches des vertus par lesquelles on parvient aux vraies richesses, célestes et éternelles. Il advint un jour qu'étant réunis ensemble à parler de Dieu, l'un d'eux cita cet exemple : « Un homme existait qui était grand ami de Dieu et il avait de grandes grâces dans la vie active et contemplative et, avec cela, une humilité tellement excessive qu'il se tenait pour un très grand pécheur ; laquelle humilité le sanctifiait, le confirmait en grâce et le faisait continuellement grandir en vertu et en dons de Dieu et jamais ne le laissait tomber en péché. »

Frère Massée, entendant d'aussi merveilleuses choses de l'humilité et connaissant qu'elle était un trésor de vie éternelle, commença à être si enflammé de l'amour et du désir de cette vertu de l'humilité que, levant en grande ferveur la face au ciel, il fit un vœu et propos très fermes de ne se réjouir jamais en ce monde jusqu'à ce qu'il sentît parfaitement ladite vertu dans son âme ; et depuis lors, il restait presque continuellement renfermé en sa cellule, se macérant par des jeûnes, des vigiles, de très grandes oraisons et larmes devant Dieu, pour s'acquérir de lui cette vertu, sans laquelle il se réputait digne de l'Enfer et dont cet ami de Dieu, duquel il avait entendu parler, était doué. Et frère Massée étant depuis plusieurs jours en ce désir, il advint un jour qu'il entra dans le bois et allait en ferveur d'esprit, jetant des larmes, des soupirs et des paroles, demandant à Dieu avec un fervent désir cette vertu divine : et parce que Dieu exauce volontiers les prières des humbles affligés, frère Massée étant ainsi, une voix vint du Ciel, laquelle l'appela trois fois : « Frère Massée ! frère Massée !

frère Massée ! » Et lui, connaissant en esprit que cette voix était celle du Christ, répondit : « Seigneur ! » Et le Christ lui dit : « Que veux-tu donner pour avoir cette grâce que tu demandes ? » Frère Massée répond : « Seigneur, je veux donner les yeux de ma tête ! » Et le Christ lui dit : « Et moi je veux que tu aies la grâce et qu'aussi tu conserves tes yeux. » Et cela dit, la voix disparut. Et frère Massée resta plein d'une telle grâce par la désirée vertu de l'humilité et la lumière de Dieu, que, depuis lors, il était toujours en jubilation et, souvent, quand il priait, il faisait un cri de joie, un son étouffé OU OU OU, à la façon des colombes ; et avec un visage heureux et un cœur réjoui, il restait ainsi en contemplation ; et étant devenu avec cela très humble, il se réputait le moindre de tous les hommes du monde. Le frère Jacques de Fallerone lui demandant pourquoi la forme de son ravissement ne changeait point, il répondit avec grande allégresse que lorsqu'en une chose se trouve tout bien, il n'est pas nécessaire d'y rien changer.

CHAPITRE XXXIII

Comment sainte Claire, par le commandement du Pape, bénit le pain qui était à table et sur lequel apparut alors le signe de la sainte Croix.

Sainte Claire, très dévote servante de la Croix du Christ et noble plante de messer saint François, était de tant de sainteté que, non seulement les évêques et les cardinaux, mais encore le Pape désirait avec grande affection la voir et l'entendre ; et souvent il la visitait personnellement.

Entre autres fois, le Saint-Père alla un jour à son monastère pour l'entendre parler des choses célestes et divines et étant ainsi ensemble, en divers discours,

sainte Claire fit cependant apprêter la table et y mettre le pain, afin que le Saint-Père le bénit. De sorte que, fini l'entretien spirituel, sainte Claire s'agenouillant avec grand respect, le prie qu'il lui plaise bénir le pain placé à table. Et le Saint-Père répond : « Sœur Claire très fidèle, je veux que tu bénisses ce pain et fasses sur lui le signe de la très sainte Croix du Christ, à laquelle tu t'es donnée tout entière. » Sainte Claire dit : « Très Saint-Père, pardonnez-moi, car je serais digne de trop de blâme si, devant le vicaire du Christ, moi qui suis une vile petite femme, je présumais de faire cette bénédiction. » Et le Pape répond : « Afin que cela ne soit imputé à présomption mais au mérite de l'obéissance, je te commande, par la sainte obéissance, que, sur ce pain, tu fasses le signe de la très sainte Croix et le bénisses au nom de Dieu. » Alors sainte Claire, ainsi qu'une vraie fille de l'obéissance, bénit dévotement ces pains avec le signe de la très sainte Croix. Admirable chose! aussitôt sur tous ces pains apparut le signe de la Croix entaillé très bellement. Alors, une partie de ces pains fut mangée et une partie réservée à cause du miracle. Et le Saint-Père ayant vu le miracle, prenant dudit pain et remerciant Dieu, il partit, laissant sainte Claire avec sa bénédiction. En ce temps demeurait au monastère sœur Ortolana, mère de sainte Claire, et sœur Agnès, sa sœur, toutes deux, comme sainte Claire, pleines de vertu et de l'Esprit-Saint ; et beaucoup d'autres religieuses auxquelles saint François envoyait nombre de malades ; et elles, par leurs prières et avec le signe de la sainte Croix, à tous rendaient la santé.

CHAPITRE XXXIV

Comment saint Louis, Roi de France, alla personnellement à Pérouse, sous l'habit d'un pèlerin, visiter le saint frère Egide.

Saint Louis, Roi de France, alla en pèlerinage visiter les sanctuaires par le monde ; et ayant ouï la renommée très grande de la sainteté de frère Egide, qui avait été des premiers compagnons de saint François, il se mit en esprit et détermina de le visiter personnellement ; et pour cela il vint à Pérouse où demeurait alors ledit frère Egide. Et, arrivant à la porte du logis des frères, comme un pauvre pèlerin inconnu, avec peu de compagnons, il demanda avec grande insistance frère Egide, sans dire au portier quel était celui qui le demandait.

Le portier va donc à frère Egide et lui dit qu'un pèlerin est à la porte qui l'y demande ; et de Dieu lui fut inspiré et révélé que c'était le Roi de France. Vivement et avec grande ferveur il sort de sa cellule et court à la porte. Et sans demander rien d'autre ou que jamais ils se fussent vus, s'agenouillant ensemble avec très grande dévotion, ils s'embrassèrent avec la même familiarité que si depuis longtemps il eussent entretenu grande amitié. Mais pourtant ils ne parlaient ni l'un ni l'autre, mais, restaient ainsi embrassés avec ces signes d'amour et de charité, en silence. Et après qu'ils furent restés un grand espace de temps de ladite façon sans dire un mot, ils se départirent l'un de l'autre et saint Louis poursuivit son voyage et frère Egide retourna à sa cellule.

Et, comme le Roi s'en allait, un frère demanda à l'un de ses compagnons qui était celui-là qui s'était tant embrassé avec frère Egide, et il lui répondit que c'était Louis, Roi de France, lequel était venu pour voir frère Egide. Et l'ayant dit aux autres frères, ils eurent très grand chagrin de ce que frère Egide ne lui eût pas dit un mot ; et s'en plaignant ainsi, ils lui disaient :

« O frère Egide, pourquoi as-tu été si vilain, qu'à un aussi saint Roi, qui est venu de France pour te voir et pour entendre de toi quelque bonne parole, tu n'aies parlé aucunement. » Frère Egide répondit : « Très chers frères, ne vous scandalisez point de cela ; car ni moi à lui, ni lui à moi, ne pouvions dire mot, parce que, aussitôt que nous nous embrassâmes, la lumière de la science divine me révéla et me manifesta son cœur, et à lui le mien ; et nous contemplant ainsi en esprit, par l'opération divine, ce que je voulais lui dire, et lui à moi, beaucoup mieux le connûmes-nous que si nous nous fussions parlé avec la bouche, et avec majeure consolation que si nous avions voulu expliquer de vive voix ce que nous sentions dans le cœur. Car l'imperfection du langage humain, qui ne peut clairement exprimer les mystères secrets de Dieu, nous aurait été une affliction plutôt qu'une consolation ; et pour cela, sachez que le Roi est parti admirablement content de moi et l'âme consolée. »

CHAPITRE XXXV

Comment, étant malade, sainte Claire fut miraculeusement portée, la nuit de Noël, à l'église de Saint-François, et là entendit l'office.

Sainte Claire étant une fois gravement malade, au point qu'elle ne pouvait aller à l'office dans l'église, avec les autres sœurs, la solennité de la Nativité du Christ arriva, et toutes les autres allèrent aux matines ; et elle resta au lit, mécontente de ne pouvoir aller avec les autres et avoir cette consolation spirituelle. Mais Jésus-Christ, son époux, ne voulant la laisser inconsolée ainsi, la fit miraculeusement porter à l'église de Saint-François, assister à tout l'office des matines et à la messe de la nuit, et outre cela, recevoir la sainte communion et puis reporter dans son lit. Et les sœurs, revenant auprès de sainte Claire à

la fin de l'office de Saint-Damien, elles lui dirent : « O sœur Claire, notre mère, quelle grande consolation nous avons eue en cette sainte Nativité. Plût à Dieu que vous eussiez été avec nous ! » Et sainte Claire répond : « J'en rends grâces et louanges à Notre-Seigneur Jésus-Christ béni, mes sœurs et filles très chères, car à toutes les solennités de cette très sainte nuit et plus grandes que celles que vous avez vues, je suis allée avec beaucoup de consolation de mon âme, car par l'intercession de mon père saint François j'ai été présente dans l'église de mon vénérable père saint François et, de mes oreilles corporelles et mentales, ai entendu tout l'office et la musique des orgues qui s'y fit ; et là même j'ai reçu la très sainte communion. C'est pourquoi, réjouissez-vous de tant de grâces à moi faites et remerciez Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

CHAPITRE XXXVI

Comment saint François expliqua à frère Léon une belle vision que celui-ci avait vue.

Une fois saint François était gravement malade et frère Léon le servait ; et ledit frère Léon étant en oraison près de saint François fut ravi en extase et mené en esprit devant un très grand fleuve, large et impétueux. Et restant à regarder ceux qui le passaient, il vit entrer en ce fleuve quelques frères fort chargés, lesquels, soudain, étaient abattus par l'impétuosité du fleuve et submergés ; quelques autres allaient jusqu'au tiers ou jusqu'à la moitié du fleuve, quelques autres jusqu'auprès du bord, lesquels tous, à cause de la force du fleuve et du poids qu'ils portaient sur le dos, finalement tombaient et se noyaient. Et en voyant cela, frère Léon les avait en très grande compassion ; et, tout à coup, étant ainsi, voici venir une grande multitude de frères sans nulle charge

ni poids aucun, dans lesquels reluisait la sainte pauvreté, et ils entrèrent en ce fleuve et passèrent au delà sans aucun péril. Et ayant vu cela, frère Léon revint à lui.

Et alors, saint François, sentant en esprit que frère Léon avait vu quelque vision, l'appela auprès de lui et lui demanda ce qu'il avait vu ; et lorsque frère Léon lui eut raconté toute la prédite vision, par ordre, saint François dit : « Ce que tu as vu est vrai ; le grand fleuve est ce monde ; les frères qui se noyaient dans le fleuve sont ceux qui ne suivent pas la profession évangélique et spécialement à l'égard de la très sainte pauvreté ; mais ceux qui passaient sans danger sont ces frères qui ne cherchent ni ne possèdent en ce monde aucune chose terrestre ou charnelle, mais ayant seulement la subsistance et les vêtements modestes, sont contents en suivant le Christ nu et en croix et portent le fardeau et le joug suave du Christ et la sainte obéissance, allègrement et volontiers. C'est pourquoi, aisément, de la vie temporelle ils passent à la vie éternelle. »

CHAPITRE XXXVII

Comment Jésus-Christ béni, à la prière de saint François, fit se convertir et se faire frère mineur un riche et gentil chevalier, lequel avait fait grand honneur et offrandes à saint François.

Saint François, serviteur du Christ, arrivant un soir, tard, à la maison d'un grand et puissant gentilhomme, fut reçu par lui et logé, lui et son compagnon, comme des anges de Dieu, avec la plus grande courtoisie et dévotion ; et pour cela saint François lui porta grand amour, considérant qu'à son entrée dans la maison, il l'avait embrassé amicalement et puis lui avait lavé, essuyé et baisé humble-

ment les pieds, avait allumé un grand feu, apprêté un repas de beaucoup de bons mets et que, tandis qu'il mangeait, il l'avait servi, avec une figure réjouie, continuellement.

Et lorsque saint François et son compagnon eurent mangé, ce gentilhomme dit : « Voici, mon père, je m'offre à vous et tout ce qui m'appartient : chaque fois que vous avez besoin de tuniques, de manteaux ou de quelque autre chose, achetez-les et je paierai ; et vous voyez que je suis prêt à vous pourvoir en toutes vos nécessités, car, par la grâce de Dieu, je le puis, vu que j'abonde en tous les biens temporels ; c'est pourquoi, pour l'amour de Dieu qui me les a donnés, j'en fait volontiers du bien à ses pauvres. » Et voyant une telle courtoisie et affabilité en lui et ses généreuses offres, saint François conçut tant d'amitié pour lui que, s'en allant ensuite, il marchait disant à son compagnon : « Vraiment ce gentilhomme serait bon pour notre religion et compagnie, lui qui est si plein de gratitude et reconnaissant envers Dieu, si doux et courtois au prochain et aux pauvres. Sache, frère très cher, que la courtoisie est un des attributs de Dieu, qui donne son soleil et sa pluie aux justes comme aux injustes, par courtoisie ; et la courtoisie est la sœur de la charité, laquelle éteint la haine et conserve l'amour. C'est pourquoi j'ai reconnu en ce bon homme tant de vertu divine que volontiers le voudrais-je pour compagnon : et pour cela, je veux que nous retournions un jour à lui, si peut-être Dieu lui émeut le cœur à vouloir s'associer à nous dans le service de Dieu ; et, entre-temps, nous prierons Dieu qu'il lui mette ce désir au cœur et lui donne la grâce de le mettre à effet. »

Admirable chose ! peu de jours après que saint François eut fait cette prière, Dieu mit ce désir dans l'esprit du gentilhomme ; et saint François dit à son compagnon : « Allons, mon frère, au logis de l'homme courtois, parce que j'ai certaine espérance en Dieu que sa courtoisie ne se bornera plus aux choses temporelles et qu'il se livrera lui-même et sera

notre compagnon, » et ils allèrent. Et arrivant près de la maison, saint François dit à son compagnon : « Attends-moi un peu, parce que je veux d'abord prier Dieu qu'il rende fructueuse notre démarche, que la noble proie, que nous pensions ravir au monde, il plaise à Jésus-Christ de nous la concéder, à nous, petits pauvres et faibles, par la vertu de sa très sainte Passion. » Et cela dit, il se mit en oraison à un endroit où il pût être vu dudit homme courtois ; et comme il plut à Dieu, celui-ci regardant de-ci de-là, vit saint François rester en oraison très dévotement devant le Christ qui, avec une grande splendeur, lui était apparu pendant ladite oraison et se trouvait en face de lui ; et pendant ce temps, il voyait saint François soulevé corporellement à un bon espace de terre. Et pour cela, il fut si touché de Dieu et inspiré à laisser le monde qu'il sortit sur-le-champ de son palais et, en ferveur d'esprit, courut vers saint François et, le rejoignant tandis qu'il était en oraison, il s'agenouilla à ses pieds et avec la plus grande instance et dévotion, le pria qu'il lui plût de le recevoir pour faire pénitence avec lui. Alors, saint François, voyant que sa prière était exaucée de Dieu, et que ce qu'il désirait, ce gentilhomme le demandait avec grande instance, se releva et, en ferveur et en joie d'esprit, l'embrassa, très dévotement remerciant Dieu qui avait accru sa compagnie d'un aussi parfait chevalier. Et ce gentilhomme disait à saint François : « Que commandes-tu que je fasse, mon père ? Voici que je suis prêt à ton commandement et à donner aux pauvres ce que je possède, et à suivre le Christ avec toi, ainsi déchargé de toute chose temporelle. » Et il fit ainsi, selon le conseil de saint François, qu'il distribua le sien aux pauvres, entra dans l'Ordre et vécut en grande pénitence, sainteté de vie et de mœurs.

CHAPITRE XXXVIII

Comment saint François connut en esprit que frère Elie était damné et devait mourir hors de l'Ordre, et, à la prière de frère Elie, fit oraison au Christ pour lui et fut exaucé.

SAINT FRANÇOIS et frère Elie demeurant une fois de compagnie, dans un logis, il fut révélé par Dieu à saint François que frère Elie était damné et devait apostasier et, finalement, mourir hors de l'Ordre. Et, pour cette raison, saint François conçut une telle déplaisance de lui qu'il ne lui parlait plus ni ne conversait avec lui ; et s'il advenait parfois que frère Elie vînt au-devant de lui, il se détournait et allait d'un autre côté pour ne pas le rencontrer ; par quoi frère Elie commença à s'apercevoir et à comprendre que saint François avait déplaisir de lui. Voulant donc en savoir la raison, il accosta un jour saint François pour lui parler et, saint François s'esquivant, frère Elie le retint courtoisement de force et commença à le prier discrètement qu'il lui plût de lui signifier la raison pour laquelle il esquivait ainsi sa compagnie et la conversation avec lui. Et saint François lui répond : « La raison, la voilà. C'est qu'il m'a été révélé de Dieu que, pour tes péchés, tu apostasieras et mourras hors de l'Ordre, et Dieu m'a révélé aussi que tu es damné. » Et entendant cela, frère Elie lui dit ainsi : « Mon révérend Père, je te prie, pour l'amour de Jésus-Christ, qu'à cause de cela tu ne me fuies ni ne me chasses de ta présence ; mais comme un bon pasteur, à l'exemple du Christ, retrouve et recueille la brebis qui périt si tu ne l'aides ; et prie Dieu pour moi que, s'il se peut, il révoque la sentence de ma damnation, puisqu'il se trouve écrit que Dieu fait changer la sentence si le pécheur amende son péché. Et j'ai tant de foi en tes prières que, si j'étais au milieu

de l'Enfer et que tu fisses pour moi oraison à Dieu, j'en ressentirais quelque rafraîchissement ; c'est pour quoi encore je te prie que tu me recommandes, moi, pécheur, à Dieu qui vint pour sauver les pécheurs, afin qu'il me reçoive dans sa miséricorde. » Et frère Elie disait cela avec grande dévotion et larmes ; et saint François, comme un pitoyable père, lui promit de prier Dieu pour lui, et ainsi fit-il. Et en priant Dieu pour lui, très dévotement, il connut par révélation que sa prière était exaucée par Dieu quant à la révocation de la sentence de damnation de frère Elie, et que, finalement, son âme ne serait point damnée ; mais que, certainement, il sortirait de l'Ordre et hors de l'Ordre mourrait ; et ainsi il advint.

Car Frédéric, roi de Sicile (1), s'étant rebellé contre l'Eglise, fut excommunié par le Pape, lui et quiconque lui donnerait aide et conseil ; et ledit frère Elie, qui était réputé un des plus savants hommes du monde, requis par ledit roi Frédéric, s'accorda avec lui et devint rebelle à l'Eglise et apostat de l'Ordre, et pour cette raison, il fut excommunié par le Pape et privé de l'habit de saint François. Et se trouvant excommunié, il tomba gravement malade ; laquelle maladie ayant apprise un sien frère, frère lai qui était resté dans l'Ordre et était homme de bonne vie et honnête, il alla le visiter et entre autres choses, il lui dit ainsi : « Mon très cher frère, il me peine beaucoup que tu sois excommunié et hors de l'Ordre et qu'ainsi tu mourras. Mais si tu vois un moyen ou une voie par lesquels je te puisse tirer de ce péril, volontiers j'en prendrai pour toi toute la peine. » Et frère Elie répond : « Mon frère, je ne vois d'autre moyen sinon que tu ailles au Pape et le pries, pour l'amour de Dieu et de son serviteur saint François, par les exhortations duquel j'abandonnai le monde, qu'il m'absolve de son excommunication et me restitue l'habit de la religion. »

Ce sien frère dit que, volontiers, il s'emploierait

(1) L'Empereur d'Allemagne, Frédéric II de Hohenstaufen.

pour son salut ; et partant d'auprès de lui, il s'en alla aux pieds du Saint-Père, le priant humblement qu'il fasse grâce à son frère, pour l'amour du Christ et de saint François, son serviteur. Et, comme il plut à Dieu, le Pape lui concéda qu'il retournât et que s'il retrouvait frère Elie vivant il l'absoudrait, de sa part, de l'excommunication et lui restituerait l'habit. De quoi il partit joyeux, et avec grande hâte retourna à frère Elie, qu'il trouva vivant mais presque à la mort ; et ainsi il le releva de l'excommunication. Et tandis qu'on lui remettait l'habit, frère Elie passa de cette vie et son âme fut sauvée par les mérites de saint François et par sa prière, dans laquelle frère Elie avait eu si grande espérance.

CHAPITRE XXXIX

De la merveilleuse prédication que fit saint Antoine de Padoue, frère mineur, en consistoire.

Le merveilleux vase du Saint-Esprit, messer saint Antoine de Padoue, un des disciples et compagnons choisis de saint François, que saint François appelait son vicaire, prêchait une fois en consistoire, devant le Pape et les cardinaux ; et dans ce consistoire étaient des hommes de diverses nations, c'est-à-dire grecque, latine, française, allemande, slave et anglaise et d'autres différentes langues du monde. Et, enflammé par le Saint-Esprit, si efficacement, si dévotement, si subtilement, si doucement, si clairement et si savamment, il expliqua la parole de Dieu que tous ceux qui étaient en consistoire, bien qu'ils fussent de divers langages, clairement comprenaient toutes ses paroles aussi distinctement que s'il avait parlé dans la langue de chacun d'eux ; et tous restaient stupéfaits ; et il paraissait que se fut renouvelé cet

ancien miracle des apôtres, le jour de la Pentecôte, lesquels, par la vertu du Saint-Esprit, parlaient en toutes les langues. Et ils se disaient l'un à l'autre, avec admiration : « N'est-il pas d'Espagne celui-là qui prêche ? Comment entendons-nous tous en son parler le langage de nos pays ? » Semblablement, le Pape, considérant et s'émerveillant de la profondeur de ses paroles, dit : « Vraiment celui-ci est l'arche du Testament et le trésor de la divine Ecriture. »

CHAPITRE XL

Du miracle que Dieu fit lorsque saint Antoine étant à Rimini, il prêcha aux poissons de la mer.

Le Christ béni voulant démontrer la grande sainteté de son très fidèle serviteur saint Antoine, et combien dévotement on devait écouter sa prédication et sa sainte doctrine, reprit, une fois entre autres, par les animaux non raisonnables, à savoir par les poissons, la sottise des hérétiques infidèles, de la même façon dont, anciennement, dans le Vieux Testament, par la bouche de l'âne, il avait repris l'ignorance de Balaam. Saint Antoine étant donc une fois à Rimini, où il y avait grande multitude d'hérétiques, et voulant les réduire à la lumière de la vraie foi et au chemin de la vertu, plusieurs jours il leur prêcha et discuta de la foi du Christ et de la Sainte Ecriture, mais eux, non seulement n'accédèrent point à ses saints discours, mais encore, comme endurcis et obstinés, ils ne voulaient plus l'écouter. Saint Antoine, un jour, par inspiration divine, s'en alla au bord du fleuve, près de la mer ; et se trouvant ainsi sur la rive entre la mer et le fleuve, il commença à dire à la façon d'un sermon de la part de Dieu aux poissons : « Ecoutez la parole de Dieu vous, poissons de la mer et du fleuve, puisque les hérétiques infidèles

refusent de l'entendre. » Et dès qu'il eut ainsi parlé, subitement vint à lui, à la rive, une multitude de poissons grands, petits et moyens, telle que jamais en cette mer et en ce fleuve ne fut vue si grande multitude ; et tous tenaient la tête hors de l'eau et tous restaient attentifs, tournés vers la face de saint Antoine, en très grande paix, douceur et ordre ; car devant et auprès de la rive, étaient les plus petits poissons et, derrière eux, étaient les poissons moyens, puis derrière, où l'eau était plus profonde, les plus grands poissons. Les poissons étant donc placés en cet ordre et disposition, saint Antoine commença à prêcher solennellement et dit ainsi : « Poissons, mes frères, grandement êtes-vous tenus, selon votre pouvoir, de remercier notre Créateur qui vous a donné un si noble élément pour habitation, de sorte que, comme il vous plaît, vous avez les eaux douces et salées ; et il vous a donné beaucoup de refuges où éviter la tempête ; il vous a donné encore un élément clair et transparent et la nourriture afin que vous puissiez vivre. Dieu, votre Créateur généreux et bénin, quand il vous créa vous donna commandement de croître et de multiplier et vous donna sa bénédiction ; puis, quand ce fut le déluge, généralement tous les autres animaux mourant, Dieu vous réserva seuls sans dommage. Il vous a donné des nageoires pour aller partout où il vous plaît. A vous fut concédé, par commandement de Dieu, de conserver Jonas le Prophète et, après le troisième jour, de le rejeter à terre, sain et sauf. Vous offrîtes le cens à Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel, comme petit pauvre, n'avait de quoi payer. Vous fûtes aliment de l'éternel Roi Jésus-Christ avant la Résurrection et depuis, par singulier mystère ; pour toutes lesquelles choses vous êtes tenus beaucoup de louer et de bénir Dieu qui vous a donné tant et de tels bienfaits plus qu'aux autres créatures. » A ces paroles et enseignements et à d'autres semblables de saint Antoine, les poissons commencèrent à ouvrir la bouche et inclinèrent la tête, et par ceux-là et par d'autres signes de respect,

selon les moyens à leur portée, louèrent Dieu. Alors, saint Antoine, voyant une telle révérence des poissons envers Dieu, leur Créateur, se réjouissant en esprit, dit à haute voix : « Béni soit Dieu éternel, car les poissons aquatiques l'honorent plus que ne font les hommes hérétiques ; et les animaux non raisonnables écoutent mieux sa parole que les hommes infidèles. » Et plus saint Antoine prêchait, plus croissait la multitude des poissons ; et aucun ne partait de la place qu'il avait prise. Et, à ce miracle, commença d'accourir le peuple de la cité, parmi lequel furent attirés aussi les hérétiques susdits, lesquels, voyant le miracle si merveilleux et manifeste, contrits dans leur cœur, se jetèrent tous aux pieds de saint Antoine pour entendre sa parole. Alors saint Antoine commença à prêcher de la foi catholique, et si noblement il en prêcha qu'il convertit tous ces hérétiques, et ils retournèrent à la vraie foi du Christ : et avec très grande allégresse tous les fidèles en restèrent confortés et fortifiés dans la foi.

Et cela fait, saint Antoine congédia les poissons avec la bénédiction de Dieu et tous s'en allèrent avec de merveilleux actes d'allégresse ; et, semblablement, le peuple. Et puis saint Antoine resta à Rimini, longtemps, prêchant et faisant grand fruit spirituel des âmes (1).

(1) Saint Antoine, né à Lisbonne en 1194 ou 95, entra dans l'Ordre franciscain en 1220 et mourut à Padoue, le 13 juin 1231. Il fut canonisé, l'année suivante, par Grégoire IX. M. Léon de Kerval a consacré de remarquables études à sa légende. V. notamment *Sancti Antonii de Padua vitæ duæ*... Paris, Fischbacher, 1904.

CHAPITRE XLI

Comment le vénérable frère Simon libéra un frère d'une grande tentation, à cause de laquelle il voulait sortir de l'Ordre.

Au commencement de l'Ordre de saint François et du vivant de celui-ci, un jeune homme d'Assise vint à l'Ordre, qui fut appelé frère Simon et que Dieu orna et dota de tant de grâce et de tels dons de contemplation et d'élévation d'esprit que sa vie entière était un miroir de sainteté, selon ce que j'entendis de ceux qui longtemps vécurent avec lui. Très rarement le voyait-on hors de sa cellule et si, quelquefois, il restait avec les frères, toujours il parlait de Dieu. Il n'avait jamais appris la grammaire et, néanmoins, si profondément et si hautement il parlait de Dieu et de l'amour du Christ que ses paroles paraissaient paroles surnaturelles ; de sorte qu'étant allé, un soir, dans le bois avec frère Jacques de Massa, pour parler de Dieu, et parlant avec une extrême douceur de l'amour divin, ils restèrent toute la nuit en cet entretien, et le matin il leur parut être restés un très petit espace de temps, selon que me raconta ledit frère Jacques. Et ledit frère Simon avait en si grande suavité et douceur d'esprit les divines illuminations de l'amour de Dieu, que, souvent, lorsqu'il les sentait venir, il se posait sur son lit, parce que la tranquille suavité de l'Esprit-Saint requérait en lui non seulement le repos de l'âme, mais encore celui du corps ; et en ces visitations divines, il était fréquemment ravi en Dieu et devenait tout à fait insensible aux choses corporelles. C'est pourquoi une fois que, ravi ainsi en Dieu et insensible au monde, il brûlait intérieurement de l'amour divin et ne sentait rien du dehors avec les sens corporels, un frère voulant avoir expérience de cela et voir s'il était comme il paraissait, alla et prit un charbon enflammé et le

lui posa sur le pied nu. Et frère Simon ne sentit rien et il ne lui fit aucune marque sur le pied, bien qu'il resta dessus longtemps, tant qu'il s'éteignît de lui-même.

Ledit frère Simon, quand il se mettait à table, avant qu'il prît le repas corporel, donnait aux autres et prenait pour lui-même la nourriture spirituelle, en parlant de Dieu. Par la dévotion de sa parole, il convertit une fois un jeune homme de San Severino, lequel, dans le siècle, était un garçon très vaniteux et mondain ; et il était de sang noble et très délicat de son corps. Et en recevant ledit adolescent dans l'Ordre, frère Simon conserva ses vêtements séculiers auprès de lui ; et il restait avec frère Simon pour être instruit dans les observances régulières. Mais le Diable, qui s'ingénie à entraver tout bien, le poursuivit d'une si forte excitation, d'une si ardente tentation de la chair que, d'aucune façon, il ne pouvait résister ; et pour cette raison, il s'en alla à frère Simon et lui dit : « Rendez-moi les habits que j'apportai du siècle, car je ne puis plus soutenir la tentation charnelle. » Et frère Simon, l'ayant en grande compassion, lui disait : « Assieds-toi un peu avec moi ici, mon fils, » et il commençait à lui parler de Dieu de sorte que cette tentation disparaissait. Et puis, après un temps, la tentation revenant, il redemandait les habits : et frère Simon la chassait en parlant de Dieu. Et, ayant fait ainsi pluieurs fois, finalement une nuit ladite tentation l'assaillit si fort et plus qu'elle ne faisait d'habitude, que ne pouvant pour rien au monde résister, il alla à frère Simon lui demandant à tout prix ses habits séculiers parce que, d'aucune manière, il ne pouvait plus rester. Alors frère Simon, selon qu'il avait coutume de faire, le fit asseoir à côté de lui, en lui parlant de Dieu ; et le jeune homme inclina la tête de mélancolie et de tristesse dans le sein de frère Simon. Alors, frère Simon, par la grande compassion qu'il avait leva les yeux au ciel, fit oraison, et priant Dieu trèsdévotement pour lui, le jeune homme se sentit tout à fait libéré de cette tentation comme s'il ne l'avait jamais sentie : l'ardeur de la tentation s'étant

ainsi transformée en ardeur du Saint-Esprit. Parce qu'il s'était approché du charbon embrasé, c'est-à-dire de frère Simon, il devint tout enflammé de l'amour de Dieu et du prochain ; de sorte que, une fois, un malfaiteur ayant été pris, auquel devaient être arrachés les deux yeux, celui-ci, c'est-à-dire le jeune homme, s'en alla, par compassion, hardiment au gouverneur et en plein conseil et avec beaucoup de prières ferventes, il demanda qu'il lui fût tiré un œil et un au malfaiteur afin que celui-ci ne restât point privé tout à fait de la vue. Mais le gouverneur et le conseil, voyant la grande ferveur de la charité de ce frère, pardonnèrent à l'un et à l'autre.

Se trouvant un jour ledit frère Simon en oraison dans le bois et sentant une grande consolation dans son âme, une troupe de corneilles commença à le déranger avec ses cris : et il leur commanda au nom de Jésus de s'en aller et de ne plus revenir : et partant alors, lesdits oiseaux dorénavant ne furent plus jamais vus ni entendus, ni là, ni en toute la contrée d'alentour. Et ce miracle fut manifeste à toute la garde de Fermo dans laquelle était ledit logis.

CHAPITRE XLII

Des beaux miracles que fit Dieu par les saints frères, frère Bentivoglia, frère Pierre de Monticello et frère Conrad d'Offida : comment frère Bentivoglia porta un lépreux quinze milles en très peu de temps ; et au second parla saint Michel ; et au troisième la Vierge Marie apparut et lui posa son fils dans les bras.

La province de la Marche d'Ancône fut anciennement ornée, de même que le ciel d'étoiles, de saints et exemplaires frères qui, semblables aux luminaires du ciel, ont illuminé et embelli l'Ordre de

saint François et le monde par leurs exemples et leur doctrine. Entre autres fut d'abord frère Lucido l'Ancien, lequel fut vraiment brillant de sainteté et ardent de charité divine et dont la glorieuse langue, instruite par l'Esprit-Saint, faisait de merveilleux fruits dans la prédication. Un autre fut frère Bentivoglia de San Severino, que le frère Massée vit élevé à une grande hauteur en l'air, pendant qu'il était en oraison dans le bois, miracle à cause duquel le dévot frère Massée, qui était alors curé, laissa la cure, et se fit frère mineur. Et il fut de tant de sainteté qu'il fit beaucoup de miracles pendant sa vie et depuis sa mort ; et son corps repose à Murro. Le susdit frère Bentivoglia demeurant une fois à Trave Bonanti, seul, à garder et à servir un lépreux, un commandement du supérieur lui vint de s'en aller de là et d'aller à un autre endroit éloigné de quinze milles ; et ne voulant pas abandonner ce lépreux, avec une grande ferveur de charité il le prit, se le posa sur l'épaule et le porta, entre l'aurore et le lever du soleil, toute cette route de quinze milles, jusqu'audit lieu où il était envoyé et qui s'appelait Monte Sancino, voyage qu'il n'aurait pu accomplir en aussi peu de temps, alors même qu'il eût été aigle ; et de ce divin miracle fut grande stupeur et admiration en tout ce pays.

Un autre fut frère Pierre de Monticello, lequel fut vu par frère Servodio d'Urbin, qui était alors gardien du vieux logis d'Ancône, élevé corporellement à cinq ou six brasses de terre, jusqu'aux pieds du Crucifix de l'église, devant lequel il était en oraison. Et ce frère Pierre jeûnant une fois avec grande dévotion le carême de saint Michel Archange, le dernier jour de ce carême, un jeune frère qui, soigneusement restait caché sous l'autel majeur pour voir quelque acte de sa sainteté, l'entendit parler avec saint Michel Archange ; et les paroles qu'ils disaient étaient telles : Saint Michel disait : « Frère Pierre, fidèlement tu t'es fatigué pour moi et as affligé ton corps de beaucoup de manières ; voici, je suis venu pour te consoler et afin que tu demandes une grâce quelconque que

tu désires et je te l'obtiendrai de Dieu. » Frère Pierre répondait : « Très saint Prince de la milice céleste, très fidèle zélateur du divin amour, miséricordieux protecteur des âmes, je te demande cette grâce que tu m'obtiennes de Dieu le pardon de mes péchés. » Saint Michel répondit : « Demande une grâce autre que celle-là que je t'acquerrai très facilement. » Et frère Pierre ne demandant aucune autre chose, l'Archange conclut : « Moi à cause de la confiance et dévotion que tu as en moi, je te procurerai cette grâce que tu demandes et beaucoup d'autres. » Et fini leur entretien, qui dura longtemps, l'Archange saint Michel s'en alla, le laissant extrêmement consolé.

Au temps de ce saint frère Pierre, il y eut un frère Conrad d'Offida, lesquels étant ensemble de compagnie au couvent de Forano, dans la garde d'Ancône, ledit frère Conrad s'en alla un jour dans le bois pour contempler Dieu ; et frère Pierre secrètement alla derrière lui pour voir ce qui lui adviendrait ; et frère Conrad commença à entrer en oraison et à prier, avec très grande dévotion et larmes, la Vierge Marie pour qu'elle lui obtînt de son fils béni cette grâce qu'il sentît un peu de cette douceur dont saint Siméon fut rempli le jour de la Purification, quand il porta dans ses bras Jésus Sauveur béni. Et cette oraison faite, la miséricordieuse Vierge Marie l'exauça et voici qu'apparut la Reine du Ciel avec son fils béni dans les bras, au milieu d'une très grande clarté de lumière ; et s'approchant de frère Conrad, elle lui posa dans les bras ce fils béni qu'il reçut avec une profonde dévotion, l'embrassant et le pressant sur sa poitrine, tout consumé en amour divin et inexprimable consolation.

Et frère Pierre qui, à la dérobée, voyait toutes ces choses, sentait semblablement dans son âme très grande douceur et consolation. Et la Vierge Marie ayant quitté frère Conrad, frère Pierre en hâte retourna au logis pour n'être pas vu de lui ; mais ensuite, quand frère Conrad revint tout allègre et joyeux, frère Pierre lui dit : « O céleste, grande consolation tu as eue aujourd'hui ! » Et frère Conrad disait :

« Que dis-tu là, frère Pierre, et que sais-tu de ce que j'ai eu ? » « Je sais bien, je sais bien, disait frère Pierre, comment la Vierge Marie avec son fils béni t'a visité. » Alors frère Conrad qui, comme vraiment humble, désirait garder secrètes les grâces de Dieu, le pria de ne le dire à personne ; et si grand fut l'amour désormais entre eux deux qu'ils paraissaient n'avoir qu'un cœur et une âme en toutes choses. Et ledit frère Conrad, par ses prières, libéra une fois, à Siruolo, une femme démoniaque : ayant prié pour elle toute la nuit et visité sa mère, le matin il s'enfuit pour ne pas être trouvé et honoré par le peuple.

CHAPITRE XLIII

Comment frère Conrad d'Offida convertit un jeune frère qui molestait les autres frères. Et comment, étant mort, ledit jeune frère apparut audit frère Conrad, le suppliant qu'il prie pour lui ; et comment, par cette oraison, il fut libéré des peines très grandes du Purgatoire.

LEDIT frère Conrad d'Offida (1), admirable zélateur de l'évangélique pauvreté et de la Règle de saint François, fut de si religieuse vie et de si grand mérite auprès de Dieu que le Christ béni l'honora de beaucoup de miracles, dans la vie et dans la mort ; entre lesquels une fois qu'il était venu au logis d'Offida, les frères le prièrent pour l'amour de Dieu et de la charité qu'il admonestât un jeune frère qui était en ce lieu et se conduisait avec tant de puérilité, de désordre et de dissolution qu'il troublait les vieux et les jeunes de cette compagnie ; et de l'office divin et des autres observances régulières, il s'inquiétait peu ou pas du tout. Et frère Conrad, par compassion de cet enfant

(1) Conrad d'Offida mourut à Bastia, près d'Assise, le 12 décembre 1306.

et à cause des prières des frères, appela un jour à part ledit jeune homme; et en ferveur de charité, il lui dit de si efficaces et dévotes paroles d'enseignement, qu'avec l'opération de la grâce divine, subitement il devint, d'enfant, vieux de mœurs, et si obéissant et bénin, attentif et dévot, si pacifique et serviable et, en toute chose vertueuse, si appliqué, qu'autant d'abord toute la compagnie était troublée par lui, autant tous par lui étaient contents et consolés et fortement l'aimaient. Il advint, comme il plut à Dieu, que, peu après cette sienne conversion, ledit jeune homme mourut ; ce dont lesdits frères s'affligèrent. Et peu de jours après sa mort, son âme apparut à frère Conrad qui se trouvait dévotement en oraison devant l'autel dudit logis, et elle le salua dévotement comme un père ; et frère Conrad lui demanda : « Qui es-tu ? » Et elle répondit, disant : « Je suis l'âme de ce jeune frère qui mourut ces jours-ci. » Et frère Conrad dit : « O mon fils très cher, qu'est-il advenu de toi ? » Et celui-ci répondit : «Père très cher, par la grâce de Dieu et par votre doctrine, un grand bien ; car je ne suis pas damné, mais pour certains de mes péchés, lesquels je n'eus pas le temps de purger suffisamment, je soutiens de très fortes peines en Purgatoire ; mais je te supplie, père, que, de même que par ta piété tu me secourus lorsque j'étais vivant, ainsi maintenant il te plaise de me secourir dans mes peines en disant pour moi quelques Notre Père, parce que ton oraison a grande valeur en présence de Dieu. » Alors, frère Conrad, consentant bénignement à sa requête et disant pour elle un *Pater Noster* avec le *Requiem æternam*, cette âme dit : « O Père très cher, quel bien et quel rafraîchissement je ressens ! Maintenant je te prie que tu le répètes encore une fois. » Et frère Conrad le dit et aussitôt qu'il l'eut achevé, l'âme dit : « Père, lorsque tu pries pour moi, je me sens toute soulagée ; je te prie donc que tu ne cesses de faire oraison pour moi. » Alors, frère Conrad voyant que cette âme était ainsi aidée par ses oraisons, dit cent *Pater* pour elle, et dès qu'il les eut dits, cette âme dit : « Je te remercie, très

cher père, de la part de Dieu, de la charité que tu as eue envers moi ; car par ton oraison je suis délivrée de toutes les peines et, ainsi, je m'en vais au Royaume céleste. » Et cela dit, cette âme s'en alla.

Alors frère Conrad, pour donner allégresse et confort aux frères, leur raconta dans son ordre toute cette vision. Et ainsi l'âme de cet enfant s'en alla au Paradis par les mérites de frère Conrad.

CHAPITRE XLIV

Comment la Mère du Christ et saint Jean l'Evangéliste et saint François apparurent à frère Pierre, et lui dirent lequel d'entre eux endura le plus de douleur de la Passion du Christ.

Au temps où demeuraient ensemble au logis de Forano, dans la garde d'Ancône, frère Conrad et frère Pierre susdits, lesquels étaient deux brillantes étoiles dans la province de la Marche, deux hommes célestes, car il y avait tant d'amour et de charité entre eux qu'ils paraissaient un même cœur et une même âme, et ils se lièrent mutuellement par ce pacte : que toute consolation à eux faite par la miséricorde de Dieu, ils devraient se la révéler l'un à l'autre, charitablement.

Ayant arrêté ce pacte ensemble, il advint qu'un jour frère Pierre, étant en oraison et pensant très dévotement à la Passion du Christ et comment la Mère Bienheureuse du Christ et Jean l'Evangéliste, disciple très aimé, et saint François étaient peints aux pieds de la croix, crucifiés, avec le Christ, par la douleur spirituelle, il lui vint désir de savoir lequel des trois avait eu majeure douleur de la Passion du Christ, ou la Mère qui l'avait engendré ; ou le disciple qui avait reposé sur sa poitrine ; ou saint François qui avec le Christ était crucifié. Et se trouvant en

cette dévote réflexion, lui apparut la Vierge Marie avec saint Jean l'Evangéliste et saint François, vêtus de très nobles vêtements de gloire bienheureuse ; mais saint François semblait être vêtu d'une plus belle robe que saint Jean.

Et frère Pierre, restant tout épouvanté de cette vision, saint Jean le réconforta et lui dit : « Ne tremble pas, très cher frère, car nous sommes venus pour te consoler et te soulager de ton doute : Sache donc que la Mère du Christ et moi au-dessus de toute créature nous souffrîmes de la Passion du Christ ; mais après nous, saint François en eut plus grande douleur que personne d'autre : et c'est pour cela que tu le vois en une telle gloire. » Et frère Pierre lui demanda : « Très saint apôtre du Christ, pourquoi le vêtement de saint François paraît-il plus beau que le tien ? » et saint Jean répond : « La raison la voici : c'est que quand il était dans le monde il porta des vêtements plus vils que moi. » Et ces paroles dites, saint Jean donna à frère Pierre un habit glorieux qu'il portait en main et lui dit : « Prends ce costume que j'ai apporté pour te le donner. » Et saint Jean voulant le vêtir de ce vêtement, frère Pierre stupéfait tomba à terre et commença à crier : « Frère Conrad très cher, accours vite ; viens voir des choses merveilleuses. » Et pendant ces paroles, cette sainte vision disparut. Puis frère Conrad étant venu, il lui raconta toutes ces choses par ordre, et ils remercièrent Dieu.

CHAPITRE XLV

De la conversion, vie et miracles et de la mort du saint frère Jean de la Penna (1).

Frère Jean de la Penna étant enfant et séculier dans la province de la Marche, une nuit, un très bel enfant lui apparut qui l'appela et lui dit :

(1) C'est à partir du chapitre général de 1217 que les missions franciscaines commencèrent à rayonner par toute l'Europe. Un groupe de

« Jean, va à Saint-Étienne où prêche un de mes frères mineurs à la doctrine duquel crois, et fais attention à ses paroles car je l'ai envoyé là ; et après cela, tu as à faire un grand voyage et puis tu viendras à moi. » A la suite de quoi, incontinent il se leva et sentit un grand changement dans son âme. Et allant à Saint-Étienne, il y trouva une grande multitude d'hommes et de femmes qui restaient là pour entendre la prédication. Et celui qui devait prêcher était un frère qui avait pour nom frère Philippe, lequel était l'un des premiers frères qui étaient venus dans la Marche d'Ancône ; et il n'y avait de frères qu'en peu de lieux encore dans la Marche. Et ce frère Philippe monte en chaire et prêche très dévotement, non avec des paroles de science humaine, mais par la vertu de l'esprit du Christ, annonçant le royaume de la vie éternelle. Et le sermon terminé, ledit enfant s'en alla audit frère Philippe et lui dit : « Père, s'il vous plaît de me recevoir dans l'Ordre, je ferai volontiers pénitence et servirai Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Et frère Philippe, voyant et reconnaissant en cet enfant une merveilleuse innocence et une volonté prête à servir Dieu, lui dit ainsi : « Tu viendras à moi tel jour à Recanati et je te ferai recevoir, » et dans ce logis devait se tenir un chapitre provincial. Et l'enfant, qui était très pur, pensa que c'était là le grand voyage qu'il devait faire, selon la révélation qu'il avait eue, et puis s'en aller au Paradis ; et ainsi croyait-il faire immédiatement après qu'il aurait été reçu dans l'Ordre.

Il alla donc et fut reçu : et voyant alors que sa pensée ne s'accomplissait pas et le Ministre disant au chapitre que quiconque voulait aller dans la province de Provence, pour le mérite de la sainte obéissance, il lui en donnerait volontiers la permission, il lui vint grand désir d'y aller, pensant dans son cœur que c'était là le grand voyage qu'il devait faire avant de se

frères se dirigea, alors, vers l'Allemagne, sous la direction d'un frère Jean de la Penna. Est-ce le même que celui dont nous entretient le narrateur des *Fioretti* ou un homonyme ?

rendre au Paradis ; mais il était intimidé de le dire. Finalement, il se confia au frère Philippe prédit, lequel l'avait fait recevoir dans l'Ordre, et le pria ainsi affectueusement qu'il lui sollicitât cette grâce d'aller dans la province de Provence. Alors, frère Philippe, voyant sa pureté et sa sainte intention, lui obtint cette licence : et frère Jean, avec grande joie, se mit en route, ayant cette opinion qu'au bout de ce chemin, il s'en irait sûrement en Paradis. Mais, ainsi qu'il plut à Dieu, il resta dans ladite province vingt-cinq ans dans cette attente et désir, vivant en très grande honnêteté, sainteté et bon exemple, toujours croissant dans la vertu et la grâce de Dieu et du peuple ; et il était extrêmement aimé par les frères et les séculiers. Et frère Jean, se trouvant un jour dévotement en oraison, et qu'il pleurait et se lamentait parce que son désir ne s'accomplissait pas et que son pèlerinage en cette vie se prolongeait trop, le Christ béni lui apparut, à l'aspect duquel son âme fut comme liquéfiée, et il lui dit : « Mon fils, frère Jean, demande-moi ce que tu veux. » Et il répondit : « Mon Seigneur, je ne sais te demander pour moi rien que toi, parce que je ne désire rien autre chose ; mais de cela, seulement, je te prie que tu me pardonnes tous mes péchés et que tu me donnes cette grâce de te voir une autre fois quand j'en aurai urgent besoin. » Et Jésus dit : « Ta prière est exaucée ! » et cela dit, il disparut, et frère Jean resta tout consolé.

A la fin, les frères de la Marche ayant entendu la renommée de sa sainteté, firent tant auprès du général qu'il lui manda l'ordre de revenir dans la Marche ; lequel ordre recevant avec joie, il se mit en chemin en pensant que, cette route accomplie, il devait s'en aller au Ciel, selon la promesse du Christ. Mais, revenu qu'il fut dans la province de la Marche, il y vécut trente ans et aucun de ses parents ne le reconnaissait plus, et tous les jours il attendait que la miséricorde de Dieu accomplît la promesse. Et, en ce temps, il fit plusieurs fois l'office de gardien avec grande discrétion, et Dieu par lui opéra beaucoup de miracles.

Et entre les autres dons qu'il eut de Dieu fut l'esprit de prophétie : et une fois ainsi qu'il voyageait hors du logis, un de ses novices fut combattu par le Démon et si fortement tenté que, consentant à la tentation, il délibéra en lui-même de sortir de l'Ordre dès que frère Jean serait revenu ; laquelle tentation et délibération connaissant frère Jean par esprit de prophétie, sur-le-champ il revient à la maison, appelle à soi ledit novice et lui dit qu'il veut qu'il se confesse ; mais, avant de le confesser, il lui raconte dans son ordre, toute sa tentation, selon que Dieu la lui avait révélée, et conclut : « Mon fils, parce que tu m'attendis et ne voulus partir sans ma bénédiction, Dieu t'a fait cette grâce que jamais tu ne sortiras de l'Ordre, mais que tu y mourras avec la grâce divine. » Alors, ledit novice fut affermi en bonne volonté, et restant dans l'Ordre, il devint un saint frère ; et toutes ces choses frère Jean les raconta à moi, frère Hugolin (1).

Ledit frère Jean, qui était un homme d'un cœur enjoué et calme, parlait rarement, et il était homme de grande oraison et dévotion et, spécialement, après les matines, jamais il ne retournait à sa cellule, mais restait à l'église en oraison jusqu'au jour. Et une nuit, se trouvant en prières après les matines, l'Ange de Dieu lui apparut qui lui dit : « Frère Jean, voici accomplie la route dont tu as si longtemps attendu la fin : c'est pourquoi je t'annonce de la part de Dieu que tu choisisses ce que tu veux, ou un jour en purgatoire, ou sept jours de peine en ce monde. » Et frère Jean choisissant plutôt les sept jours de peine en ce monde, subitement il devint malade de diverses maladies : car la fièvre le prit très fort, et la goutte aux mains et aux pieds, une douleur au côté et beaucoup d'autres maux ; mais celui qui lui semblait le pire, c'était qu'un démon restait devant lui, tenant en main un grand papier où étaient inscrits tous les péchés qu'il avait jamais commis ou pensés, et il lui disait : « Par ces péchés que tu as commis en pensée, par la

(1) Nous rétablissons ce dernier membre de phrase selon le texte des *Actus*, 69.

langue et par les œuvres, tu es damné dans le profond de l'enfer. » Et, lui, ne se rappelait d'aucun bien qu'il eût fait jamais, ni qu'il fût dans l'Ordre, ni qu'il en eût jamais été ; mais il pensait être damné comme le démon le lui disait. Aussi, quand il lui était demandé comment il se portait, il répondait : « Mal, parce que je suis damné ! »

Les frères voyant cela, envoyèrent quérir un ancien frère qui avait nom frère Mathieu de Monte Rubbiano, lequel était un saint homme et grand ami de ce frère Jean. Et ledit frère Mathieu, arrivant auprès de frère Jean le septième jour de sa tribulation, il le salua et lui demanda comment il se portait. Il répondit qu'il allait mal parce qu'il était damné. Alors, frère Mathieu dit : « Ne te souviens-tu pas que tu t'es souvent confessé à moi et que je t'ai entièrement absous de tous tes péchés ? Ne te souviens-tu pas encore que tu as toujours servi Dieu dans ce saint Ordre, depuis nombre d'années ? Ne te souviens-tu pas ensuite que la miséricorde de Dieu excède tous les péchés du monde et que le Christ béni, notre Sauveur, paya un prix infini pour nous racheter ? C'est pourquoi aie bonne espérance que certainement tu seras sauvé. » Et pendant ce discours, parce que le terme de l'expiation était accompli, la tentation disparut et survint la consolation ; et avec une grande joie frère Jean dit à frère Mathieu : « Tu es fatigué et l'heure est tardive ; je te prie donc que tu ailles te reposer. » Et frère Mathieu ne voulait pas le laisser, mais finalement, sur ses grandes instances, il le quitta et s'alla reposer ; et frère Jean resta seul avec le frère qui le servait. Et voici Christ béni venir avec très grande splendeur et excessive suavité de parfums, selon ce qu'il avait promis à frère Jean de lui apparaître une autre fois, quand il en aurait plus grand besoin ; et ainsi, il le guérit parfaitement de toute maladie. Alors, frère Jean, les mains jointes, remerciant Dieu de ce que par une heureuse fin il avait terminé son grand voyage dans la présente vie misérable, entre les mains du Christ recommanda et rendit son âme à Dieu, passant de cette vie mor-

telle à la vie éternelle avec le Christ béni qu'il avait si longtemps désiré et attendu de contempler. Et ledit frère Jean repose dans le couvent de la Penna de Saint Jean.

CHAPITRE XLVI

Comment frère Pacifique, étant en oraison, vit l'âme de frère Humble, son frère, aller au ciel.

Dans ladite province de la Marche, après la mort de saint François, il y eut dans l'Ordre deux frères, nommés l'un frère Humble et l'autre frère Pacifique, lesquels étaient des hommes de très grande sainteté et perfection. Et l'un, à savoir frère Humble, restait dans le logis de Soffiano et là il mourut; et le second restait de famille en un autre logis assez éloigné. Et, comme il plut à Dieu, frère Pacifique, se trouvant un jour en oraison dans un lieu solitaire, fut ravi en extase et vit l'âme de son frère, frère Humble, aller tout droit au Ciel, sans aucun retard ou empêchement, au moment qu'elle se séparait du corps. Il advint que depuis, après beaucoup d'années, ce frère Pacifique fut placé en communauté dans ledit logis de Soffiano où son frère était mort. En ce temps, les frères, à la requête des seigneurs de Bruforte, transférèrent ledit logis en un autre endroit ; de sorte que, entre autres choses, ils transportèrent les reliques des saints frères qui étaient morts en ce lieu. Et, arrivant à la sépulture de frère Humble, son frère, frère Pacifique, prit ses os et les lava avec du bon vin, les enveloppa ensuite dans une nappe blanche, et, avec grande révérence et dévotion, les baisait et pleurait ; ce dont les autres frères s'étonnaient et ne recevaient point de lui bon exemple. Car, étant homme de grande sainteté, il paraissait qu'il pleurât son frère par amour sensuel et séculier et qu'il montrât plus de dévotion à ses restes qu'à ceux des autres frères, lesquels avaient été de non moindre sainteté

que frère Humble et étaient dignes d'autant de respect. Mais, frère Pacifique, connaissant la fausse imagination des frères, les satisfit humblement et leur dit : « Mes très chers frères, ne vous étonnez pas si j'ai fait pour les ossements de mon frère ce que j'ai fait, bien que je ne l'aie pas fait pour les autres ; car, béni soit Dieu, aucun amour charnel ne m'a, comme vous croyez, entraîné à cela, mais j'ai agi ainsi parce que, quand mon frère passa de cette vie, priant en un lieu désert et éloigné de lui, je vis son âme s'élever en droit chemin vers le Ciel, et, à cause de cela, je suis sûr que ses ossements sont saints et doivent un jour être en Paradis. Et si Dieu m'avait accordé une telle certitude pour les autres frères, avec le même respect aurais-je traité leurs os. » Les frères voyant de cette façon sa sainte et dévote intention, furent bien édifiés par lui et louèrent Dieu qui fait d'aussi miraculeuses choses en faveur de ses saints frères.

CHAPITRE XLVII

De ce saint frère auquel la Mère du Christ apparut quand il était malade et lui apporta trois boîtes d'électuaire.

Dans le susdit couvent de Saffiano vécut anciennement un frère mineur de si grande sainteté et grâce qu'il paraissait tout divin, et souvent il était ravi en Dieu. Et quelquefois, ce frère étant tout absorbé et élevé en Dieu, car il avait surtout la grâce de la contemplation, familièrement venaient à lui et se posaient sur ses épaules, sur sa tête et ses bras et dans ses mains, des oiseaux de diverses espèces qui chantaient merveilleusement. Et il était très solitaire et rarement parlait. Mais quand il était questionné sur une chose quelconque, il répondait si gracieusement et si savamment qu'il semblait être un

ange plutôt qu'un homme ; et il était de très grande oraison et contemplation et les frères l'avaient en grande révérence.

Ce frère, accomplissant le cours de sa vertueuse vie, selon la volonté divine, tomba mortellement malade, tellement qu'il ne pouvait rien prendre ; et avec cela, il ne voulait recevoir nulle médecine charnelle, mais toute sa confiance était dans la médecine céleste, Jésus-Christ béni, et dans sa Mère bénie, de laquelle il mérita, par la clémence divine, d'être miséricordieusement visité et soigné. Car, se trouvant une fois au lit, se disposant à la mort de tout son cœur et de toute sa dévotion, la glorieuse Vierge Marie, mère du Christ, lui apparut, avec une grande multitude d'anges et de vierges saintes, et s'approcha de son lit avec une merveilleuse splendeur ; et, lui, la regardant en reçut un très grand réconfort et allégresse aussi bien dans l'âme que dans le corps, et il commença à la supplier humblement qu'elle priât son fils chéri que, par ses mérites, il le tirât de la prison de la misérable chair.

Et persévérant en cette prière avec beaucoup de larmes, la Vierge lui répondit en l'appelant par son nom et disant : « Ne doute point, mon fils, car elle est exaucée, ta prière, et je suis venue pour te réconforter un peu avant que tu ne partes de cette vie. » Et à côté de la Vierge Marie se trouvaient trois vierges saintes, lesquelles portaient en mains trois boîtes d'électuaire d'une odeur et d'une suavité extraordinaires. Alors, la Vierge glorieuse prit et ouvrit l'une de ces boîtes et toute la maison se remplit de parfum ; et prenant de cet électuaire avec une cuillère, elle en donna au malade qui, aussitôt qu'il l'eut goûté, sentit un tel réconfort et une telle douceur qu'il lui semblait que son âme ne pourrait rester dans son corps ; et il commença à dire : « Pas davantage, ô très sainte Vierge et Mère bénie, ô Bénie qui guérissez et sauvez les générations humaines, pas davantage, car je ne puis soutenir une telle suavité. » Mais la pitoyable et bénigne Mère, pourtant, tendant de nouveau de cet

électuaire au malade et lui en faisant prendre, vida toute la boîte. Puis, la première boîte vidée, la Vierge bienheureuse prend la seconde et y plonge la cuillère pour en donner encore au frère ; mais celui-ci se plaint, en disant : « O bienheureuse Mère de Dieu, mon âme est presque liquéfiée par l'ardeur et la suavité du premier électuaire ; comment pourrais-je supporter le second ? Je te prie, Bénie au-dessus de tous les saints et de tous les anges, que tu veuilles ne m'en donner plus. » Et la glorieuse Vierge Marie répond : « Essaye, cependant, mon fils, de cette seconde boîte » et lui en donnant un peu, elle lui dit : « A présent, fils, tu en as tant qu'il pourra te suffire ; réconforte-toi, mon fils, car bientôt je viendrai pour toi et te mènerai au Royaume de mon fils, que tu as toujours cherché et désiré, » et disant cela, elle prit ainsi congé de lui et disparut. Et lui resta si consolé et fortifié par la douceur de cette confiture qu'il survécut plusieurs jours, rassasié et fort, sans nourriture corporelle aucune. Et après quelques jours, tandis qu'allègrement il parlait avec les frères, il passa de cette misérable vie, avec grande jubilation et joie.

CHAPITRE XLVIII

Comment frère Jacques de la Massa vit en une vision tous les frères mineurs du monde sous l'aspect d'un arbre et connut la vertu, les mérites et les vices de chacun.

Frère Jacques de la Massa, auquel Dieu ouvrit la porte de ses secrets et donna parfaite science et intelligence de la divine Ecriture et des choses futures, fut de tant de sainteté que frère Egide d'Assise et frère Marc de Montino, frère Junipère et frère Lucido dirent de lui qu'ils ne connaissaient dans le monde personne de supérieur auprès de Dieu à ce frère

Jacques. J'eus grand désir de le voir parce que, priant frère Jean, compagnon dudit frère Egide, qu'il m'expliquât certaines choses spirituelles, il me dit : « Si tu veux être bien instruit dans la vie spirituelle, tâche de parler avec frère Jacques de la Massa, car frère Egide désirait d'être instruit par lui ; et à ses paroles rien ne se peut ajouter ou retrancher, parce que son esprit a pénétré les secrets célestes et ses paroles sont paroles du Saint-Esprit : et il n'est sur terre aucun homme que je désirerais tant voir. »

Au commencement du ministère de frère Jean de Parme (1), ce frère Jacques, étant une fois à prier, fut ravi en Dieu et resta trois jours dans cet état, ravi en extase, suspendu de tout sentiment corporel et tellement insensible que les frères doutaient qu'il ne fût mort ; et en ce ravissement, il lui fut révélé de Dieu ce qui devait être et advenir de notre Religion : et quand j'appris cela, mon désir augmenta de l'entendre et de parler avec lui. Et quand il plut à Dieu que j'eusse possibilité de parler avec lui, je le priai de cette façon : « Si ce que j'ai entendu dire de toi est vrai, je te prie que tu ne me le tiennes point celé. J'ai su que, lorsque tu restas trois jours presque mort, entre autres choses que Dieu te révéla fut ce qui devait advenir en cette Religion ; et j'ai ouï dire cela à frère Mathieu, ministre de la Marche, auquel tu le révélas par obéissance. » Alors frère Jacques, avec grande humilité, avoua que ce que frère Mathieu disait était vrai. Et son récit, c'est-à-dire celui de frère Mathieu, ministre de la Marche, était tel : « Je sais un frère auquel Dieu a révélé ce qui adviendra dans notre Religion ; car frère Jacques de la Massa m'a dit et manifesté, qu'après beaucoup de choses que Dieu lui révéla sur l'état de l'Eglise militante, il vit en une vision un arbre beau et très grand, la racine duquel était d'or ; ses fruits étaient des hommes, tous frères mineurs ; ses branches principales étaient divisées

(1) Ministre général en 1247, il restaura l'esprit originel de l'Ordre dont son prédécesseur, Crescenze de Jesi, déposé par Innocent IV, s'était fort éloigné.

selon le nombre des provinces de l'Ordre et chaque rameau comptait autant de frères qu'il y en avait dans la province qu'il représentait. Alors il sut le nombre de tous les frères de l'Ordre et de chaque province, et aussi leurs noms et âges, les conditions, les grands offices, les dignités et les grâces de tous, et les fautes. Et il vit frère Jean de Parme à l'endroit le plus haut du rameau du milieu de l'arbre, et au faîte des branches qui étaient autour du rameau du milieu étaient les ministres de toutes les provinces. Et après cela il vit Christ siéger en un très grand trône blanc sur lequel Christ appelait saint François, lui donnait un calice rempli de l'esprit de vie et l'envoyait disant : « Va et visite tes frères et donne-leur à boire de ce calice de l'esprit de vie ; car l'esprit de Satan se lèvera contre eux et les frappera et un grand nombre d'entre eux tombera et ne se relèvera plus. » Et Christ donna deux anges à saint François pour qu'ils l'accompagnassent. Et alors saint François vint présenter le calice de vie à ses frères et commença par le tendre à frère Jean de Parme, lequel, le prenant, le but tout entier, vivement et dévotement ; et il devint soudain tout lumineux comme le soleil. Et après lui, successivement, saint François le présenta à tous les autres ; et il y en avait peu de ceux-ci qui le prissent avec le respect et la dévotion convenables et le bussent tout entier. Et ceux qui dévotement le prenaient et le buvaient complètement devenaient tout à coup splendides comme le soleil ; et ceux qui le renversaient tout à fait ou ne le prenaient pas avec dévotion, devenaient noirs et obscurs et informes, et horribles à voir ; ceux qui en buvaient une partie et renversaient l'autre, devenaient partie lumineux, partie ténébreux, plus ou moins, selon la mesure de ce qu'ils avaient bu ou renversé. Mais, par-dessus tous les autres, le susdit frère Jean était resplendissant car il avait le plus complètement vidé le calice de vie, par lequel il avait plus profondément contemplé l'abîme de l'infinie lumière divine et connu en elle l'adversité et la tempête qui devaient se lever contre ledit

arbre, secouer et ébranler ses rameaux. Pour cette raison, ledit frère Jean s'en alla de la cime du rameau sur lequel il était, et descendant sous tous les rameaux, il se cacha à la base de la souche de l'arbre ; et il se trouvait là, tout pensif, lorsqu'un frère (1) qui avait pris une partie du calice et renversé l'autre monta sur le rameau, en cet endroit d'où était descendu frère Jean. Et se trouvant dans ce lieu, les ongles des mains lui devinrent comme le fer aiguisé et tranchant d'un rasoir ; et alors il se mut du lieu où il était monté et, avec impétuosité et fureur, voulut se jeter sur ledit frère Jean pour lui nuire. Mais voyant cela, frère Jean cria fort et se recommanda à Christ, qui était assis sur le trône ; et à ce cri Christ appela saint François et lui donna une pierre à fusil tranchante et lui dit : « Va avec cette pierre et taille les ongles de ce frère, à l'aide desquels il veut déchirer frère Jean, afin qu'il ne puisse lui nuire. » Alors saint François vint et fit ainsi que Christ lui avait commandé. Et cela terminé, une tempête de vent souffla et frappa dans l'arbre, si fort que les frères en tombaient à terre ; et d'abord, tombaient tous ceux qui avaient versé tout le calice de l'esprit de vie et ils étaient portés par les Démons en lieux ténébreux et pénibles. Mais frère Jean, ensemble avec les autres qui avaient bu tout le calice, furent transportés par des Anges en un lieu de vie, de lumière éternelle et de splendeur bienheureuse. Et le susdit frère Jacques qui contemplait cette vision, connaissait et discernait particulièrement et distinctement ce qu'il voyait quant aux hommes, à la condition et à l'état de chacun, clairement. Et cette tempête fit si bien contre l'arbre qu'il tomba et le vent l'emporta. Et puis, dès que cessa la tempête, de la racine de cet arbre qui était d'or, un autre arbre sortit qui était tout d'or et produisit des feuilles, des fleurs et des fruits d'or. Et de cet arbre, de son épanouissement, de sa profondeur, beauté, odeur et vertu, il vaut mieux se taire que d'en parler à présent.

(1) Certains ms. des *Actus* nomment ici saint Bonaventure qui avait succédé à Jean de Parme, en 1257.

CHAPITRE XLIX

—

Comment Jésus-Christ apparut à frère Jean de la Vernia.

PARMI les autres sages et saints frères et fils de saint François, lesquels, selon ce que dit Salomon, sont la gloire du père, fut de notre temps, et dans ladite province de la Marche, le vénérable et saint frère Jean de Fermo que, à cause du long temps qu'il demeura dans le saint lieu de la Vernia où il passa de cette vie, on appelait aussi frère Jean de la Vernia ; car il fut homme de vie singulière et de grande sainteté. Ce frère Jean, étant enfant et séculier, désirait de tout son cœur la vie de la pénitence, laquelle maintient la pureté du corps et de l'âme, c'est pourquoi, étant encore bien petit enfant, il commença à porter le cilice et le cercle de fer sur la chair et à faire grande abstinence ; et, spécialement, quand il demeurait avec les chanoines de Saint-Pierre de Fermo, qui vivaient splendidement, il fuyait les délices corporelles et macérait son corps avec une grande abstinence ; mais ayant en cela des compagnons très opposés qui le dépouillaient du cilice et empêchaient de diverses façons son abstinence, inspiré de Dieu, il pensa de laisser le monde et ses amateurs et de s'offrir soi-même dans les bras du crucifié, avec l'habit du crucifié saint François ; et ainsi fit-il. Et ayant été reçu tout enfant, et commis au soin du maître des novices il devint si dévot et vraiment spirituel que, quelquefois, entendant ledit maître parler de Dieu, son cœur se dissolvait de même que la cire auprès du feu ; et avec une si grande suavité de grâce il se réchauffait dans l'amour divin, que, ne pouvant soutenir tranquillement une telle suavité, il se levait et, comme ivre d'esprit, il s'enfuyait ou par le jardin, ou par le bois, ou par l'église, selon que la flamme et l'impétuosité de l'esprit le poussaient.

Puis, par la suite du temps, la divine grâce conti-

nuellement fit croître cet homme angélique de vertu en vertu, en dons célestes, divines élévations et ravissements ; de sorte que, parfois, son intelligence était élevée jusqu'aux splendeurs des Chérubins, parfois jusqu'aux ardeurs des Séraphins, parfois jusqu'aux joies des Bienheureux, parfois jusqu'aux amoureux et excessifs embrassements du Christ, et tout cela, non seulement par des sensations spirituelles, mais aussi par des sensations matérielles et extérieures. Et particulièrement, une fois, la flamme de l'amour divin embrasa son cœur d'une façon excessive, et ce feu lui dura trois années. Et pendant ce temps, il recevait de merveilleuses consolations et visitations divines et souvent était ravi en Dieu ; en un mot, tout ce temps-là, il paraissait tout embrasé et brûlant de l'amour du Christ : et cela se passa sur le saint mont de la Vernia. Mais, parce que Dieu a un soin particulier de ses fils, leur donnant, selon les divers temps, à présent consolations, à présent tribulations, tantôt prospérité, tantôt adversité, comme il voit qu'il convient pour les maintenir en humilité ou bien pour allumer encore davantage leur désir des choses célestes, il plut à la divine bonté, après ces trois ans, d'ôter audit frère Jean ce rayonnement et cette flamme du divin amour, et elle le priva de toute consolation spirituelle. A la suite de quoi, frère Jean resta sans lumière et sans amour de Dieu, tout désolé, affligé et endolori : et, à cause de cela, ainsi angoissé il s'en allait par le bois, courant de-ci de-là, appelant à haute voix, avec soupirs et larmes, l'époux chéri de son âme qui s'était enfui de lui, hors de la présence duquel son âme ne trouvait ni quiétude ni repos. Mais nulle part et d'aucune manière, il ne pouvait retrouver le doux Jésus, ni les très suaves plaisirs spirituels de l'amour du Christ auxquels il était accoutumé. Et cette tribulation lui dura un grand nombre de jours pendant lesquels il persévéra continuellement à pleurer, soupirer et prier Dieu qu'il lui rendît, par pitié, l'époux chéri de son âme. A la fin, lorsqu'il plut à Dieu d'avoir assez éprouvé sa patience et enflammé son désir, un

jour que frère Jean s'en allait par ledit bois, affligé et troublé, il s'assit de lassitude contre un hêtre, et il restait, la face toute baignée de larmes, regardant vers le ciel ; et voici que subitement, Jésus-Christ apparut près de lui dans le sentier par où frère Jean était venu, mais il ne disait rien. Et frère Jean le voyant et reconnaissant bien que c'était le Christ, il se jeta tout à coup à ses pieds ; et avec excessive affliction, très humblement il le priait et disait : « Secours-moi, mon Seigneur, car sans toi, mon Sauveur très doux, je reste dans les ténèbres et dans la douleur ; sans toi, Agneau plein de mansuétude, je reste en angoisse et en peine, et dans la crainte ; sans toi, Fils du Dieu Très-Haut, je reste dans la confusion et dans la honte ; sans toi, je suis dépouillé de tout bien et aveuglé, car tu es Jésus-Christ, vraie lumière de l'âme ; sans toi, je suis perdu et damné, car tu es la vie des âmes et la vie des vies ; sans toi, je suis stérile et aride, car tu es la fontaine de tout don et de toute grâce ; sans toi, je suis du tout inconsolé puisque tu es Jésus, notre Rédemption, notre amour et notre désir, le pain réconfortant et le vin qui réjouit les cœurs des Anges et de tous les Saints. Illumine-moi, Maître très gracieux et Pasteur très pitoyable, car je suis ta petite brebis, bien qu'indigne. » Mais parce que le désir des saints hommes que Dieu retarde d'exaucer les excite à plus grand amour et mérite, Christ béni s'éloigne sans l'exaucer et sans rien lui dire, et s'en va par ledit sentier. Alors, frère Jean se relève et court après lui et de nouveau se jette à ses pieds et, avec une sainte importunité, le retient ainsi et, avec de très ferventes larmes, le supplie et dit : « O Jésus-Christ très doux, aie miséricorde de moi, tourmenté, exauce-moi par l'infinité de ta miséricorde, par la vérité de ta grâce ; rends-moi la délectation de ta face et de ton pitoyable regard, car de ta miséricorde toute la terre est remplie. » Et Christ s'éloigne encore, ne lui parle point et ne lui donne nulle consolation ; et il agit à la façon de la mère avec l'enfant, quand elle lui fait convoiter le sein et le laisse chercher après en

pleurant, afin qu'ensuite, il le prenne plus volontiers. Et frère Jean, avec une plus grande ferveur et désir encore suit le Christ ; et lorsqu'il l'eut rejoint, Christ béni se retourna vers lui et le regarda avec un visage allègre et gracieux et, ouvrant ses très saints et miséricordieux bras, il l'embrassa très doucement ; et quand il ouvrit les bras, frère Jean vit sortir de la très sainte poitrine du Sauveur des rayons de lumière resplendissants qui illuminaient tout le bois et lui aussi, dans son âme et son corps. Alors, frère Jean s'agenouilla aux pieds du Christ; et Jésus béni, de la même façon qu'à la Madeleine, lui donna bénignement le pied à baiser et frère Jean, le prenant avec un extrême respect, le baigna de tant de larmes que, vraiment, il semblait une autre Madeleine; et il disait dévotement : « Je te prie, mon Seigneur, que tu ne considères pas mes péchés, mais que, par ta très sainte passion et par l'effusion de ton très saint sang précieux, tu ressuscites mon âme dans la grâce de ton amour, puisque, quoique ce soit ton commandement que nous t'aimions de tout notre cœur et de tout notre amour, ce commandement personne ne peut l'accomplir sans ton secours. Aide-moi donc, très aimé Fils de Dieu, en sorte que je t'aime de tout mon cœur et de toutes mes forces. » Et pendant qu'il parlait ainsi aux pieds du Christ, frère Jean fut exaucé par lui et recouvra sa grâce première, c'est-à-dire la flamme de l'amour divin ; et il se sentit tout consolé et tout renouvelé. Et connaissant que le don de la divine grâce était revenu en lui, il commença à remercier le Christ béni et à baiser dévotement ses pieds. Et puis, se redressant pour regarder le Christ en face, Jésus lui tendit ses mains très saintes à baiser ; et quand frère Jean les eut baisées, il s'approcha et s'appuya à la poitrine de Jésus, l'embrassa et le baisa et, semblablement, Christ l'embrassa et le baisa. Et en cette accolade, frère Jean sentit une telle odeur divine que, si toutes les grâces odoriférantes et toutes les choses odorantes du monde eussent été réunies, elles auraient paru une puanteur à la comparaison de ce parfum ; et frère

Jean en fut ravi, consolé et illuminé ; et cette odeur persista dans son âme plusieurs mois. Et, dorénavant, de sa bouche abreuvée à la fontaine de la divine sapience, dans la sacrée poitrine du Sauveur, il sortait des paroles merveilleuses et célestes lesquelles changeaient les cœurs et faisaient grand fruit dans les âmes qui les entendaient. Et dans le sentier du bois où se posèrent les pieds bénis du Christ et un grand espace alentour, frère Jean sentait toujours cette odeur et voyait toujours cette splendeur chaque fois qu'il y allait bien longtemps après. Et revenant à lui, après ce ravissement, et disparaissant la présence corporelle du Christ, frère Jean resta tellement illuminé dans l'âme, dans l'abîme de la divinité, que bien qu'il ne fût point un homme lettré par étude humaine, néanmoins, il résolvait merveilleusement et élucidait les plus subtiles et les plus hautes questions de la Trinité divine et les profonds mystères de la Sainte Ecriture. Et souvent, depuis, en parlant devant le Pape et les cardinaux, les Rois et les barons, les maîtres et les docteurs, il les mettait tous en grande stupeur par les hautes paroles et les très profondes sentences qu'il prononçait.

CHAPITRE L

Comment, en disant la messe le Jour des Morts, frère Jean de la Vernia vit un grand nombre d'âmes libérées du Purgatoire.

LEDIT frère Jean disant une fois la messe le lendemain de la Toussaint pour toutes les âmes des morts, selon que l'Eglise a ordonné, il offrit avec une telle effusion de charité, avec une telle piété compatissante, ce très haut sacrement que, à cause de son efficacité, l'âme des morts désire au-dessus de tous les autres biens que l'on pourrait lui faire, qu'il paraissait tout comme s'il se dissolvait par la douceur de la piété et de la charité fraternelle.

De telle sorte que pendant cette messe, en levant dévotement le corps du Christ et l'offrant à Dieu le Père, en le priant que, pour l'amour de son Fils béni, Jésus-Christ, qui pour racheter les âmes avait été suspendu à la Croix, il lui plût de libérer des peines du Purgatoire les âmes des morts par lui créées et rachetées, incontinent il vit un nombre presque infini d'âmes sortir du Purgatoire à la façon d'étincelles de feu innombrables qui sortiraient d'une fournaise ardente, et les vit monter au Ciel par les mérites de la Passion du Christ, lequel chaque jour, est offert pour les vivants et pour les morts, en cette très sainte hostie digne d'être adorée *in sæcula sæculorum*.

CHAPITRE LI

Du saint frère Jacques de Fallerone et comment après sa mort il apparut à frère Jean de la Vernia.

Au temps où frère Jacques de Fallerone, homme de grande sainteté, était gravement malade au logis de Moliano, dans la garde de Fermo, frère Jean de la Vernia, qui demeurait alors au logis de la Massa, apprit sa maladie et, parce qu'il l'aimait comme son cher père, se mit en oraison pour lui, priant Dieu dévotement, avec oraison mentale, qu'audit frère Jacques il rendît la santé du corps s'il était préférable pour son âme. Et se trouvant en cette fervente prière, il fut ravi en extase et vit en l'air une grande troupe d'anges et de saints au-dessus de sa cellule qui était dans le bois ; et ils répandaient une telle splendeur que toute la région en était illuminée ; et parmi ces anges, il vit ce frère Jacques malade, pour lequel il priait, revêtu de vêtements blancs tout resplendissants. Il vit encore parmi eux le bienheureux père saint François orné des sacrés stigmates du Christ et de beaucoup de gloire. Il y vit encore et y reconnut le

saint frère Lucido et frère Matthieu le Vieux de Monte Rubbiano et plusieurs autres frères qu'il n'avait jamais vus ni connus en cette vie. Et frère Jean, regardant ainsi avec une grande joie cette bienheureuse troupe de saints, il lui fut révélé de cette manière, sûrement, la rédemption de l'âme dudit frère malade et que de cette maladie il devait mourir ; mais qu'après sa mort il ne pourrait aller ainsi tout de suite au Paradis, car il convenait qu'il se purifiât un peu au Purgatoire. Et frère Jean avait une telle allégresse de cette révélation, à cause du salut de l'âme, qu'à la mort du corps il ne songeait presque pas, mais avec grande douceur d'esprit, il appelait en lui-même, disant : « Frère Jacques, mon doux père ; frère Jacques, mon doux frère ; frère Jacques, très fidèle serviteur et ami de Dieu ; frère Jacques, compagnon des anges et associé des bienheureux. » Et ainsi, avec cette certitude et cette joie, il revint à lui ; et incontinent il partit du logis et alla visiter ledit frère Jacques à Moliano ; et le trouvant si accablé qu'à peine pouvait-il parler, il lui annonça la mort du corps et le salut et la gloire de son âme, selon l'assurance qu'il en avait par la divine révélation. De quoi tout réjoui dans son esprit et son visage, frère Jacques le reçut avec grande allégresse et un joyeux rire, le remerciant des bonnes nouvelles qu'il lui apportait et se recommandant à lui, dévotement. Alors, frère Jean le pria instamment qu'après sa mort, il revînt à lui pour lui parler de son état ; et frère Jacques le lui promit, s'il plaisait à Dieu. Et ces paroles dites, l'heure approchant de son trépas, frère Jacques commença à dire dévotement ce verset du psaume : *In pace in idipsum dormiam et requiescam*, c'est-à-dire : « En paix je m'endormirai et reposerai dans la vie éternelle. » Et ayant dit ce verset avec une face joyeuse et riante, il passa de cette vie. Et, lorsqu'il fut enseveli, frère Jean retourna au couvent de la Massa ; et il attendait que frère Jacques revînt à lui selon sa promesse, le jour qu'il avait dit. Mais, priant ledit jour, le Christ lui apparut avec une grande compagnie d'anges et de saints entre lesquels n'était pas frère

Jacques ; de quoi frère Jean s'étonna beaucoup et il le recommanda dévotement à Christ. Puis, frère Jean, priant le lendemain dans le bois, frère Jacques lui apparut tout glorieux et tout joyeux et accompagné des anges, et frère Jean lui dit : « O père très cher, pourquoi n'es-tu pas revenu à moi le jour que tu me promis ? » Et frère Jacques répondit : « Parce que j'avais besoin de quelques purifications ; mais, à cette même heure que Christ t'apparut et que tu me recommandas à lui, Christ t'exauça et me délivra de toute peine. Et, alors, j'apparus à frère Jacques de la Massa, laïque saint, lequel servait la messe : et quand le prêtre leva l'hostie sacrée, il la vit convertie et transformée sous l'apparence d'un très bel enfant vivant ; et je lui dis : « Aujourd'hui, avec cet enfant je m'en vais au Royaume de la Vie Eternelle auquel personne ne peut aller sans lui. » Et, ces paroles dites, frère Jacques disparut et s'en alla au Ciel avec toute cette bienheureuse compagnie d'anges ; et frère Jean resta très consolé.

Ledit frère Jacques de Fallerone mourut la veille de saint Jacques, apôtre, dans le mois de juillet, au susdit logis de Moliano, dans lequel, depuis sa mort, la divine bonté opéra beaucoup de miracles, par ses mérites.

CHAPITRE LII

De la vision de frère Jean de la Vernia où il connut l'ordre de la Sainte Trinité.

Parce que le susdit frère Jean de la Vernia avait parfaitement étouffé toute dilection et consolation mondaines et temporelles et avait mis en Dieu tout son plaisir et tout son espoir, la divine bonté lui donnait de merveilleuses consolations et révélations, et spécialement dans les solennités du Christ. S'approchant donc une fois la fête de la Nativité du Christ dans laquelle il attendait certainement

consolation de Dieu par la douce humanité de Jésus, le Saint-Esprit lui inspira si grands et excessifs amour et ferveur de la charité du Christ, par laquelle il s'était humilié jusqu'à prendre notre humanité, que, vraiment, il semblait que l'âme lui fût tirée du corps et qu'elle ardît comme une fournaise. Et ne pouvant supporter cette ardeur, il s'angoissait et se consumait tout entier et criait à haute voix car, à cause de l'impétuosité de l'Esprit-Saint et de l'excessive ferveur de l'amour, il ne pouvait se contenir de crier. Et, à l'heure même où lui venait cette ferveur démesurée, lui arrivait avec elle, très forte et sûre, l'espérance de son salut, de sorte qu'il ne croyait pas le moins du monde que, s'il fût mort alors, il eût dû passer par les peines du purgatoire ; et cet amour lui dura plus de six mois, bien qu'il n'eût pas cette excessive ferveur ainsi continuellement, mais qu'elle lui vînt à certaines heures du jour. Et depuis ce temps, il reçut de merveilleuses visitations et consolations de Dieu ; et plusieurs fois il fut ravi, ainsi que le vit le frère qui d'abord écrivit ces choses.

Une nuit, entre autres, il fut si élevé et ravi en Dieu qu'il vit en lui, Créateur, toutes les choses créées, célestes et terrestres, et toutes leurs perfections par degrés et ordres distincts. Et alors, il connut clairement comment toute chose créée se présentait devant son Créateur et comment Dieu est sur, derrière et hors et à côté de toutes les choses créées. Et il connut après un seul Dieu en trois personnes et trois personnes en un seul Dieu, et l'infinie charité par laquelle le Fils de Dieu s'incarna pour obéir au Père. Et, finalement, il connut en cette vision comment aucune autre voie n'existait par laquelle l'âme pût aller à Dieu et obtenir la Vie Eternelle, sinon par le Christ béni, lequel est le chemin, la vérité et la vie de l'âme.

CHAPITRE LIII

Comment, en disant la messe, frère Jean de la Vernia tomba comme s'il était mort.

Audit frère Jean, dans le susdit logis de Moliano, selon ce que racontèrent les frères qui étaient présents, il advint une fois cette admirable aventure : la première nuit après l'octave de saint Laurent et dans l'octave de l'Assomption de Notre-Dame, ayant dit les matines dans l'église avec les autres frères et survenant en lui l'onction de la divine grâce, il s'en alla dans le jardin pour contempler la Passion du Christ et se disposer avec toute sa dévotion à célébrer la messe qu'il lui échéait de chanter le matin. Et contemplant les mots de la consécration du corps du Christ, c'est-à-dire considérant l'infinie charité du Christ, par laquelle il voulut, non seulement nous racheter avec son sang précieux, mais encore nous laisser pour aliment de l'âme son corps et son sang très sacrés, l'amour du doux Jésus commença à croître en lui avec une telle ferveur et une telle suavité que, déjà, son âme ne pouvait plus soutenir une telle douceur ; mais il criait fort et, comme ivre d'esprit, il ne cessait de dire en lui-même : « *Hoc est corpus meum* », car, en disant ces paroles, il lui paraissait voir le Christ béni avec la Vierge Marie et une multitude d'anges ; et, en cette parole, l'Esprit-Saint lui rendait lumineux tous les hauts et profonds mystères de ce très haut sacrement. Et l'aurore venue, il entra dans l'église avec cette ferveur d'esprit, dans cette agitation et en répétant cette parole, croyant n'être vu ni entendu de personne ; mais, dans le chœur, un frère était en oraison, lequel voyait et entendait tout.

Et, ne pouvant se contenir en cette ferveur, à cause de l'abondance de la divine grâce, il criait à haute voix et il continua si longtemps de cette façon qu'il fut l'heure de dire la messe, et il s'en alla alors se

vêtir à l'autel. Et commençant la messe, plus il avançait, plus lui croissait l'amour du Christ et cette ferveur de dévotion, avec laquelle lui était donné un sentiment de Dieu, ineffable, et que lui-même ne savait ni ne pouvait depuis exprimer avec la langue. Et tremblant que cette ferveur et sentiment de Dieu ne crussent tellement qu'il lui convînt de laisser la messe, il fut en grande perplexité et il ne savait quel parti prendre, ou de poursuivre la messe, ou de s'arrêter et d'attendre. Mais, parce que, une autre fois, un semblable cas lui étant advenu, le Seigneur avait tempéré cette ferveur de sorte qu'il n'avait pas dû abandonner la messe, croyant pouvoir faire de même cette fois-ci, avec grande crainte il se mit à poursuivre la messe ; et parvenant à la préface de Notre-Dame, la divine illumination et la gracieuse suavité de l'amour de Dieu commencèrent tellement à s'accroître, qu'arrivé au *Qui pridie,* à peine pouvait-il soutenir une telle suavité et douceur.

Finalement, venant à l'acte de la consécration et ayant dit la moitié de la parole sur l'hostie, c'est-à-dire : « *Hoc est...* », d'aucune manière il ne pouvait continuer davantage, mais répétait ces mêmes paroles, c'est-à-dire : « *Hoc est enim...* » — Et la raison pour laquelle il ne pouvait aller plus outre, c'était qu'il sentait et voyait la présence du Christ avec une multitude d'anges dont il ne pouvait supporter la majesté ; et il voyait que le Christ n'entrerait point dans l'hostie ou que l'hostie ne se transsubstantierait point en le corps du Christ, s'il ne proférait l'autre moitié des paroles, c'est-à-dire : « *...corpus meum* ». De sorte que, restant en cette anxiété et ne continuant pas plus outre, le gardien et les autres frères et aussi beaucoup de séculiers, qui étaient dans l'église pour entendre la messe, s'approchèrent de l'autel ; et ils restaient épouvantés à voir et à considérer les actes de frère Jean, et nombre d'entre eux pleuraient de dévotion.

A la fin, après un long espace de temps, c'est-à-dire quand il plut à Dieu, frère Jean proféra : « *...enim corpus meum* » à haute voix ; et, subitement, la forme du pain

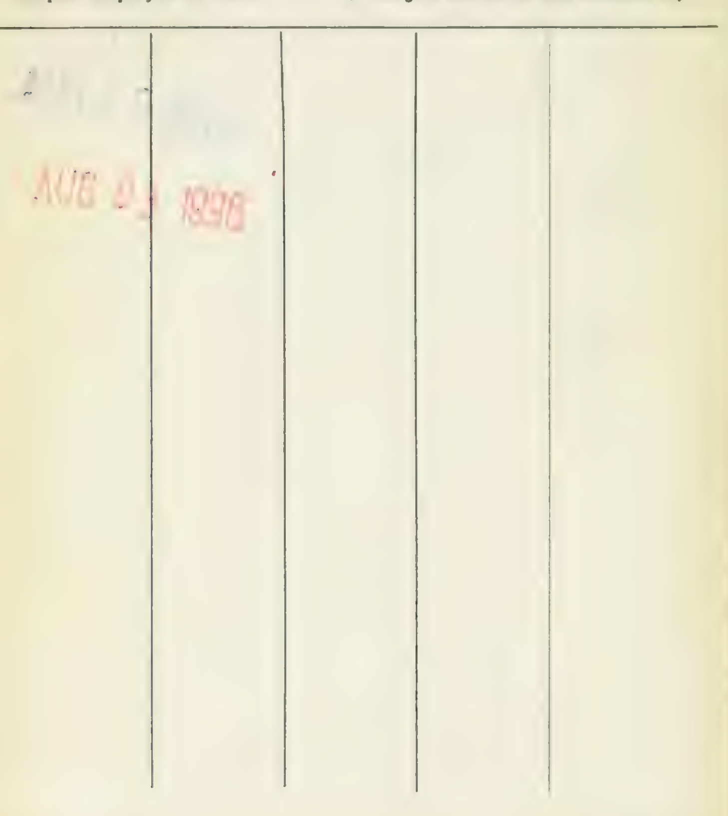
s'évanouit et dans l'hostie apparut Jésus-Christ béni incarné et glorifié, montrant ainsi l'humilité et la charité qui le firent s'incarner dans la Vierge Marie et qui, chaque jour, le font venir dans les mains du sacerdote, quand il consacre l'hostie ; et à cette vue, frère Jean fut encore plus élevé dans la douceur de la contemplation.

Et lorsqu'il eut levé l'hostie et le calice consacré, il fut ravi hors de lui-même et les sentiments corporels de son âme étant suspendus, son corps tomba en arrière ; et si le gardien qui était derrière lui ne l'eût soutenu, il tombait à terre sur le dos. Et les frères et les séculiers qui étaient dans l'église, hommes et femmes, accourant, le portèrent dans la sacristie comme mort, car son corps était refroidi et les doigts des mains étaient si fort raidis qu'à peine pouvaient-ils se distendre ou se mouvoir. Et de cette façon, il gît ainsi en défaillance ou bien ravi jusqu'à tierce ; et c'était un jour d'été.

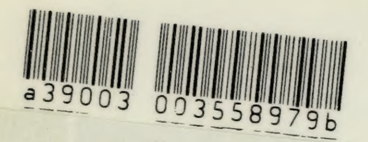
Et moi, qui fus présent à cela et désirais beaucoup de savoir ce que Dieu avait opéré en lui, incontinent qu'il fut revenu à soi, j'allai à lui et le priai, par la charité de Dieu, de tout me raconter : lui donc, qui se confiait fort à moi, me narra tout par ordre ; et entre autres choses, il me dit que, considérant le corps et le sang de Jésus-Christ devant lui, son cœur était devenu liquide comme une cire trop fondue et sa chair lui paraissait sans os, de telle façon qu'il ne pouvait plus lever les bras et les mains et faire le signe de la Croix sur l'hostie ni sur le calice. Il me dit aussi qu'avant qu'il ne se fît prêtre, il avait été révélé de Dieu qu'il devait s'évanouir à la messe ; mais comme déjà il avait dit beaucoup de messes sans que cela lui advînt, il pensait que cette révélation n'était pas de Dieu. Et, néanmoins, peut-être cinquante jours avant l'Assomption de Notre-Dame, pendant laquelle le susdit accident lui advint, il lui avait encore été révélé par Dieu que ce cas lui adviendrait environ à ladite fête de l'Assomption, mais depuis il ne s'était plus rappelé cette vision ou révélation à lui faite par Notre-Seigneur.

TABLE DES MATIÈRES

1266-08. -- Imp. des Orph.-App., F. Blétit, 40 rue La Fontaine, Paris.




CE


a39003 003558979b





